

3^{me} Année — N^o XXXIII

15 Octobre 1907

Je sais tout

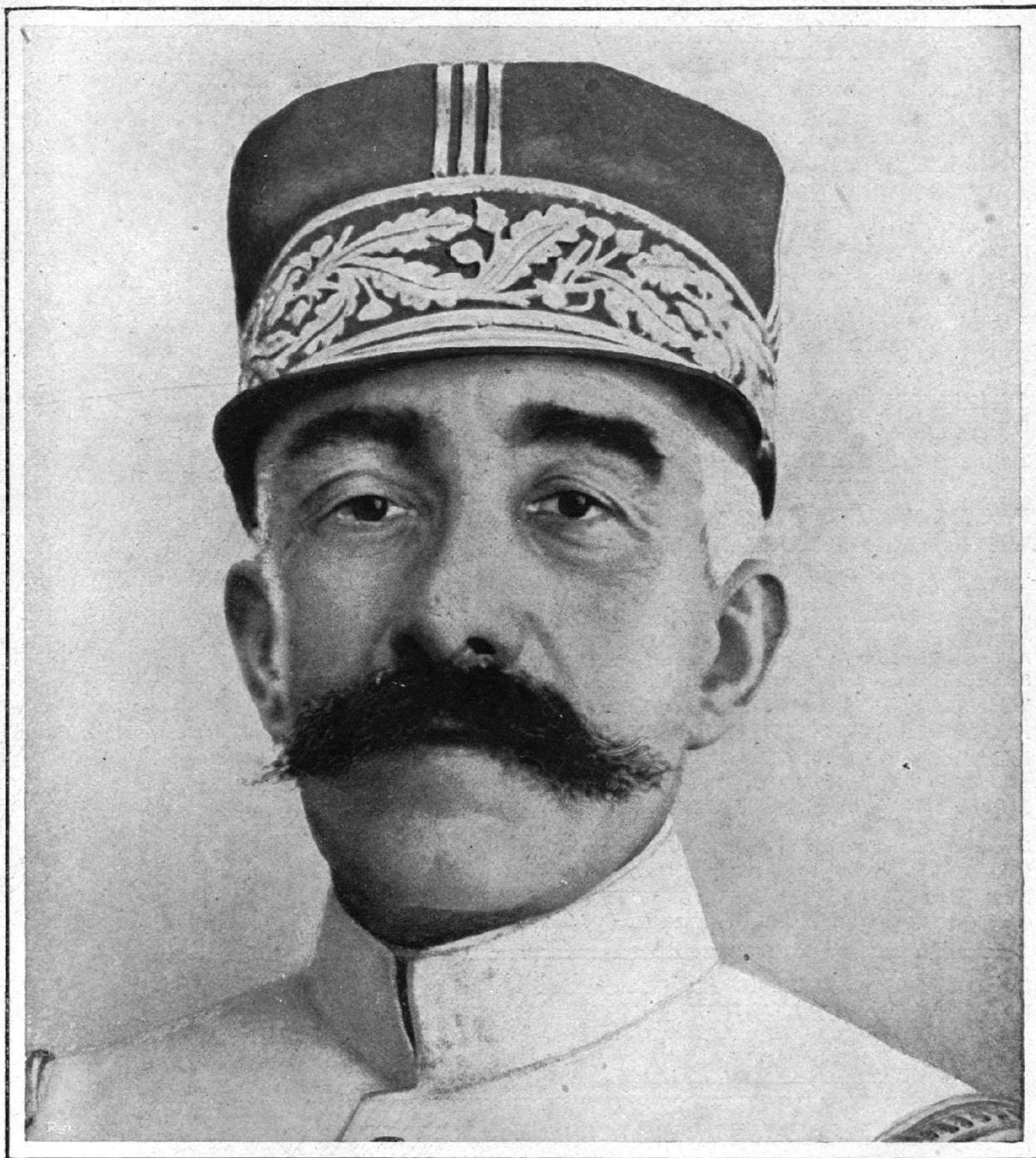
PUBLICATIONS PIERRE LAFITTE & Cie, 90, Av. des Champs-Élysées

Abon^{ts} : 12 Fr. Étr. : 18 Fr.

528-64, 528-66, 528-68

Chang^e d'adresse 0 fr. 50

Publicité : Huguet, Minart & C^{ie}, 11, boulevard des Italiens



LE GÉNÉRAL DRUDE, COMMANDANT EN CHEF DES FORCES FRANÇAISES AU MAROC

C'est sous les ordres du général Drude que les troupes françaises opérant au Maroc ont été placées, appuyées dans leur action par des navires de guerre que commande l'amiral Philibert.

3^e ANN. 2^e SEMESTRE. III. — 24

SOMMAIRE

Vol. 33, 3^e année : 15 Octobre 1907

Frontispice : LE GÉNÉRAL DRUDE, commandant en chef des forces françaises au Maroc.	289
LA GUERRE SAINTE EST-ELLE POSSIBLE? par MAURICE LEVEL (15 photographies, 4 compositions photographiques réunissant plus de 60 photographies, une carte et deux reproductions de cachets).	291
GRANDS FAITS : 15 AOÛT AU 15 SEPTEMBRE 1907.	302
UNE GRANDE GLOIRE FRANÇAISE: GUSTAVE FLAUBERT; par MAURICE GUILLEMOT (3 photographies, 1 caricature et 4 dessins de Loévy).	304
Notes des Éditeurs.	312
LETTRES ET ARTS : 15 AOÛT AU 15 SEPTEMBRE 1907.	313
UNE EXCURSION A " WAGONVILLE " (8 photographies).	315
A L'ASSAUT DU POLE NORD. par CHARLES TORQUET (6 photographies, reproduction d'une gravure et d'une carte anciennes et 3 compositions).	321
THÉÂTRE ET MUSIQUE : 15 AOÛT AU 15 SEPTEMBRE 1907.	331
ÉLÉGANCES : 15 AOÛT AU 15 SEPTEMBRE 1907.	332
UN CONSERVATOIRE DES AMATEURS (4 photographies et 1 composition de MACCHIATI).	333
Les Nouvelles Aventures d'Arsène Lupin : LA LAMPE JUIVE (suite et fin), par MAURICE LEBLANC (5 dessins de DE PARYS).	341
TOUS LES SPORTS : 15 AOÛT AU 15 SEPTEMBRE 1907.	357
VIE SOCIALE : 15 AOÛT AU 15 SEPTEMBRE 1907.	359
LE CHIEN, GARDIEN DE LA SOCIÉTÉ, par PAUL VILLERS (13 photographies et 1 dessin de RENÉ LELONG).	361
Poésies : ARIDITÉ, par ÉMILE VERHAEREN (1 photographie).	369
LE SOIR, par PIERRE DE BOUCHAUD (1 photographie).	370
FÊTES RELIGIEUSES EN ITALIE (11 photographies).	371
UN OCÉAN DE LUMIÈRE, DE CHALEUR ET D'ÉNERGIE (6 photographies).	379
Supplément d'Art : M^{me} VIGÉE-LEBRUN, par LOUIS VAUXCELLES (6 reproductions de tableaux).	385
Je sais tout-Noël	393
ARMÉE ET MARINE : 15 AOÛT AU 15 SEPTEMBRE 1907.	394
A TRAVERS LE GLOBE : 15 AOÛT AU 15 SEPTEMBRE 1907.	395
SCIENCE ET NATURE : 15 AOÛT AU 15 SEPTEMBRE 1907.	396
VENDANGES ET MÉLANGES (7 photographies, 1 composition et 1 dessin d'ORAZI).	397
A GIBIER PRÉCIEUX, FUSIL ROYAL, par VICTOR FORBIN (7 photographies).	405
LE VÉGÉTARISME « GUÉRIT-IL » LA VIEILLESSE? par le Dr EDOUARD LÉVY (3 dessins d'ORAZI, 5 dessins de LUCIEN MÉTIVET et 5 dessins de BENJAMIN RABIER).	411
LA MONTAGNE POUR TOUS, par P. LETELLIER D'AUFRESNES (6 photographies et 2 schémas).	417
COMMERCE ET INDUSTRIE : 15 AOÛT AU 15 SEPTEMBRE 1907.	423
CURIOSITÉS : 15 AOÛT AU 15 SEPTEMBRE 1907.	424
Les Tragédies de la Réalité : LE VIEILLARD DE RODEZ (L'Affaire Fualdès), par HENRI VARENNES (3 dessins de Loévy).	425

Notre prochain volume sera le numéro de

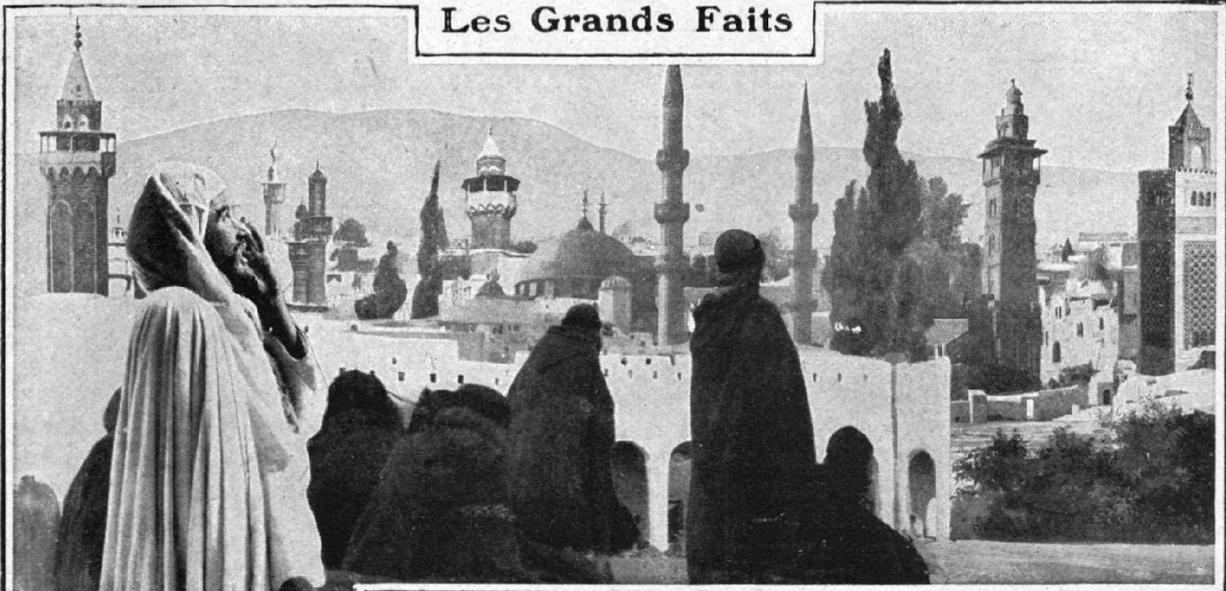
Je sais = tout = Noël

ABSOLUMENT EXCEPTIONNEL

(Voir page 393 du présent numéro)

Retenez-le d'avance chez votre Libraire

Les Grands Faits



LA PRIÈRE DU SOIR

La simplicité même des rites de la religion musulmane contribue à sa puissance. Parmi ces rites il en est un, respecté entre tous, qui veut que chaque soir, à l'heure où le soleil se couche, le « muezzin » apparaisse en haut de la terrasse d'une mosquée et appelle les fidèles à la prière. Tous les Musulmans de la ville la face tournée vers la Mecque invoquent alors le saint nom d Allah.

La Guerre Sainte est-elle possible ?

Les récents événements du Maroc donnent à tout ce qui touche à l'Islam une émouvante actualité. Le mot de guerre sainte, si souvent prononcé, répond-il à un danger réel et le monde entier doit-il redouter l'explosion de fanatisme dont on a parlé si souvent ? Seule, l'étude de l'existence même des peuples musulmans permet de répondre à cette question redoutable 🌀 🌀 🌀 🌀 🌀



L'HISTOIRE — ou la Légende — rapporte que l'idolâtre Ocaïd ficha sa pique en terre, et s'assit :

— Que faut-il faire pour entrer dans cette religion ? dit-il à l'homme qui venait de lui expliquer les principes fondamentaux du Coran.

— Te purifier avec de l'eau, répondit l'homme, déclarer qu'il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah, et que Mahomet est son prophète. C'est ainsi, simplement, que se posèrent les premières bases d'une des plus grandes religions qui se partagent l'humanité.

Nous ignorons trop quelle puissance formidable représente l'Islamisme à la

surface du globe, et dans quelle mesure il importerait de compter avec lui. Il n'y a pas de Mahométans dans la seule Afrique : on en trouve dans tous les pays du monde :

De l'Atlantique aux mers Malaises, du Turkestan au Congo, près de deux cents millions d'hommes clament à toute heure :

*Allah! Allah! Mohammed rassoul Allah!
Dieu est Dieu et Mahomet est son prophète.*

Les Mahométans sont partout : en Chine, aux Indes, en Australie, sur le continent noir, au Japon, en Europe. Voici du reste une liste à peu près complète des pays où l'on en rencontre : Turkestan russe et chinois ; Chine, Java et Birmanie, Indes, Afghanistan, Belouchistan, Perse,

Maxati, Zanzibar, Madagascar, Mozambique, Yemen, Arabie, Egypte, Syrie, Turquie d'Europe et d'Asie, Montenegro, Bosnie, Algérie, Tunisie, Kabylie, Maroc, Sahara, Soudan, Sénégal, Congo, Albanie... et nous en omettons sûrement. Notre ignorance à leur endroit n'a d'égale que leur mépris à notre égard.

Peut-être serait-il sage d'apprendre ce qu'une telle force répandue à la surface du globe serait capable de tenter et d'accomplir, sans nous ou contre nous.

Les récents événements du Maroc sont là pour nous prouver qu'il faut compter avec l'Islamisme, avec ses manifestations imprévues et les ressources insoupçonnées dont il dispose.

La puissance de l'Islam tient toute entière dans son attachement inébranlable à sa religion, dans son fanatisme, et surtout dans son organisation secrète.

Depuis les Croisades, les Mahométans sont demeurés farouchement attachés à leurs traditions. Cette civilisation arabe qui fut prodigieuse s'est éteinte dans la contemplation du passé, et tout le mystère de l'indifférence musulmane tient dans la réponse que le sultan du Maroc faisait, il y a quelques années, à un de nos chargés d'affaires, lui soumettant un projet de chemin de fer.

— Je ne vois pas comment je pourrais consentir à ce que vous me proposez. Mes aïeux n'ont jamais connu le chemin de fer, et je ne dois pas faire ce qu'ils n'ont pas fait.

En pays d'Islam en effet, tout vient de la religion, tout y retourne, la religion tient lieu de tout. Les sultans — celui de Constantinople comme celui de Fez, — sont des chefs religieux avant d'être des chefs d'Etat. Avec une pareille conception du pouvoir, la religion devait se manifester sous toutes ses formes : la plus redoutable qu'elle ait prise est celle des sociétés secrètes ou confréries.

A maintes reprises, on a parlé d'un péril musulman. Ce péril existe-t-il en réalité? Il est permis de le contester, mais il est impossible de ne pas voir à quel point la vie même de l'Islam est unie à la question des confréries. Sans elles, le monde musulman disséminé à la surface du globe n'est rien. Avec elles, grâce à elles plutôt, il peut être quelque chose. Si l'on supposait qu'un jour l'Islam parvint à réaliser son unité, comme l'ont fait l'Italie et l'Allemagne, il n'en faudrait pas chercher les causes ailleurs que dans l'action des con-

fréries. Ne sont-elles pas redoutables, en effet, ces associations, dont la formule d'affiliation est :

« Tu seras entre les mains de ton cheik
« comme le cadavre entre les mains du
« laveur des morts. Obéis-lui en tout ce
« qu'il ordonne, car c'est Dieu même qui
« commande par sa voix. Lui désobéir,
« c'est encourir la colère de Dieu. »

Son début rappelle exactement celle de la Compagnie de Jésus *perindé ac cadaver*.

Et de fait, les membres des confréries devinrent vite des serviteurs aveugles. Les sultans eux-mêmes durent compter avec cet Etat nouveau, Etat gigantesque, sans limites, composé de centaines de confréries, poursuivant toutes, sous des aspects différents, un même but autoritaire.

Pour établir leur puissance, pour courber plus définitivement sous leurs lois, les affiliés, êtres frustes et crédules, les chefs de confrérie eurent recours dès le début, aux pires artifices.

C'est ainsi que l'on vit au XI^e siècle la confrérie des *Haschichiens* dirigée par *Le Vieux de la Montagne*, exciter le zèle et le fanatisme de ses seïdes par l'opium et le Hashich.

En aucun moment les confréries n'ont pactisé, ni avec l'envahisseur, ni avec ceux qui voulaient leur montrer le chemin du progrès. Chaque fois que le chrétien s'est trouvé en contact avec le monde musulman, il a senti l'action des sociétés secrètes. Bonaparte, pendant la campagne d'Egypte, malgré ses déclarations, toutes en faveur de l'Islam, fut combattu sans trêve par les émissaires des confréries qui excitaient à la révolte et sortaient, au Caire, à la moindre alerte, étendard en tête.

L'ORGANISATION DES CONFRÉRIES ET DES SOCIÉTÉS SECRÈTES

Cette *Guerre Sainte* prêchée depuis tant de siècles à travers l'Islam nous menace, dit-on, au Maroc et dans toutes nos possessions d'Afrique.

Qu'est-ce que la *Guerre Sainte*? Est-elle possible?

Nous allons essayer de répondre à ces deux graves questions, -- qu'on ne s'étonne pas de retrouver encore, de retrouver partout les confréries. Elles sont l'âme de la *Guerre Sainte*. Leur nombre est considérable. Sans qu'il soit possible d'établir leur siège central, le chiffre exact de leurs affiliés, les ressources dont elles dis-



MORT AUX INFIDÈLES!

Devant les Musulmans rassemblés, l'émissaire d'une confrérie secrète, après avoir franchi parfois des centaines de kilomètres déguisé en mendiant, baise l'enveloppe renfermant la proclamation de Guerre Sainte avant d'en rompre le cachet.

posent, on peut dire qu'elles comptent dans leur sein les trois quarts du monde musulman. Des recherches patientes furent faites en Algérie pour en établir le nombre, en démêler les moyens d'action. Elles n'ont abouti qu'à des résultats approximatifs. Nous savons simplement que dans nos possessions du Nord africain, il y en a environ 90.

On connaît cependant leur organisation. A la tête de chacune d'elles est un cheik (chef) qui donne les ordres, et perçoit, sous forme de dons librement consentis, une sorte d'impôt, très lourd parfois, sur tous ses affiliés. Impôts en nature, en argent: il n'importe.

Généralement, les cheiks sont choisis parmi les *Chérifes*, saints descendant du prophète. Le nombre de ces descendants est, du reste, considérable, et, s'il est des chérifes riches, puissants, il en est d'autres très misérables. Il y a des villes *peuplées exclusivement* de chérifes. — Riches ou pauvres, les chérifes jouissent de privilèges extraordinaires, et qu'aucun Musulman n'osera t contester.

Ainsi, un chérif a le droit d'insulter le père ou la mère d'un Mahométan quelconque, et celui-ci n'a pas le droit de répondre de même. — Qui donc pourrait traiter un chérif de fils de chien? Ce serait insulter les ascendants, partant, le prophète dont il descend. — Pour la même raison, il est impossible de condamner en justice un chérif. Voici deux incidents qui donneront une idée assez exacte du respect dans lequel on les tient:

Un jour, un chérif tue un Espagnol. Un pauvre diable se laissa pendre à sa place sans protester.

En 1842, un chérif tira un coup de feu sur un Français. — Notre gouvernement exigea qu'il fût bâtonné, et la sentence ne put être exécutée que sous la menace *de bombarder immédiatement la ville si on ne livrait pas le coupable.*

Parfois ces chérifes risquent de payer cher la vénération qu'on a pour eux; qu'on en juge. Un jour, un chérif fameux, le Marabout d'Ouezzau faillit être tué par la tribu des Beni-Mgild qui voulaient l'enterrer sur leur territoire « afin que la tombe du grand saint sanctifiât la tribu ».

Dans la suite, un chérif du même ordre épousa une jeune Anglaise très intelligente dont l'heureuse influence se fit sentir dans les décisions de la confrérie en plusieurs circonstances. Le cas, exceptionnel, valait la peine d'être signalé.

Ainsi définis le rôle et le pouvoir du cheik, jetons un coup d'œil sur les associations. Le groupement d'affiliés s'appelle *zaouïa*. Toutes ces zaouïas, quelque soit le nombre de leurs khouans sont respectées en pays d'Islam; quelques-unes ont une réputation considérable, soit par suite de leur richesse, soit par suite de leur ancienneté, soit à cause des rites étranges imposés aux adhérents.

Celle des Rhamania tire toute sa gloire de cette croyance que le corps de son premier cheik repose *entier* dans deux pays à la fois. Miracle évident grâce auquel deux maisons se partagent les hautes prérogatives du pouvoir: une près de chaque tombeau.

LA PUISSANCE ET LES PRATIQUES EXTÉRIEURES DES CONFRÉRIES MUSULMANES

La plus puissante zaouïa du Maroc est celle des *Taybiya*, dont un des fondateurs proclama superbement:

« Nul de nous n'aura l'Empire, mais nul ne l'aura sans nous! »

Et de fait, le Sultan est affilié à leur confrérie. Comme les Taybiya ont des ramifications jusque dans l'Adrar, le Haut Sénégal, Alexandrie, la Mecque, et dans d'immenses provinces de son Empire, le pouvoir du Sultan n'existe réellement qu'après qu'il a reçu en quelque sorte l'investiture morale de cet ordre — faute de quoi, une partie de ses sujets refuserait de reconnaître son autorité.

L'ordre des Der-Raoua, moins puissant que celui des Taybiya est cependant célèbre et vénéré dans le monde musulman.

Par ses pratiques extérieures, il ressemble à la franc-maçonnerie: ses affiliés se reconnaissent entre eux par des gestes particuliers, certaines inflexions de voix pendant la prière. — Tous font en quelque sorte vœu de pauvreté. Nul riche n'est admis dans leurs assemblées avec un burnous neuf... sans le déchirer au préalable.

Puis vient la confrérie célèbre des Aïsaouas dont les pratiques sont trop connues pour qu'il soit nécessaire d'en retracer le tableau. Ce que l'on connaît moins, c'est l'origine même de ces pratiques. La voici, telle que la rapporte la légende:

Mohammed ben Aïssa, chérif pauvre, vivait à Mequinez vers la fin du xv^e siècle. Sa popularité porta un jour ombrage au Sultan qui le chassa. Aussitôt, la plupart des habitants quittèrent la cité pour le suivre, abandonnant leurs biens, leurs mai-

LES GRANDS CHEFS DE L'ISLAM

1. Sultan de Zinder. — 2. Sultan Mondé de Bondor-kan. — 3. Bey de Tunis. — 4. Sultan du Maroc. — 5. Mouley Haffid. —

sons, leurs champs. Or, un jour qu'Aïssa les avait conduits dans d'autres pays, ils s'arrêtèrent, mourant de soif, de fatigue et de faim, et demandèrent à manger. Et le

chérif leur ayant dit :

— Nourrissez-vous de ce que vous avez devant vous!

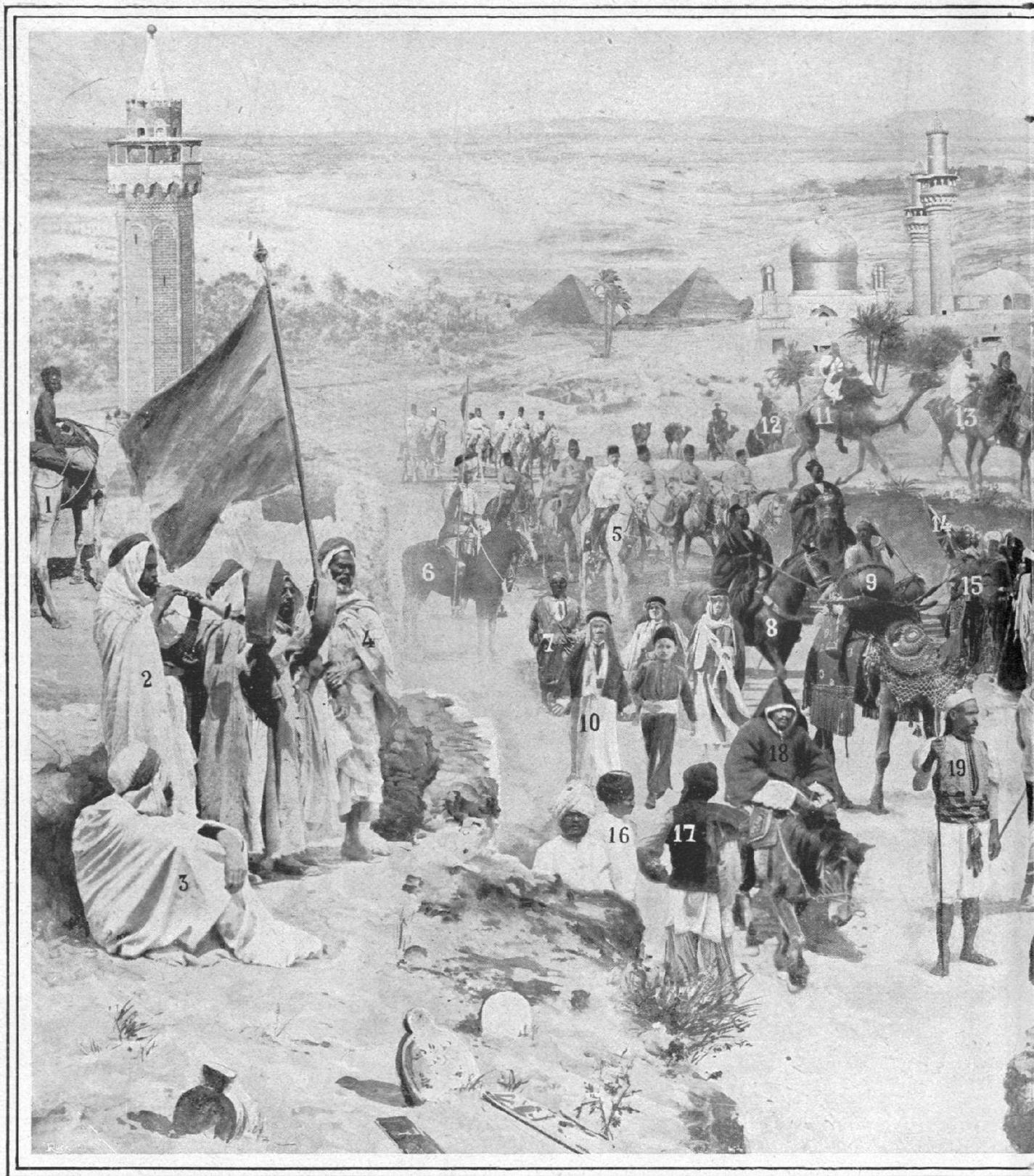
Ils dévorèrent pierres, serpents, scorpions qui, par la protection miraculeuse du saint, ne leur firent aucun mal. — Et, par delà les siècles, le saint protège encore ses fidèles, comme on a pu le voir à l'Exposition de 1889 à Paris.

Enfin, de toutes, la plus puissante, voici la confrérie des Senousya.

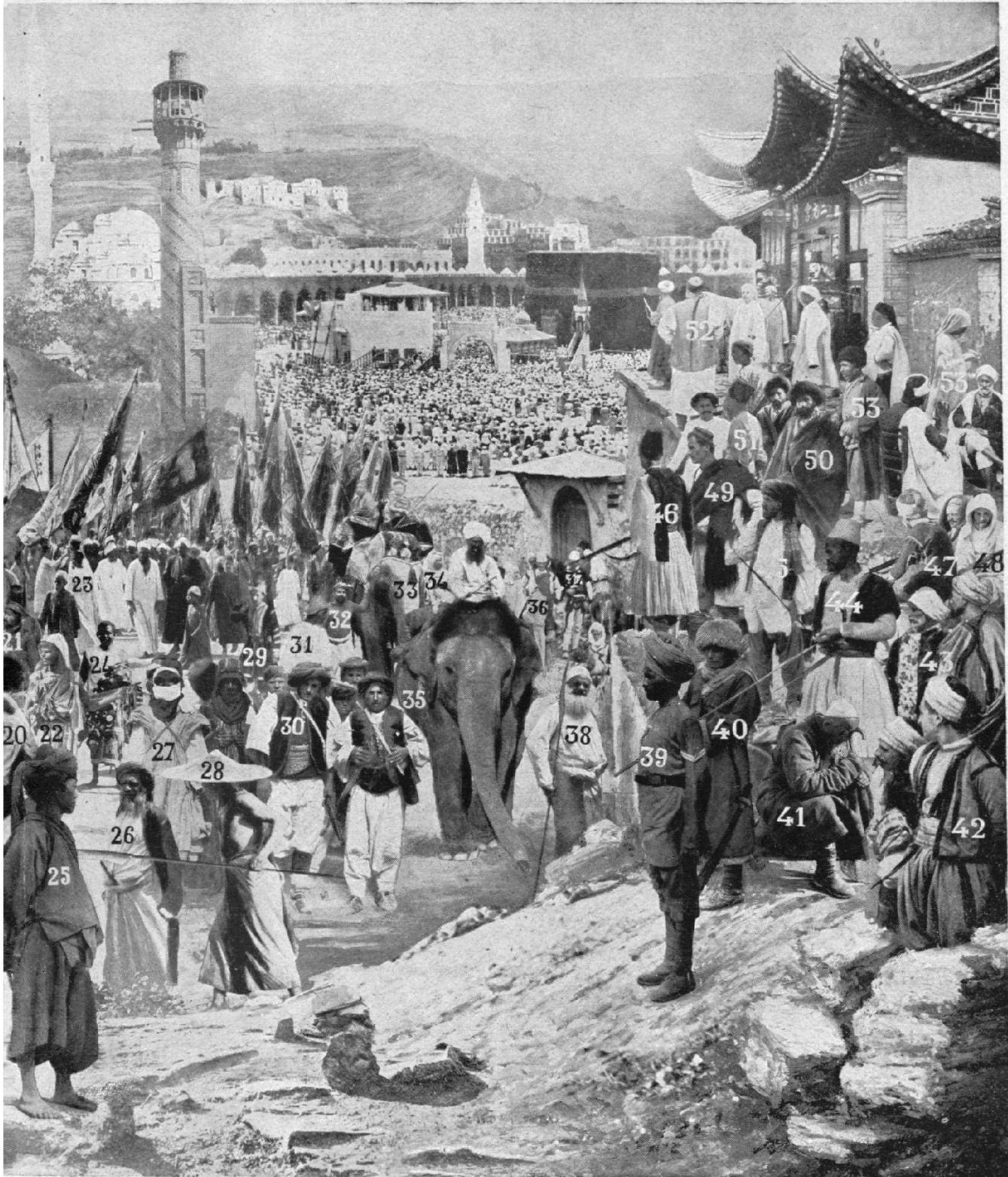
Alors que tant d'autres sont demeurées fidèles aux traditions, aux fables, aux jongleries, celle-ci semble s'être assouplie pour se faire plus redoutable.

Elégante, mondaine, elle admet dans son sein les membres de toutes les autres confréries. Ainsi, elle centralise tout l'effort apparent ou dissimulé des centaines de confréries; elle devient le pivot de leur action: ellesert mieux qu'aucune autre organisation ne pourrait le faire, la cause du Panislamisme et celle — qui se confond avec la première — de la Guerre Sainte.

6. Sultan de Turquie. — 7. Shah de Perse. — 8. Le Khédivé. — 9. Le Grand Chérif de la Mecque (Chef suprême des confréries. — 10. Le Cheik Ben B'ignacem. — 11. Le Sultan des Comores. — 12. Le Sultan de Jahor. — 13. Le Sultan de Zanzibar.



LE MONDE
Cette planche, faite sous la direction de M. Gervais Courtellemont, l'explorateur bien connu, et à l'aide de documents rapportés par lui de ses voyages, réunit les représentants de tous les peuples musulmans du globe :
1. Bédouin d'Arabie. — 2. Marocain. — 3. Algérien. — 4. Kabyle. — 5. Cavalerie égyptienne. — 6. Musulman indien. — 7. Fellah égyptien. — 8. Congolais. — 9. Cimbalier galiléen. — 10. Druse. — 11. Chamba Saharien. — 12. Sénégalais. — 13. Mauritanien. — 14. Hindoustanis. — 15. Syrien. — 16. Mozambiquais. — 17. Samarkandi. — 18. Yunnanais. — 19. Saïs Nubiens. — 20. Musulman de Zanzibar. — 21. Kurde. — 22. Tripolitain. — 23. Prêtres



MUSULMAN

du Caire. — 24. Musulman de Tomboucton. — 25. Belouchistani. — 26. Mascati. — 27. Touareg. — 28. Musulman chinois de Canton. — 29. Garde impériale du Shah. — 30. Bosniaques. — 31. Azerbadji (H^{ie} Birmanie). — 32. Cingalais. — 33. Birmans. — 34. Kroumir. — 35. Indien de Calcutta. — 36. Belouchistani. — 37. Herzégovienien. — 38. Comorien. — 39. Cachemirien. — 40. Turkestan russe. — 41. Bonkhariote. — 42. Tunisien. — 43. Djerbien. — 44. Albanais. — 45. Afghan. — 46. Crétois. — 47. Sfaxi. — 48. Riffain. — 49. Monténégrin. — 50. Mollah persan. — 51. Faristani. — 52. Chinois Sethouanais. — 53. Mongol. — 53 bis. Koueïti.

Qu'est-ce, en effet, que le Panislamisme, sinon la théorie qui veut réunir sous une seule domination tous les peuples d'Islam, et parallèlement chasser des terres où règne la religion du Prophète, tous les infidèles?

Le Musulman ne croit guère aux vic-

toires pacifiques. Il sait que seule la levée en masse de l'Islam, la *Guerre Sainte*, l'affranchira du joug et même de la présence abhorrée des infidèles : il travaille à cette œuvre gigantesque et attend.

On s'explique difficilement comment ces confréries peuvent jouer un tel rôle. Il suffit, pour tout comprendre, de se dire que l'influence des cheiks est telle sur les affiliés qu'en Algérie l'impôt légal des Arabes atteint 7.500.000 francs, et que celui qu'ils payent, de leur consentement libre, à leurs chefs spirituels, atteignait, en 1895, 16 millions 187.092 francs, chiffre probablement inférieur à la réalité. Les biens du Musulman sont la propriété de son cheik comme sa pensée est la pensée de l'ordre auquel il appartient. Le Musulman, jaloux de son indépendance vis-à-vis de nous, obéit en esclave aux injonctions de son cheik.

« Il faut m'envoyer une caisse de bougies de 1^{re} qualité. Ensuite, je vous ordonne de me procurer un rossignol et de me le faire parvenir, car j'en ai besoin (!) », écrivait un cheik du Sud-Oranais à un de ses affiliés. Inutile de dire que l'affilié s'exécuta sur l'heure. Sur la terre du Prophète nous vivons entourés d'espions, enserrés dans un cercle d'ennemis fanatiques qui communiquent entre eux par mille moyens. Nous avons beau nous opposer au paiement de ces sortes d'impôts prélevés par les cheiks, rien n'y fait. Des hommes passent nos frontières et viennent quêter chez nous pour leurs chefs. Les indigènes emploient les moyens les plus détournés pour faire parvenir leur obole à leurs supérieurs spirituels. Des commerçants, des pèlerins servent d'intermédiaires conscients ou inconscients. Chaque jour, des émissaires partent clandestinement de nos tribus et passent les frontières; chaque jour, des indigènes quittent leur douar et franchissent des centaines de kilomètres à pied, car ils ne peuvent se dépla-



DEUX CACHETS

Ces deux cachets scellaient des lettres interceptées contenant des mandements de chériffes prêchant la *Guerre Sainte*.

cer en chemin de fer sans un passeport délivré par l'autorité administrative. Ils commencent même à employer la poste qui leur fournit un moyen commode et rapide.

L'Algérie est sillonnée de missionnaires quêteurs qui se cachent dans les

tribus. Il en vient de l'Inde, de la Mecque, de Bagdad, d'Égypte, de Tripolitaine, du Soudan, du Sénégal, du Maroc, de la Turquie d'Asie, de Constantinople. En 1895, on a arrêté un émissaire des Senoussia, venant du Soudan, chez le cheik Bou Amara, à Philippeville; un autre, à Alger, venant de la Mecque; un troisième, à Constantine, venant de Bagdad... Mais pour trois ou quatre qu'on arrête, combien échappent!

COMMENT FUT ORGANISÉE LA RÉSISTANCE DES MAROCAINS CONTRE LES EUROPÉENS

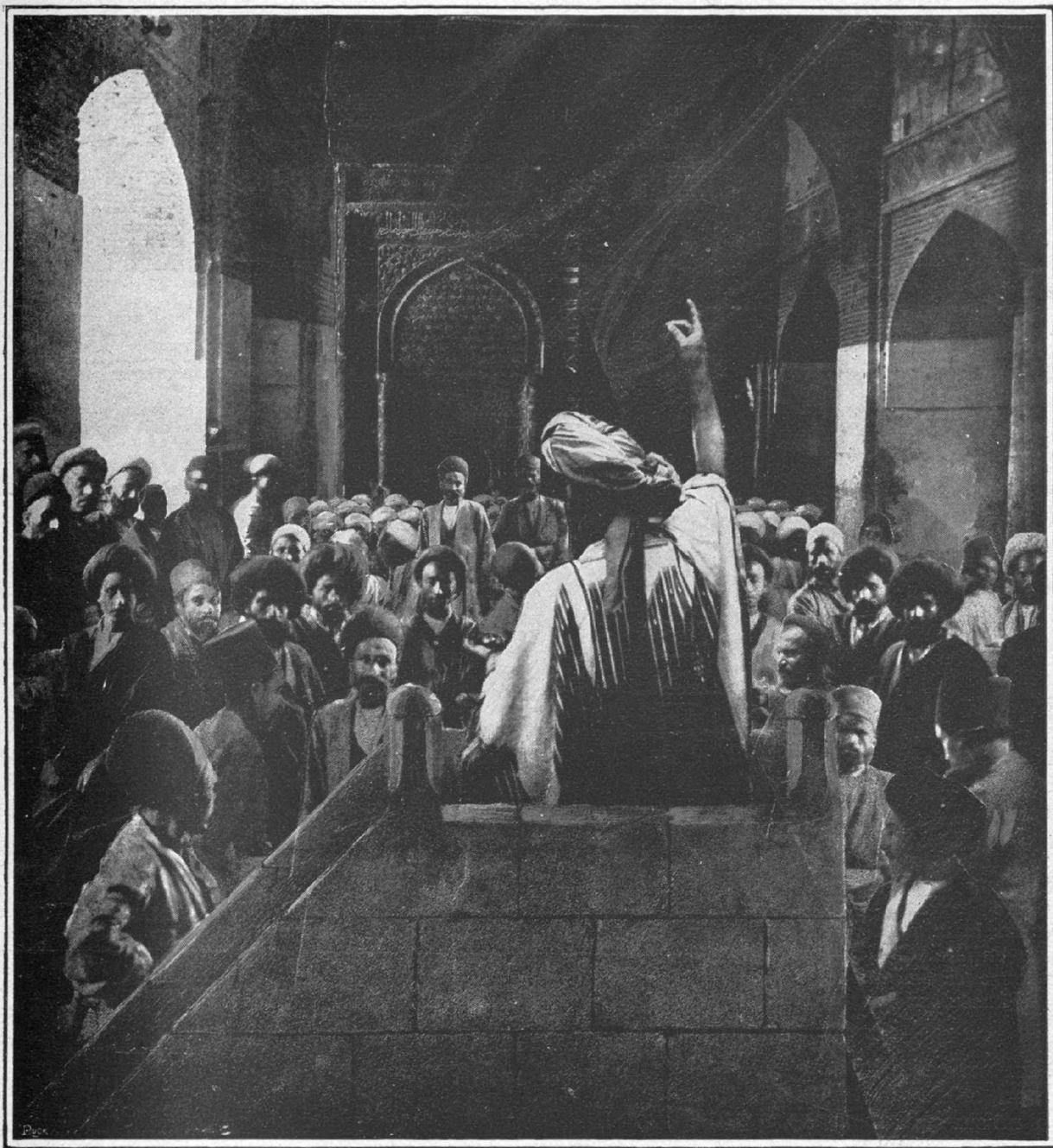
Si l'action des confréries se bornait à cette levée d'impôts constante, elle serait dangereuse encore, mais tolérable. Elle est autre. Il est bon de se souvenir que tous les ordres partent de La Mecque et de Fez, les deux villes saintes; que les cheiks usent — et avec quelle adresse — d'une arme terrible : le Mandement (*Risala*). Tantôt c'est une proclamation au nom de Dieu lancée sous le patronage de saints musulmans illustres; tantôt ce sont des exhortations transmises aux fidèles par l'intermédiaire d'un pieux personnage à qui le Prophète les a révélées.

D'autres fois, c'est une réunion de faux chériffes appelés par une lettre envoyée par le Prophète! Les hommes réunis en foule, on discute de vive voix : ainsi pas une trace ne reste. La lettre est généralement libellée sous une forme ambiguë :

« O cheik Ahmed, préviens mon peuple que l'heure est venue. »

(Lettre trouvée à Sétif en 1875 sur un émissaire de La Mecque.)

Tous les mouvements insurrectionnels qui se sont produits en Algérie depuis 1830 ne sont, en somme, que des *guerres saintes* partielles. La résistance aussi bien que l'ascendant d'Abd-el-Kader? mouvement essentiellement religieux, guerre sainte : Abd-el-Kader, en effet, devait sa prodi-



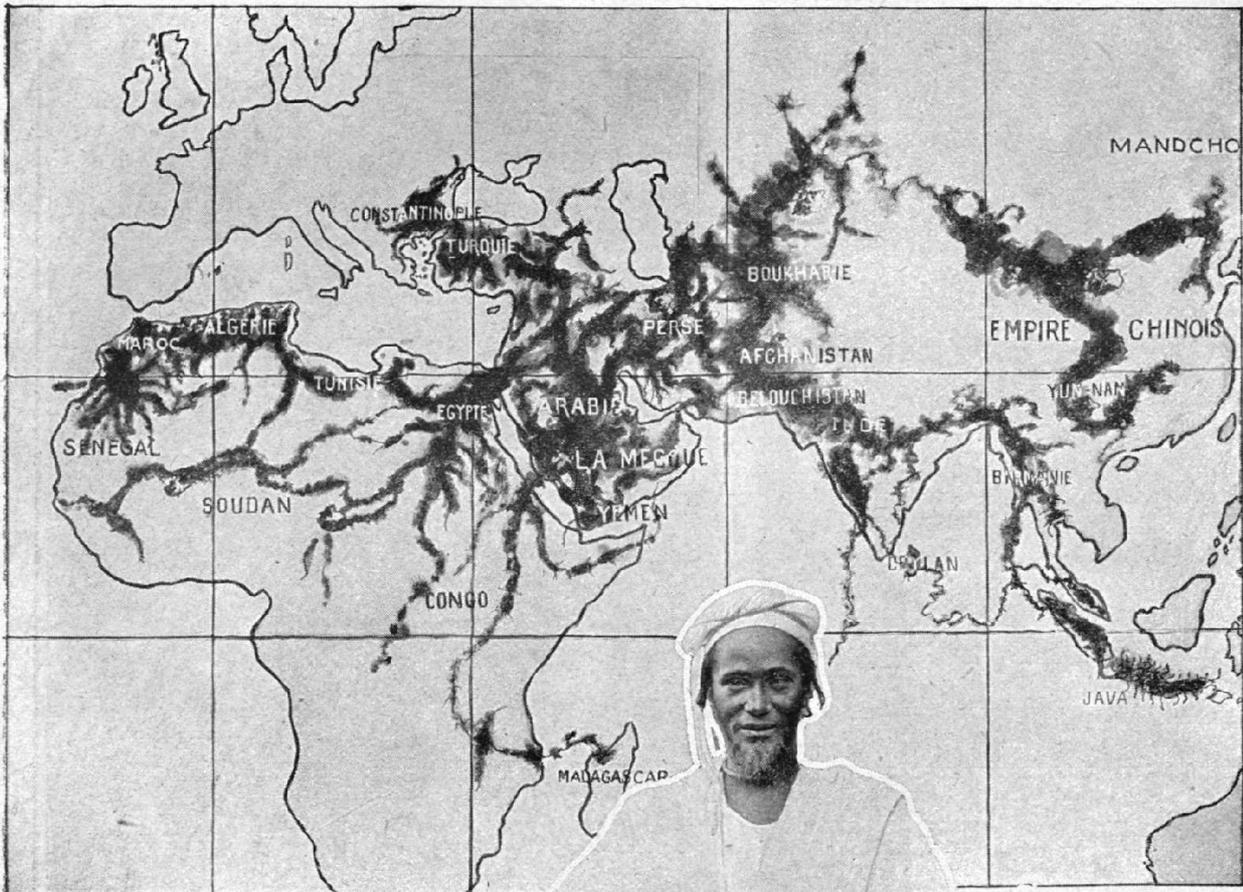
LA PRÉDICATION SECRÈTE

Au mépris des plus grands dangers, M. Gervais Courtellemont a pu assister en Perse, dans une mosquée de Ispahan dont nul Européen n'avait jusqu'ici franchi le seuil, à cette étrange cérémonie au cours de laquelle un musulman fanatique prêchait la Guerre Sainte aux derviches et à la foule prosternée.

gieuse popularité à l'appui de la confrérie de Gatria, dont son père était le représentant. L'insurrection de 1871 qui souleva la Kabylie et durant laquelle les Ammaria excitaient au combat les dissidents de Soukahras, soulevant femmes, enfants, vieillards? Guerre Sainte. Celles du Sud-Oranais de 1864 et de 1881? Guerre Sainte. Le mouvement insurrectionnel de Margue-

rite? Guerre Sainte... Le massacre du Dr Mauchamp à Marrakech, celui plus récent de neuf Européens à Casablanca, et la marche des Marocains contre le corps d'occupation franco-espagnol? Guerre Sainte.

Et cela nous conduit à jeter un coup d'œil sur la situation du Maroc au point de vue de la question de l'Islam.



L'HYDRE MUSULMANE

Pareille à la bête aux 100 bras chée sur sa proie, la religion compte plus de 180 millions d'adeptes travers le monde, étend ses ramifications sur la terre entière. Ce dessin, tout symbolique demeure cependant d'une exactitude basée sur les statistiques les

de la légende, coude Mahomet, qui les disséminés à fictions sur la bolique qu'il soit, tude rigoureuse, plus sûres.

Un proverbe arabe — dès qu'on entre en terre d'Islam, on ne saurait parler sans proverbes, — dit :

« La Terre est un paon. Le Maroc en est la queue. »

Ainsi les Mahométans expriment le respect qui est dû au pays qui possède Fez, la ville sainte. — Bien que nous soyons voisins du Maroc, nous n'en savons que peu de choses : il en est une pourtant que nous n'ignorons pas, c'est que c'est du Maroc que partent les émissaires chargés de porter à travers le monde musulman la parole des confréries, des Marabouts et des Khouans. Le Maroc est le centre de la pro-



pagande contre les infidèles, Toutes nos précautions sur notre frontière algérienne n'empêchent pas les émissaires de passer. Les sujets du sultan le savent, et l'un d'eux écrivait récemment :

« Si vous fermez les portes, les croyants sortiront par les fenêtres. »

« Si vous clô-

NOTRE GRAND ENNEMI AU MAROC
Ma-el-Aïmin, le sorcier vénéré qui prêche la Guerre Sainte et souleva les tribus contre les Européens de Casablanca.

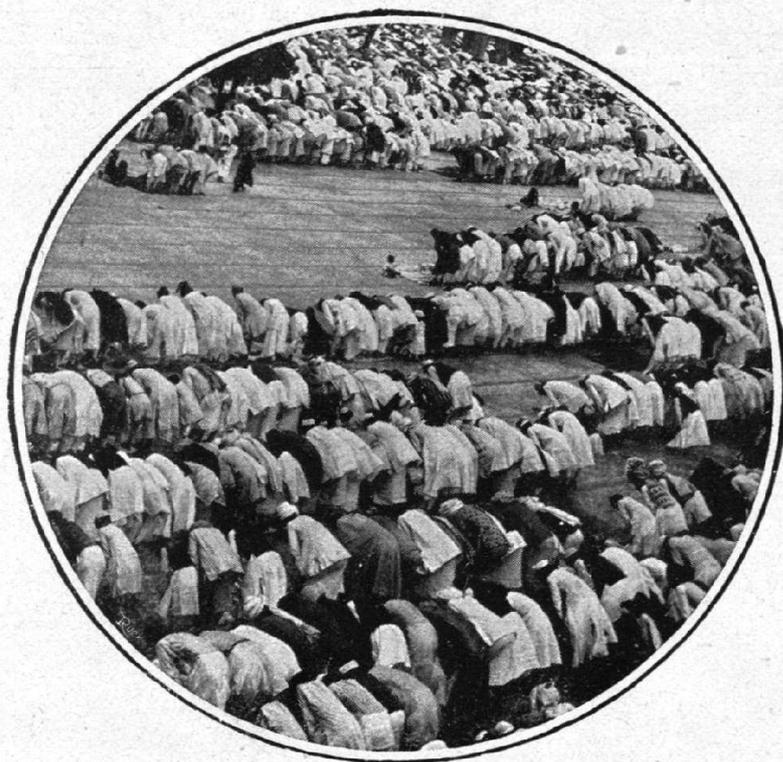
turez hermétiquement le domaine que Dieu a placé sous votre domination, les *douros* (l'argent) s'empileront dans la cruche enfoncée dans la profondeur de la terre, pour être remis aux destinataires le jour de la délivrance. »

Le Maroc est dans la main des confréries religieuses. Heureusement, ce pays immense, qui, s'il avait comme l'Algérie une population de 90 hommes par kilomètre carré, aurait une population égale à celle de la Russie, alors qu'il ne compte probablement que 25.000.000 d'âmes, ce pays où subsiste intacte une féodalité religieuse, serait impuissant sinon à proclamer, du moins à faire durer la guerre sainte.

Il est partagé en fiefs sous les ordres de Marabouts dont les intérêts matériels sont

contraires. Si, par hasard, ils oubliaient pour quelques heures leurs griefs personnels pour se ruer sur l'infidèle, au bout de peu de temps la discorde éclaterait entre eux. Ils vivent dans un perpétuel état de guerre civile. Tous les chériffes descendants de Mahomet peuvent prétendre au trône. Ce qui fait la force des Marocains à l'intérieur les rend peu redoutables au point de vue du Panislamisme. Nous verrons souvent se produire des mouvements insurrectionnels. Des cheiks brandiront l'étendard vert surmonté du croissant qui fut celui du Prophète : la guerre sainte qu'ils rêvent ne se fera pas, parce qu'on soulève un peuple, mais qu'on ne soulève pas d'un même élan trois cents millions d'hommes épars à travers l'univers.

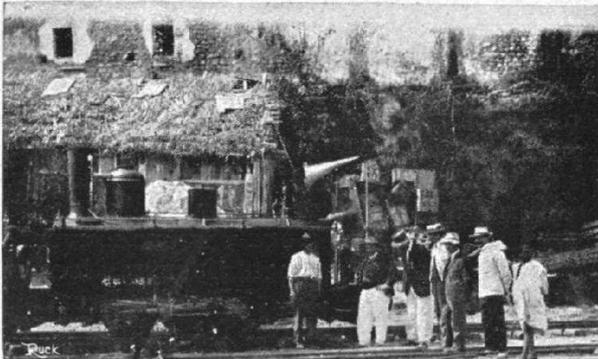
MAURICE LEVEL



FÊTE RELIGIEUSE A DELHI

*Rien n'égale la splendeur de ces fêtes et la foi ardente des milliers de
Musulmans venus de tous les points de la péninsule acclamer,
dans une des plus grandes villes des Indes,
le nom du Prophète.*

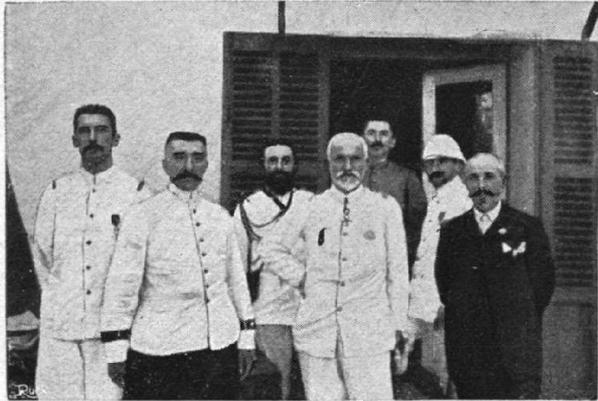
SUITE DE NOTRE ACTION MILITAIRE AU MAROC



DEUX DOCUMENTS RÉTROSPECTIFS. — La Fourmi, l'une des deux locomotives employées aux travaux du port de Casablanca. L'homme que l'on voit debout, sa chemise blanche se profilant sur la locomotive, est le chauffeur Arata, la première victime des fanatiques qui le lapidèrent le 31 juillet.



Après le premier bombardement de Casablanca, vue intérieure de la grande batterie marocaine. Cette photographie nous reporte à la journée du 5 août, premier bombardement de Casablanca par le Galilée et qui détruisit le fort marocain où d'antiques canons allongent leurs gueules édentées.

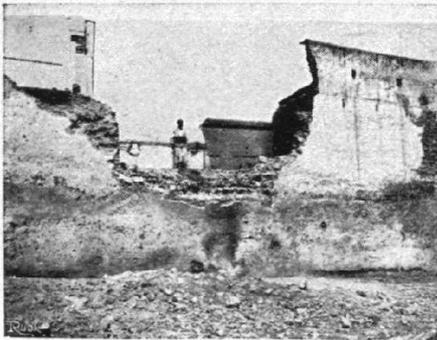


Général D.ude Lt de vais. Philibert Lt de vais. Lesquinet Consul Malpertuy
Lt Mangin
Photographie de l'amiral Philibert, du général Drude à Casablanca.



Lt Col. Blanc.
Les officiers du 1^{er} étrangers sur le pont de l'Oasis, entourant le lieutenant-colonel Blanc, commandant l'infanterie à Casablanca.

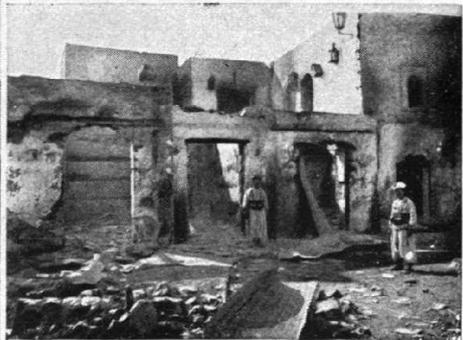
S'il faut en croire l'exact et dramatique récit de notre confrère Georges Bourdon, envoyé à Casablanca par le Figaro, et qui s'est merveilleusement documenté, on ne saurait cependant dire si les bombardements du 5 et du 6 août ont fait cinq cents ou deux mille victimes. Le pillage sévit ensuite laissant la ville sanglante et saccagée. Dès le débarquement des troupes du général Drude, les pillards s'enfuirent. — C'est le D^r Bassompierre, médecin principal de 1^{re} classe à l'hôpital militaire d'Oran, qui est chargé de la direction du service médical et sanitaire à Casablanca. Le D^r Bassompierre est titulaire de la médaille militaire. Le D^r Henri de Rothschild a également installé une ambulance supplémen-



La brèche faite par la première compagnie de débarquement.



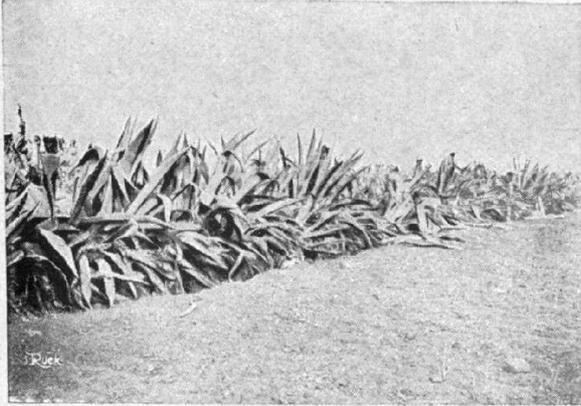
Une mosquée de Casablanca.



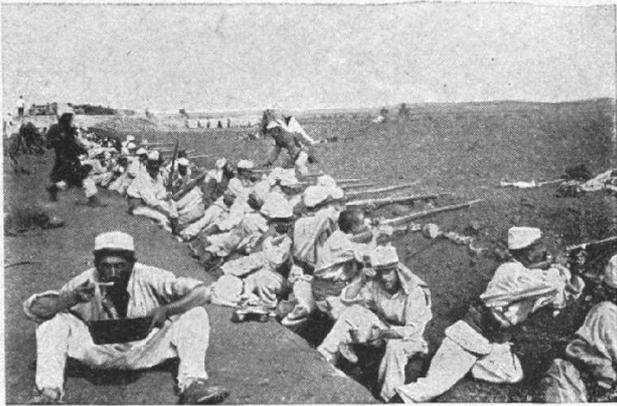
La maison située en face du consulat français et d'où l'on fusillait les nôtres.

Le commencement du mois de septembre a été marqué par trois combats importants. Le 1^{er} sept., dans un engagement en avant de Casablanca, le capitaine d'artillerie Massenet grièvement blessé, à côté d'une de ses pièces, resta à son poste jusqu'à ce qu'il perdit

connaissance. Sa blessure est en voie de guérison. Mais au combat du 3 nous avons eu à enregistrer la mort de 7 soldats et celle de deux officiers : le commandant Provost du 1^{er} étrangers, et le lieutenant indigène Benizza, du 2^e régiment de tirailleurs algériens.

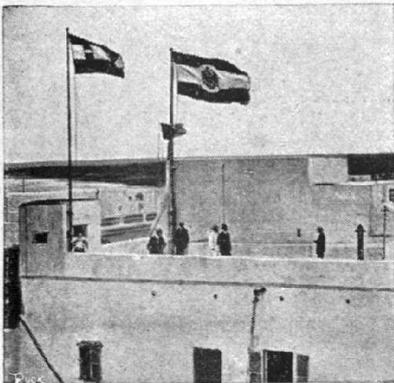


TIRAILLEURS CACHÉS DERRIÈRE UNE HAIE D'ALOËS



TIRAILLEURS DANS UNE TRANCHEE

MORTS AU CHAMP D'HONNEUR. — Le commandant Jean-Marie-Alexis Provost, tout dernièrement capitaine-adjutant-major au 2^e étrangers était passé cette année au 1^{er}, à Sidi-Bel-Abbès avec le grade de chef de bataillon. Né à Nevers le 24 novembre 1860, s'était engagé en 1880, sous-lieutenant quatre ans plus tard. Il était chevalier de la Légion d'honneur. Ses obsèques ont été des plus impressionnantes. — Le lieutenant Benizza, du cadre indigène de 2^e régiment de tirailleurs algériens, en garnison à Mostaganem, s'était déjà fait remarquer à maintes reprises par son courage. Il était chevalier de la Légion d'honneur et avait également reçu la médaille militaire.



LES CONSULATS RÉUNIS D'ALLEMAGNE ET DE NORVÈGE.

Le 11 septembre arrivait à Paris la bonne nouvelle suivante télégraphiée par le général Drude :

« Je suis heureux de vous faire connaître que ce matin, grâce au lrouillard et au terrain, j'ai pu surprendre Taddert. Le camp marocain a été brûlé, la mahalla dispersée. L'ennemi n'a pu tenir, poursuivi par nos canons et ceux de la *Gloire* qui nous ont apporté un concours efficace. Nous n'avons eu qu'un homme tué et six blessés. »



LE COMMANDANT ALEXIS PROVOST, DE LA LÉGIION ÉTRANGÈRE, TUÉ A CASABLANCA, LE 3 AOÛT.



DÉBARQUEMENT DE LA CAVALERIE A CASABLANCA.

Les Arabes tentèrent un retour offensif, mais après un combat d'une demi-heure ils furent repoussés. Voyant leur camp détruit, ils incendièrent les fermes environnantes. Dans le camp pas une tente n'avait été démontée. L'incendie a détruit une grande quantité de fourrages, mais on n'a trouvé dans les tentes aucun objet de réelle valeur. Tout le butin pris à Casablanca avait été enlevé auparavant et dirigé sur l'intérieur.



L'ENSEIGNE DE VAISSEAU BERNARD DE TEYSSIER, qui défendit le consulat anglais de Casablanca.



A ORAN, l'embarquement des bestiaux pour le ravitaillement du camp de Casablanca.



LE CAPITAINE CAUD, DU 2^e SPAHIS, blessé le 18 août et qui réussit à repousser les cavaliers marocains.

Le 15, le général Drude reçoit à Casablanca trois délégués désignés par toutes les tribus chaouïa. Ces délégués apportent la soumission des Chaouïa et acceptaient toutes les conditions qui leur étaient imposées ; ils sont retournés dans leurs tribus respectives et doivent revenir le 19 avec d'autres délégués et les cards pour faire une soumission générale. Mais faut-il ajouter foi aux propositions de négociateurs sans mandat régulier ?

Une grande Gloire Française



VICTOR HUGO ET FLAUBERT

Gustave Flaubert, durant ses séjours à Paris, fréquentait volontiers chez Victor Hugo qui avait en estime particulière le talent du grand romancier. Il le prouva, en cette soirée où, à table, il lui dit : « L'Académie Française aurait grand tort de ne pas compter parmi ses membres un écrivain tel que vous. » Aux dîners de Victor Hugo assistaient souvent Théophile Gautier (à la droite du maître et à la gauche de Flaubert), Alphonse Daudet, Jules et Edmond de Goncourt, Alexandre Dumas fils (à la gauche de Victor Hugo).



UN BURLESQUE QUADRILLE DE GRANDS HOMMES

Gustave Flaubert et Théophile Gautier, qui étaient des travailleurs à apporter, dans les courtes « récréations » qu'ils s'accordaient, dante. Tel fut le cas lors de cette soirée, dont la chronique nous ou chez Théophile Gautier, à Neuilly, l'on dansa « le pas

leurs acharnés, aimaient une gaieté parfois débordante conservé le souvenir, du créancier ».

Une grande Gloire Française

G U S T A V E F L A U B E R T

L'érection d'une statue à Gustave Flaubert, qui fut et restera un des plus grands écrivains de la France, met en actualité la pittoresque physionomie de ce maître du roman moderne, qui fut mêlé à tout le mouvement d'une brillante et féconde époque littéraire * * * * *



A ville de Rouen va rendre un hommage solennel à Gustave Flaubert en érigeant rue Thiers, devant l'église Saint-Laurent, la statue exposée par Léopold Bernstamm au Salon de 1906 et offerte aux Rouennais par un comité parisien que préside M. Dujardin-Beaumetz. Dans un angle de la petite place, accoté au mur du Musée, se trouve déjà le monument commémoratif de Louis Bouilhet; les deux amis seront donc réunis après leur mort comme ils le furent pendant la vie, et leurs ombres pourront dialoguer.

Gustave Flaubert est une des grandes figures littéraires de ce temps, et cepen-

dant son bagage d'écrivain n'est fait que d'une dizaine de volumes, mais quels volumes! *L'Education Sentimentale, Salammbô, Madame Bovary, La Tentation de Saint Antoine, Un Cœur Simple, Bouvard et Pécuchet*, etc.

Et nous le reconnaissons comme le maître venant directement après Balzac; il n'a pas la puissance créatrice formidable de l'auteur de *La Comédie Humaine*, comédie, tragédie aux cent actes divers; il n'a pas la fantaisie exquisement poétique de Gautier, mais des parcelles d'humanité qu'il dissèque, qu'il dépeint, il définit essentiellement la psychologie et même la physiologie de ses personnages, son atavisme de fils de médecin l'y aidant, et il laisse des

pages immortelles, qu'il soit le chantre de *Salammbô* ou qu'il soit le biographe d'Emma Bovary. Et à cause de cela, il est le « patron » du roman moderne, il a osé suivre la vie pas à pas, la décrire par le menu, attacher de l'importance aux moindres détails, décider que rien de la vérité n'est négligeable et mener à bien sans manifester ce qui plus tard devait devenir une école avec l'étiquette du naturalisme. *Madame Bovary*, c'est entre Balzac et Zola, aussi dramatiquement puissant que le premier, aussi désespérément vrai que le second.

Tout le roman actuel procède de Flaubert et tous les écrivains français contemporains se doivent à honneur de contribuer à sa glorification; il a montré la voie, il a été le phare qui éclaire le chemin et Edmond de Goncourt, sur la tombe de Rouen, l'a reconnu en phrases définitives.

La statue de Gustave Flaubert, c'est une reconnaissance collective et M. Victor Margueritte, président de la Société des Gens de Lettres, qui viendra à Rouen prononcer un discours à l'inauguration, sera notre porte-paroles à nous tous.

L'homme était d'aspect puissant; grand, large d'épaules, les cheveux rejetés en arrière, de fortes moustaches à la Vercingétorix, de beaux yeux saillants, des joues pleines, un teint martelé; sa truculence pittoresque ainsi que son existence solitaire bouleversée par de lointains voyages, étonnaient fort ses compatriotes: « Le fi Flaubert, disait-on là-bas, un garçon qui pourrait vivre très tranquillement à Croisset, et qui, tout à coup, comme ça, sans qu'on sache pourquoi, plante là sa maison pour aller — devinez où? à Carthage... A Carthage! nous n'aimons pas beaucoup ça à Rouen. »

C'était pour composer ce chef-d'œuvre, *Salammbô*, qu'il allait à Carthage, et lui qui devait inventer ce grandiose chemin des lions crucifiés, il avait une voix qui ressemblait au rauquement du lion; et de cette voix il déclamaient les pages qu'il venait d'écrire.

C'est Théophile Gautier, prétend-on, qui inventa le « gueuloir » de Flaubert; il prêtait à l'écrivain cette phrase: « Je ne suis sûr de mon style que lorsque les phrases ont passé par mon gueuloir. »

D'où cette anecdote amusante :

Un soir de printemps, Gustave Flaubert habitait alors rue de Monceau, il allume lustre, candélabres, appliques, voulant pour travailler beaucoup de lumière; et après avoir couvert de son écriture une

page de manuscrit, il quitte sa table, se promène dans la pièce en déclamant, et par les fenêtres entr'ouvertes les éclats de sa voix s'entendent jusque sur le trottoir. Minuit. Les bruits de la ville s'apaisent, les paupières des maisons sont presque toutes closes. Paris s'endort; là-haut, le romancier continue de besogner et clame dans le silence nocturne.

Un cocher cherchant pratique voit cet appartement illuminé, écoute le vacarme, en conclut qu'il y a sans doute une soirée. Il serait peut-être bon d'attendre la sortie des invités; il s'arrête devant la porte de l'immeuble, descend de son siège, fait les cent pas dans l'espoir de l'aubaine.

Un camarade passe à la recherche de clients, il le hèle, lui désigne les fenêtres là-haut, l'autre se met à la suite; à trois heures du matin, il y avait une file de fiacres.

Tout à coup, les voix s'apaisent, les fenêtres se ferment, les lumières s'éteignent; le romancier, ayant accompli sa tâche, se couche.

Déception en bas des chapeaux en cuir bouilli. Par où les invités sont-ils partis? La maison a probablement une double issue. En grommelant, les fiacres s'en vont, songeant à l'amende qu'il faudra payer quand ils rentreront au dépôt à une heure aussi tardive.

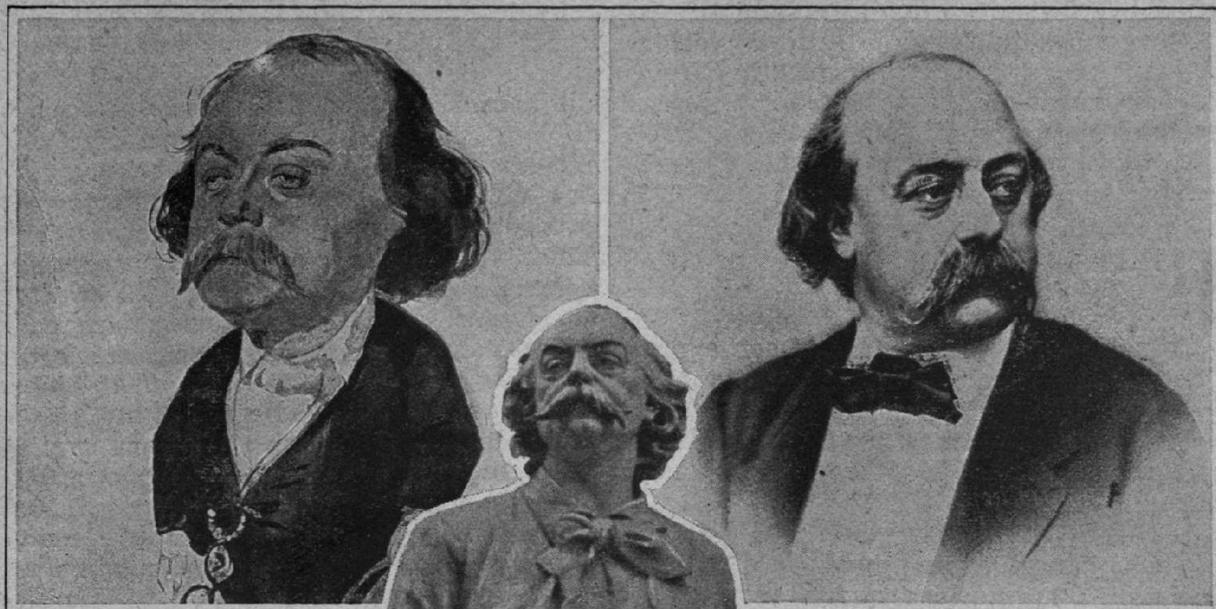
L A GAÏÉTÉ DU TALENT ET DU GÉNIE

C'est là, comme précédemment, 42, boulevard du Temple, qu'il recevait le dimanche pendant ses quatre ou cinq mois de Paris et sur ces dimanches de Flaubert il y a des souvenirs émus d'Alphonse Daudet; on y était plus sérieux qu'à Neuilly, chez Théophile Gautier, où certain jour un quadrille burlesque réunit le romancier dansant « l'idiot des salons » et le critique faisant « le pas du créancier ».

Il y avait chez les romantiques une gaieté de rapin, c'était avant la neurasthénie; ces grands artistes étaient des sincères dans la joie des loisirs comme dans l'émotion de leur labeur.

Labeur formidable d'ailleurs; Flaubert travailla parfois quinze heures par jour, se couchant à quatre heures du matin, se retrouvant à sa table à neuf heures: un bûchage coupé seulement de pleines eaux dans la Seine, le soir.

Un moment de satisfaction, mais aussi de crainte et de peine pour le véritable écrivain, c'est quand il a mis le mot Fin à la dernière page de son manuscrit, quand



CHARGE DE FLAUBERT

Exécutée par Giraud,
sur l'album de la prin-
cesse Mathilde.

il a vu et revu ses pages raturées, quand il se décide enfin à livrer son œuvre à l'imprimerie pour qu'elle passe sous l'œil des « Barbâres », alias le grand public.

Après vingt ans d'efforts, de voyages, de recherches, d'explorations à travers les documents de toutes sortes, de lectures, de touches et de retouches, Gustave Flaubert avait terminé son livre *La Tentation de Saint Antoine* et l'apportait chez son éditeur, Georges Charpentier.

Tout en causant, il tenait son manuscrit entre ses bras comme une mère son enfant, hésitait à s'en séparer, avançait la main pour le remettre, puis le retenait, et, entretenant la conversation, il reculait toujours le moment pénible de l'abandonner.

A qui l'observait bien, le geste d'hésitation était touchant,

GUSTAVE FLAUBERT

D'après la photographie Nadar
et qu'il est intéressant de mettre
en opposition à la caricature.

et cependant ce manuscrit devenu livre, c'était plus de gloire sur son nom, c'était un succès nouveau; mais en cet instant l'écrivain n'y songeait pas, il n'y avait pour lui qu'une chose qu'il appréhendait : la séparation.

La gloire, il s'en souciait bien peu, la conscience de son art lui suffisait; à la première du *Candidat*, tandis qu'on sifflait, qu'on huait dans la salle du Vaudeville, lui, derrière un portant, sur la scène, disait : « Qu'est-ce qu'ils ont donc à ricaner? C'est pourtant très bien. » En relisant cette pièce, puissante d'ironie et de scepticisme, on serait tenté d'être de son avis; aussi eût-il mérité d'avoir à l'Académie un autre siège que ce 41^e fauteuil spirituellement inventé par Arsène Houssaye. A-t-il jamais songé à se présenter?

Peut-être bien, à en croire un épisode d'un dîner chez Victor Hugo.

L'amphitryon de l'ave-
nue d'Eylau qui n'était pas, malgré sa gloire, entré du premier coup

LA STATUE DE FLAUBERT, PAR BERNSTAMM

C'est cette statue qui doit être inau-
gurée prochainement à Rouen, ville na-
tale du grand romancier.

dans le Palais de l'Institut, s'amusait à deviner les ambitieux de la fièvre verte; tout à coup, au milieu du repas, il faisait sur les Quarante quelques grasses plaisanteries et en surveillait l'effet sur ses convives; ceux qui restaient graves étaient aussitôt soupçonnés.

UN LABEUR FORMIDABLE

Un soir, Victor Hugo faisant son expérience accoutumée, s'arrête ironique :

— Tiens, Flaubert, vous ne riez pas... Messieurs, je vous annonce que Gustave Flaubert sera bientôt de l'Académie Française.

— Jamais, rugit l'accusé.

— Oh! jamais, vous pouvez le dire tant que vous voudrez, cependant, mon cher Flaubert, vous n'avez pas ri... » et, redevenant solennel, il ajouta : « Vous auriez raison de vouloir être de l'Académie et l'Académie aurait grand tort de ne pas compter parmi ses membres un écrivain tel que vous, un maître de la langue française. »

Un maître, oui, mais au prix de quelle peine! Il faut lire dans sa Correspondance les détails de son labeur forcené; il lui faut pour faire une page de *Madame Bovary* le temps qui suffirait à un de nos modernistes pour écrire tout un chapitre, il poussait le souci du purisme jusqu'à l'exagération, si jamais la perfection peut être exagérée, et un de ses remords était d'avoir une fois accolé deux génitifs l'un à l'autre, « une couronne de fleurs d'oranger ».

Sa maison de Croisset a été remplacée par une distillerie; n'aurait-on déjà pu l'appeler ainsi, cette demeure calme, isolée, où ce bénédictin de la phrase distillait un style qui demeure la parure des anthologies?... Elle avait été du reste au XVIII^e siècle une maison conventuelle de Bénédictins!

Il n'en reste plus qu'un petit pavillon au bout du jardin où les soirs d'été il allait parfois se reposer. C'est là qu'on a installé le Musée Flaubert, à l'extrémité de cette allée-terrace d'où l'on domine la Seine, d'où l'on voit passer les mâts des bateaux.

Son cabinet de travail a été décrit par les Goncourt : « Deux fenêtres donnent sur la Seine et laissent voir la grande eau et les bateaux qui passent. Trois fenêtres s'ouvrent sur le jardin, où une superbe charmille semble étayer la colline, qui monte toute droite derrière la maison. Des corps de bibliothèque en bois de chêne, à

colonnes torsées, placés entre ces trois fenêtres, se relie à la grande bibliothèque qui fait tout le fond de la pièce. Des boiseries blanches, et sur la cheminée une pendule paternelle en marbre jaune, couronnée par un buste d'Hippocrate en bronze. Aux côtés de la cheminée, une mauvaise aquarelle, le portrait d'une langoureuse et malade Anglaise, que Flaubert a connue à Paris, dans sa jeunesse, et puis encore des dessus de boîtes à dessins indiens, encadrés comme des gouaches, et l'eau-forte de Callot, une *Tentation de Saint Antoine*; les images conseillères du talent du Maître. Entre les deux fenêtres donnant sur la Seine, se lève une gaine carrée, portant un buste de marbre blanc de Pradier, le buste de la sœur de Flaubert, morte toute jeune, et qui avec ses traits purs et droits, encadrés dans deux grandes anglaises, semble une Grecque retrouvée dans un keepsake. Une perse gaie, de façon ancienne et un peu orientale, à grandes fleurs rouges, garnit les portes et les fenêtres. Dans un coin se dresse un divan-lit, recouvert d'une étoffe turque, et sur lequel sont empilés des coussins. Au milieu de la pièce, la table de travail, une grande table ronde, au tapis vert, et où l'écrivain trempe sa plume dans un encrier qui est un crapaud. Et çà et là, sur la cheminée, sur la table, sur les planchettes des bibliothèques, et accroché à des appliques ou fixé aux murs, un bric-à-brac de choses d'Orient : des amulettes recouvertes de la poterie vert-de-grisée de l'Égypte, des flèches de sauvages, des instruments de musique de peuples primitifs, des plats de cuivre, des colliers de verroterie, le petit banc de bois sur lequel les peuplades de l'Afrique mettent leur tête pour dormir, s'asseoient, coupent la viande, enfin deux pieds de momie arrachés par Flaubert aux grottes de Samoun, étranges presse-papiers, mettant au milieu des brochures, leur bronze fauve et la vie figée de muscles humains. Cet intérieur, c'est l'homme, ses goûts, son talent. Un intérieur tout plein d'un gras Orient, et où perce un fond de barbare dans une nature artiste. »

C'est dans cette pièce qu'un soir, avant le dîner, les deux frères virent une mascarade amusante : « Flaubert a été fouiller dans des costumes, défroques et souvenirs rapportés de voyages. Il remue avec joie tout son vestiaire oriental, et le voilà se costumant, et montrant, sous le tarbouche, une tête de Turc magnifique, avec ses traits énergiques, son teint sanguin, ses longues moustaches tombantes... et du fond de ses

loques colorées, il finit par retirer, en soupirant, la vieille culotte de peau de ses longues chevauchées, une culotte de peau toute ratatinée, — et qu'il considère avec l'attendrissement d'un serpent qui contemplerait sa vieille peau. »

Avec sa gauloiserie ricuse, sa robustesse de santé, sa carrure de bon géant, l'homme était teinté de misanthropie: « ... Je ne suis plus susceptible de supporter un embêtement quelconque... Les notaires de Rouen me regardent comme un toqué. —

Pour les affaires de partage je leur disais: Qu'ils prennent tout ce qu'ils veulent, mais qu'on ne me parle de rien, j'aime mieux être volé qu'être agacé, et c'est comme cela pour tout, pour les éditeurs. — L'action, j'ai pour l'action qui n'a une paresse pas de nom, il n'y a absolument que l'ac tion du tra me reste... »



CHEZ
L'ÉDITEUR
Rien de plus touchant que l'anecdote que nous rapportent les Goncourt au sujet de la remise du manuscrit de la Tentation de Saint Antoine, à l'éditeur Georges Charpentier. L'écrivain éprouvait une véritable détresse à l'idée de se séparer de l'œuvre qui lui avait coûté vingt ans de travail et d'efforts et il reculait le moment de le tendre à l'éditeur, le gardant le plus longtemps possible « en le serrant sous son bras »...

Et quand il frayait avec l'humanité, il souffrait vraiment de la bêtise humaine: « L'indignation pour moi, c'est la broche qu'ent dans le corps les poupées, la broche qui les fait tenir debout. Quand je ne serai plus indigné, je tomberai à plat... » Quand il tomba, terrassé par la maladie, un manuscrit inachevé était sur sa table à côté de la pipette à peine éteinte, celui

de *Bouvard et Pécuchet*, ironie formidable de ce désenchanté qui un jour écrivit dans une lettre inédite : « L'amour est comme l'Opéra; on s'y ennue, mais on y retourne... » Il y a ainsi du grand romancier des phrases lapidièrement indiscrettes sur sa psychologie que pourraient s'amuser à réunir les convives du dîner des Polycarpiens, un repas fondé par les admirateurs de Flaubert, sur le modèle de celui fondé par les amis d'Alexandre Dumas fils.

Maxime du Camp qui fut le plus intime ami de jeunesse de Flaubert et dont les *Souvenirs littéraires* parlent autant du maître que de lui-même, a donné du caractère de l'écrivain l'explication suivante :

« Il avait dans l'esprit je ne sais quelle force lenticulaire qui grossissait les choses qu'il regardait à distance; dès qu'il les saisissait, il s'en dégoûtait, car alors il les voyait dans des proportions amoindries. Il a passé sa vie à se jouer à lui-même les *Bâtiments flottants*, toujours dupe de la vision lointaine et s'indignant toujours d'être forcé de constater son erreur. Il se montait la tête, comme on dit, il imaginait des splendeurs, des merveilles, des jouissances infinies, se trompait lui-même et accusait l'art, la nature, le plaisir de le tromper, parce qu'il avait rêvé qu'ils lui donneraient plus qu'ils ne peuvent comporter. Cette prédominance de l'imagination surexcitée par une existence solitaire, par l'habitude du travail nocturne, par un défaut de mesure naturel, lui ont valu des déconvenues qui ont, parfois, été très douloureuses. Lorsqu'on lui enlevait un sujet de plainte, on eût dit qu'il souffrait de n'avoir plus à se plaindre, et lorsqu'on le mettait en présence d'une action qu'il s'était désespéré de ne pouvoir faire, il semblait dire : A quoi bon? s'en détournait et retombait dans sa rêverie. Souvent, il répétait le mot de Michelet : « Il n'y a de tentant que l'impossible », mais dès que l'impossible lui devenait possible, il le dédaignait. Je ne vois guère qu'une grande fortune qui eût



FLAUBERT
EN TURC

«... Le voilà se costumant, et montrant, sous le tarbouch, une tête de Turc magnifique, avec ses traits énergiques, son teint sanguin, ses moustaches tombantes... » (Page 308, col. 2.)

pu le satisfaire, et encore j'entends par fortune non pas les richesses d'un banquier ou d'un souverain, mais le coffre des contes arabes, le coffre inépuisable qui toujours et de lui-même se remplit à mesure qu'on le vide. »

Maxime du Camp parlait certes de ces fantaisies de poète que Flaubert s'amusait à combiner quand il était de loisir. Ainsi il avait arrangé ce qu'il appelait « un hiver à Paris », où il jetait l'or par les fenêtres comme le plus fastueux des radjahs et où il se livrait aux plus folles, aux plus extravagantes dépenses. Il disait froidement à ses amis : « Ce serait l'affaire d'une douzaine de milliards tout au plus ! » Mais nul homme ne montra un plus noble, plus absolu mépris de l'argent que ce grand homme, qui fut aussi un grand honnête homme.

Ceci le prouvera : Maxime du Camp rapporte que quand M^{me} Flaubert mère mourut, elle laissa à son fils une fortune assez considérable qui mettait l'écrivain, — lequel gagnait fort peu d'argent avec ses livres, — à l'abri du besoin pour toujours.

Or, pour sauver un de ses parents, Flaubert n'hésita pas à se ruiner de fond en comble, « le terrible ennemi des bourgeois, dit Maxime du Camp, qui avait passé sa vie à se moquer des préjugés d'autrui, avait toutes les vertus bourgeoises et, pour leur obéir, il aliéna la sécurité de sa vieillesse ». Sa vie devint très difficile. Après la gêne il sentait venir la pauvreté et derrière cette pauvreté, la misère. Il s'en effraya, comme peut s'en effrayer un homme âgé déjà ne connaissant rien aux difficultés matérielles de la vie et pour qui toute démarche était un supplice.

A bout de ressources il se décida à agir ou plutôt à faire agir des camarades. Silvestre de Sacy, conservateur de la Bibliothèque Mazarine, venait de mourir; on sollicita ce poste pour Flaubert, il lui fut



LA MAISON DE FLAUBERT A CROISSET

(Cl. Fef'ton.)

La maison où habita pendant presque toute sa vie l'auteur de Madame Bovary, aux environs de Rouen, est à présent démolie. Il n'en subsiste que le pavillon qu'on voit au premier plan de cette photographie et que les admirateurs de l'écrivain ont transformé en un Musée Flaubert.

refusé — on lui offrit la place de bibliothécaire dont il ne voulut pas.

Il disait à cette époque : « Je ne veux pas d'une aumône pareille que je ne mérite pas d'ailleurs. Ceux qui m'ont ruiné ont le devoir de me nourrir, et non pas le gouvernement. Stupide oui, intéressant non ! »

Enfin il accepta une fonction hors cadre à cette même Bibliothèque Mazarine, — où il ne parut d'ailleurs jamais, — il gagnait 3.000 francs par an. Hélas ! il ne put jouir longtemps de cette sécurité, tant de secousses avaient abattu ce chêne robuste.

L'humiliation d'accepter une place contribuait à tuer celui qui dans une lettre à son disciple aimé Guy de Maupassant, disait :

« Le titre dégrade ; la fonction abrutit, les honneurs déshonorent. »

Pour une fois le caractère d'un grand écrivain fut à la hauteur de son génie.

Dans le cimetière de Rouen, une tombe presque enfantine, et pieusement entretenue : « Ici repose le corps de Gustave Flaubert, né à Rouen le 12 décembre 1821, mort à Croisset le 3 mai 1880. » Les deux dates seront répétées sur le socle de la statue qu'on va inaugurer, on y joindra les titres de ses œuvres. Il faut que les effigies de nos gloires puissent être un renseignement pour le passant ; du bronze, du granit, cela contribue à l'immortalité.

MAURICE GUILLEMOT.



NOTES DES ÉDITEURS

LA saison d'hiver va recommencer et, avec elle, toutes les réceptions mondaines; il n'est pas d'endroit plus charmant et plus confortable pour donner une soirée que la *Salle* et le *Théâtre Femina* (90, avenue des Champs-Élysées; Métro-Alma).

Coquettement aménagée pour des représentations théâtrales, elle se transforme rapidement, au moyen d'une ingénieuse machinerie, en un luxueux hall dans lequel peuvent être donnés des bals, des représentations, des concerts, des lunchs, des ventes de charité, etc.

Dans ce cadre délicieux ont eu lieu, au cours de la dernière saison, toutes les fêtes les plus élégantes de la haute société parisienne. La *Salle* et le *Théâtre Femina* ont pour plus grand charme de présenter un caractère d'intimité absolue qui ne les fait différer en rien du plus agréable salon particulier.

Pour tous renseignements, s'adresser à l'administrateur de la *Salle* et du *Théâtre Femina*, 90, avenue des Champs-Élysées.

L'élégant quartier des Champs-Élysées était peut-être le seul qui n'eût pas encore de cinématographe. Grâce à la Société des Cinéma-Halls, *Femina* comble cette lacune et, dans sa délicieuse salle de l'avenue des Champs-Élysées, donne, depuis le 15 septembre, des séances cinématographiques strictement réservées aux familles.

Elles ont lieu trois fois par semaine, le jeudi en matinée et le dimanche, en matinée à 2 heures 1/2 et 4 heures, et en soirée à 9 heures. Le public trouvera dans ce théâtre si moderne et si confortable un spectacle de premier ordre sans risquer de couder, comme dans d'autres établissements, une assistance par trop mélangée. Les vues fournies par la Société des Cinéma Halls seront nouvelles et entièrement renouvelées tous les dimanches.

Le prix des places est fixé à 1 franc et 2 francs.

Femina a commencé dans son numéro du 1^{er} octobre un roman inédit de Paul Bourget, *La Dame qui a perdu son peintre*. Rarement le célèbre académicien fut mieux inspiré que dans cette œuvre forte, originale, mystérieuse... Un roman concernant l'art, quel sujet plus attrayant, plus idéal peut convenir à la femme?

Un grand journal américain a lancé dernièrement, à travers la presse, un défi international de « beauté féminine », qui ne pouvait manquer d'être relevé en France. *Femina*, en effet, la revue idéale de la femme et de la jeune fille, a engagé ses lectrices à se mettre sur les rangs, et ouvert un concours préparatoire auquel toutes peuvent prendre part, à l'exception des beautés professionnelles : actrices, mannequins, modèles.

Celles de ces lectrices qui désirent concourir sont priées d'envoyer à *Femina* leurs photographies, — en différentes poses, si elles le veulent, — sous la condition que ces photographies ne datent pas de plus d'une année.

Le numéro de *Musica*, paraissant le 25 octobre, contient un très remarquable article sur Edouard Grieg, le célèbre compositeur scandinave mort récemment —, illustré de la façon la plus artistique. On trouvera, dans le supplément musical, des chefs-d'œuvre de ce maître regretté.

M. Daniel Zolla, le distingué professeur d'économie rurale à l'école de Grignon, apporte, dans le numéro d'octobre de *Fermes et Châteaux*, sa contribution personnelle à l'étude de la réforme de l'impôt en traitant « du revenu forestier ».

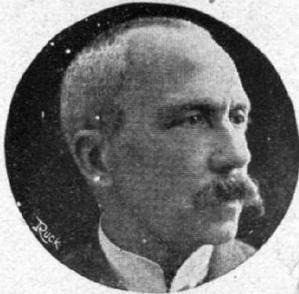
A lire dans le même numéro : *Une Exploitation agricole moderne*; *les Mœurs du lièvre*; *les Labours d'automne*, etc. Illustration hors de pair.

Envoi d'un numéro spécimen contre 0 fr. 25.

Notre service de librairie va prochainement mettre en vente, par souscription, un ouvrage de grand luxe consacré aux *Grands Maîtres de la Musique*, et pour lequel le maître Camille Saint-Saëns a bien voulu écrire une remarquable préface qui en souligne toute l'importance. Les conditions sont détaillées à la page de garde n^o xi.

Aux feuillets de garde également : page ix, bon de réduction, pour les non abonnés, sur les tarifs de notre *Photographie d'Art*; page LI, primes et avantages offerts aux nouveaux abonnés de *Je sais tout*.

PIERRE LAFITTE ET C^{ie}.



LE PROFESSEUR RICHEL, le grand pacifiste, publie un magistral ouvrage : *Le Passé de la Guerre et l'Avenir de la Paix*, véritable philosophie de l'arbitrage international et qu'il faut lire et méditer.



J.-H. ROSNY, le romancier si généreux d'œuvres originales, donne, cette fois, une belle traduction d'un roman américain aux détails fort saisissants et neufs : *Le Crime de Gramercy Park*, par Greene.



LE GÉNÉRAL DE BIRÉ, qui en 1870 prit part aux charges du plateau d'Yron (bataille de Rezonville), qui fut président du Cercle de la rue Royale et laisse de belles pages d'histoire, mort le 25 août.



SULLY-PRUDHOMME, le grand poète, l'auteur des *Vaines tendresses*, de la *Justice* et du *Bonheur*, le haut philosophe de la *Vraie Religion de Pascal*, né à Paris en 1839, est mort le 7 sept. à Chatenay.



FERNAND LAUDET, réunit dans *Souvenirs d'hier* ses graves impressions de Rome et ses souvenirs de Gascogne, intimes et charmants. (Clichés H. Manuel).



H. GUERLIN, l'auteur de la *Petite Patricienne*, donne sur l'Espagne des impressions de voyage et d'art avec 100 photographies inédites et curieuses.



FERDINAND BAC, l'amusant dessinateur, a quitté le crayon pour la plume et publie sur la *Vieille Allemagne* deux pittoresques volumes.



JULES HURET, qui avait eu tant de lecteurs pour ses livres sur l'Amérique, consacre un nouveau volume à l'Allemagne qu'on ne connaît pas en France.



LÉON BLUM, l'original critique, publie, à propos de *Du Mariage*, un hardi paradoxe qui a déjà soulevé une véritable polémique. (Photographies Femina)

H. de Rothschild.



Les Reflets de la Vie.

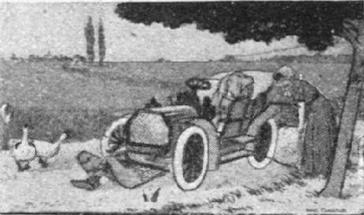
Le Dr HENRI DE ROTHSCILD, publie un livre de nouvelles cmues et troublantes, *Les Reflets de la Vie*. (Soc. d'Éditions illustr.).



ANDRÉ IBELS, l'auteur des *Chansons colorées*, des *Cités futures*, publie en un long et vibrant poème *Le Livre du Soleil*.



MAURICE CHARPENTIER, premier prix du tournoi de poésie organisé en septembre à Etretat. Jeune bachelier de 16 ans et demi.



VIGNETTE DE LA COUVERTURE de *Monsieur, Madame et l'Auto*, le nouveau recueil de piquantes nouvelles de notre collaborateur Michel Corday.

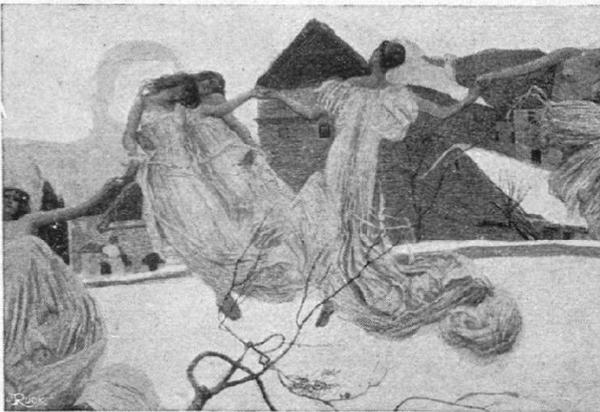
AUTRES LIVRES : *Le Seuil*, intéressante étude de mœurs anglaises, par Pierre de Beaupré ; *Les Broussards* ; dans le golfe de Siam, par Pierre Rey, récit de voyage si frais, si riant, et qui finit par un coup de théâtre si poignant.

Dans la collection des écrivains régionaux : *Les Sources claires (Au pays du Couserans)*, petit livre ému et charmant de Marguerite d'Escola.

Père-Lachaise. La cérémonie a été des plus imposantes. Le Tout-Paris artiste était au complet autour du catafalque sans fleurs. Aucun discours ne fut prononcé. L'Académie française, dont le grand poète faisait partie depuis vingt-cinq ans, était représentée par François Coppée, Jules Lemaitre, Henry Houssaye, Frédéric Masson, Etienne Lamy et Gaston Boissier, secrétaire perpétuel. La messe a été chantée par la maîtrise avec soli, par MM. Murator et Delpouget, de l'Opéra. Les honneurs militaires ont été rendus par le 104^e de ligne, le 15^e d'artillerie et le 2^e cuirassiers.



Le Roi Soleil, par G. PREVATI — LE SALON DES PEINTRES DIVISIONNISTES ITALIENS ouvert du 1^{er} sept. au 15 oct. révèle au public français toute une compagnie de peintres luministes italiens, que les amateurs d'art connaissent depuis l'Exposition de 1900. Giovanni Segantini en est le chef indiscuté, Gaetano Prévati, l'historien, avec son livre *Les Principes scientifiques du Divisionnisme*. Toutes les toiles de ce Salon sont des œuvres d'art. Prévati avait jadis exposé à la Rose-Croix de M. Péladan une très belle *Maternité*.

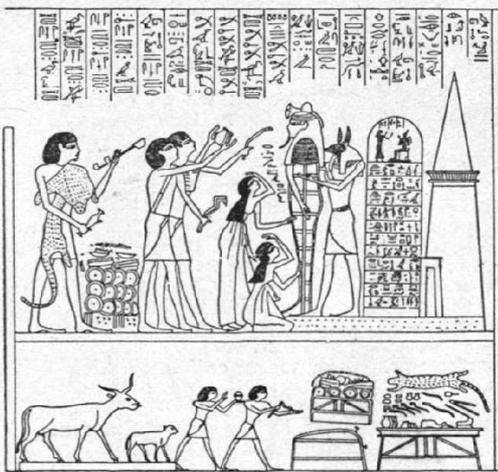


Légende Alpine, par C. FORNARA.

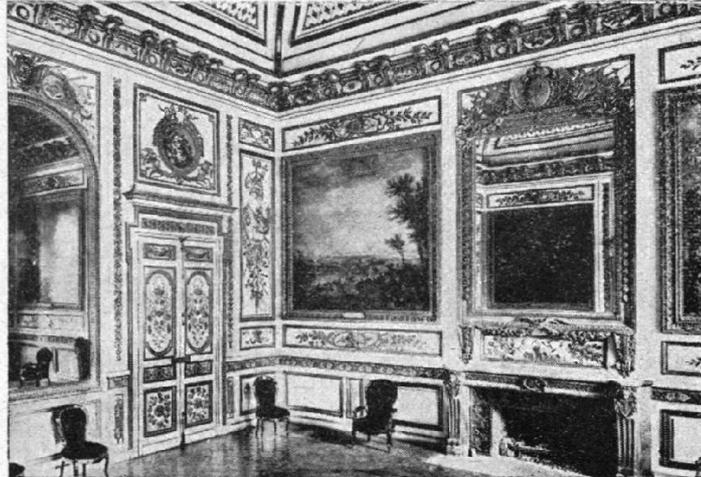


Tricoteuse au Soleil, par SEGANTINI.

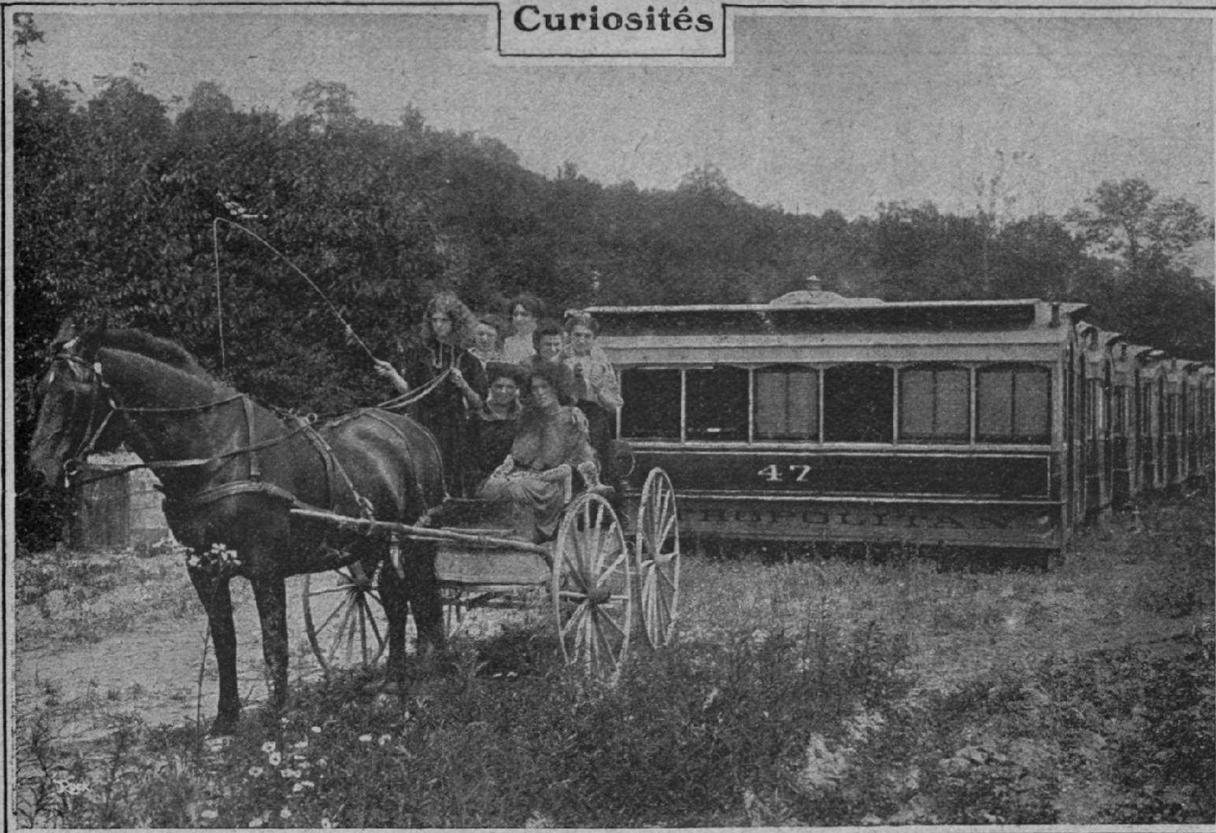
Il est intéressant de mettre l'un près de l'autre le grand Segantini et Carlo Fornara qui semble continuer l'œuvre mi-poétique, mi-champêtre et réelle de l'auteur du grand triptyque : *Nature*, dont le Luxembourg posséderait un fragment si les héritiers de Segantini n'avaient émis de trop hautes prétentions.



L'ADIEU A LA MOMIE (tombeau de Hounofir), d'après la nouvelle édition refondue de l'*Archéologie égyptienne* du savant G. Maspero dont toute la vie a été, jusqu'à ce jour, consacrée à l'antiquité égyptienne.



VUE D'ENSEMBLE DU SALON DES MARÉCHAUX A L'ÉCOLE MILITAIRE. — Commencée en 1752 sur les plans de Jacques-Anges Gabriel, l'École Militaire a été terminée en 1789. Extrait de la *Décoration des Intérieurs au XVIII^e siècle*, un exact et bel album paru le 10 septembre.



EN PROMENADE DANS LA BANLIEUE DE " WAGONVILLE "

Les jeunes et joyeuses touristes ont quitté les dernières... maisons de la ville — ou du moins les wagons déclassés de métropolitain qui tiennent lieu de maisons et de ville, — et vont faire une petite promenade aux environs avant d'entrer dans leurs minuscules et ingénieuses villas.

UNE EXCURSION A "WAGONVILLE"

Est-il encore temps de parler des vacances? Et, vu la distance, — la longue traversée de l'Atlantique, — le lecteur nous fera-t-il grâce de quelques semaines? Il nous a paru intéressant de conter comment de jeunes citoyennes du Nouveau-Monde ont réussi à s'offrir à peu de frais les plaisirs d'une villégiature peu banale ❧ ❧

DE graves philosophes, très épris de statistique, ont cherché, sans grand succès d'ailleurs, à déterminer ce que pouvaient devenir les milliards d'épingles que l'industrie livre annuellement à la consommation. L'un de ces distingués mathématiciens croit pouvoir affirmer que le sol de nos villes modernes ne recèle pas moins de treize épingles par mètre carré.

Voilà qui promet d'abondantes récoltes de souvenirs pour les archéologues des siècles futurs!

Mais nous aimerions à voir les statisticiens consacrer leurs nuits d'insomnie à des recherches moins futiles que... les destinées d'une épingle. Que ne nous disent-ils, par exemple, à quel sort sont réservés, après leur mise en réforme, les milliers de wagons et de *trams* qui nous transportent de ville en ville ou de quartier en quartier? Echouent-ils finalement chez le marchand de vieilles ferrailles? Ou les ateliers des compagnies leur refont-ils une nouvelle jeunesse?...

Nous sommes plus exactement renseignés sur les ultimes destinées que l'ingéniosité



UNE RUE D'UN NOUVEAU GENRE

De loin, on dirait une sorte de grand garage en plein air. En s'approchant, on s'aperçoit que ce n'est rien moins qu'une rue, aux petites façades bien alignées. Chaque wagon, démuné de roues et garni d'un ameublement, est passé à la dignité de maison.

yankee assigne aux *cars* et aux *trolleys* qui ont mérité leurs invalides : habitations roulantes durant leur jeunesse, l'âge mûr — l'âge du repos — leur apporte le privilège de devenir des « habitations sédentaires ».

Car les compagnies américaines n'aiment pas à s'encombrer de vieux matériel, et la concurrence effrénée qu'elles se font entre elles les amène à renouveler plus fréquemment leur matériel roulant qu'on ne le fait en Europe. D'où leur tendance à mettre en réforme des wagons qui pourraient rouler encore pendant des années.

Offerts aux enchères publiques, ces cars rencontrent de nombreux acquéreurs parmi les familles ouvrières des grandes villes. Il est si facile de les traîner au fond d'une cour, sur un terrain vague, ou à la lisière d'un champ, puis, de les transformer en cottages, en ateliers, voire en serres chaudes, si leur nouveau maître, généralement un *suburban* (ou, comme dirait le Parisien, un *banlieusard*), a un faible pour la botanique !

Telle est l'origine des nombreux « Cartowns », « Trolleycities » et « Wagonvilles » que le touriste rencontre un peu partout aux États-Unis. Pour se débarrasser plus sûrement d'un matériel devenu encombrant, les compagnies ont même imaginé de grouper sur le même terrain plusieurs centaines de ces vieux wagons en les alignant comme s'il s'agissait d'immeubles, et sans omettre de leur adjoindre un jardinet. Dans ces conditions, qui se refuserait la joie de devenir propriétaire !

Pour une somme variant de deux cents à cinq cents francs, selon l'éloignement de la ville et l'étendue du jardinet, vous pourrez vous offrir cette joie !

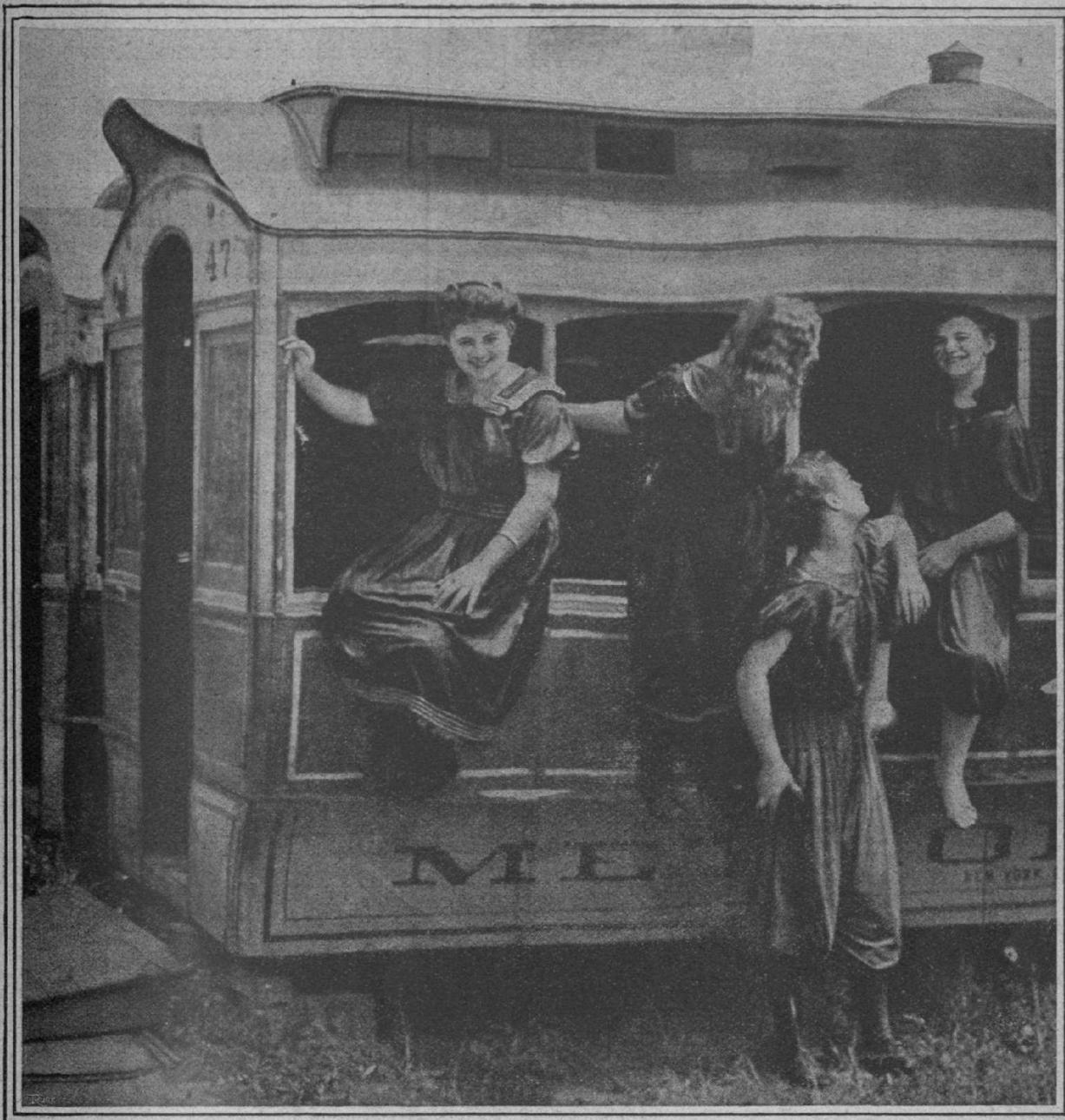
Nous regrettons de ne pouvoir consacrer à ces villes de tôle et de vitres l'étude documentée qu'elles mériteraient. L'une des plus fameuses est celle qui forme une des banlieues de San Francisco. Voici à quelle particularité elle dut d'échapper au tremblement de terre.

LE MÉTROPOLITAIN A LA CAMPAGNE

Au lieu d'être alignés sur la terre ferme, les *cars* sont placés sur des pontons échelonnés à dix ou quinze mètres de la rive ; de solides pilotis leur assurent une immobilité parfaite. Des passerelles permanentes relient entre eux les « cottages » amis, et les membres d'une même famille ancrent leurs habitations « bord à bord ».

Dans cette curieuse colonie, il se trouve des gens assez fortunés pour accoler un, deux ou trois wagons au car du début. Ces heureux du monde lacustre n'ont plus qu'à abattre les parois intérieures de leur palais flottant pour s'enorgueillir d'une spacieuse salle à manger ou d'un vaste salon où ils convieront, les jours de fête, les notables de la colonie.

Non moins remarquable est le « Cartown » qu'illustrent nos photographies. Il nous faut noter avant tout qu'il doit son existence à l'initiative féminine. L'antiquité eut ses



AUTOUR D'UNE MAISON DE CAMPAGNE

Si la maison de campagne est exigüe, et pour cause, elle a les avantages de sa petitesse : peu encombrante et facilement accessible aux amies (on y entre par la fenêtre aussi facilement que par la porte), et la vie s'écoule avec une simplicité patriarcale pour les charmantes misses américaines qui ont eu l'originale idée de villégiaturer en colonie dans ces véhicules naguère si turbulents.

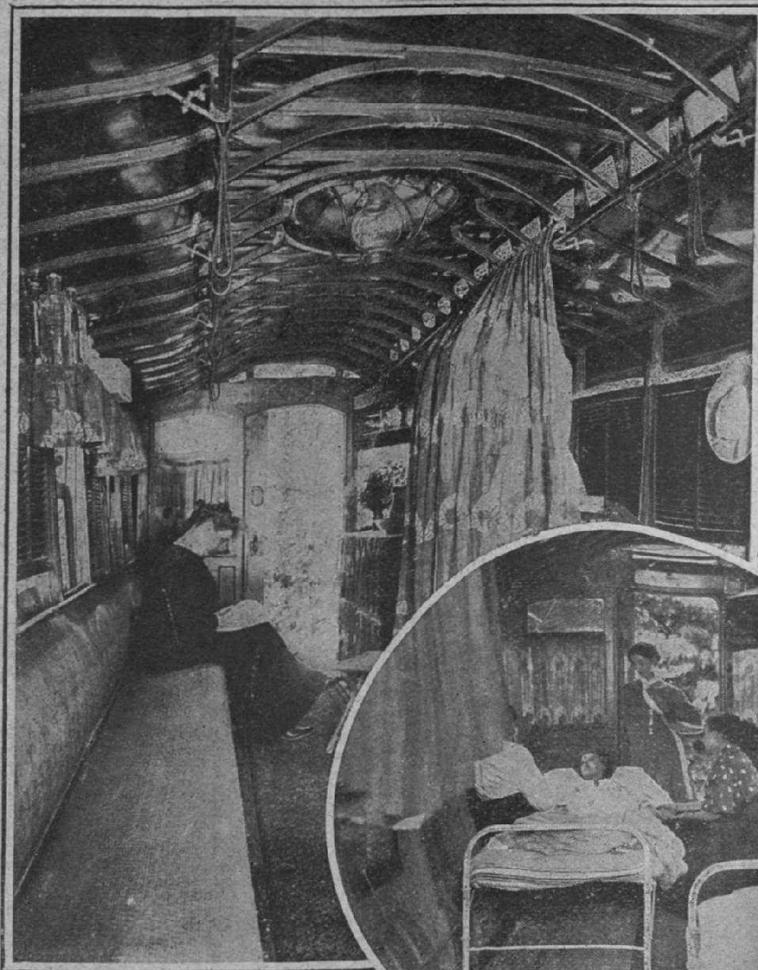
fondatrices d'empires. Pourquoi s'étonner que les femmes des temps modernes créent des villes de toutes pièces ?

Quand les Américains déclarent que la vie d'hôtel ne coûte nulle part ailleurs aussi cher que chez eux, ils ne « bluffent » pas. Mais c'est surtout des « hôtels à villégiature » que les gens prudents se méfient.

Or, un changement d'air s'impose aux habitants des villes, surmenés par leur vie

fiévreuse, quand une chaleur abominable transforme en fournaies leurs maisons géantes.

Jusqu'alors les jeunes filles (institutrices, dactylographes, *lady-clerks* de toutes catégories) trop pauvres pour se permettre un séjour dans les coûteux hôtels de la montagne ou de la plage, avaient recours à d'héroïques procédés pour atteindre cet idéal de toute New Yorkaise : deux mois de



LE SALON — L'INFIRMERIE
L'agréable et l'utile. Rien
ne manque à "Wagonville"

villégiature! Elles s'engageaient comme caissières, comme comptables, comme lectrices, prêtes à accepter « au pair » n'importe quel emploi dans une station estivale.

Certaines poussaient l'abnégation jusqu'à troquer leur *cap* d'étudiantes contre le petit bonnet de la *maid*. Oui, pour se « refaire du sang », comme disent les Américains, ces assoiffées de villégiature n'hésitaient pas à s'engager comme bonnes, comme femmes de chambre, dans un de ces grands hôtels qui couronnent les moindres sommets des Catskills et des Adirondacks, au centre de l'Etat de New-York.

Ce système parut humiliant, à la longue. La femme n'est-elle pas aux États-Unis une façon de reine non couronnée! Déjà, en

1905, un mouvement de réaction s'accusait : plusieurs clubs féminins unissaient leurs efforts pour procurer à leurs membres deux mois de villégiature à frais communs.

Secourues financièrement par plusieurs riches philanthropes, les lady-leaders affrêtaient un vapeur transformé en un hôtel flottant, et les clubistes affiliées purent, à tour de rôle, aller respirer les brises du large pendant deux semaines.

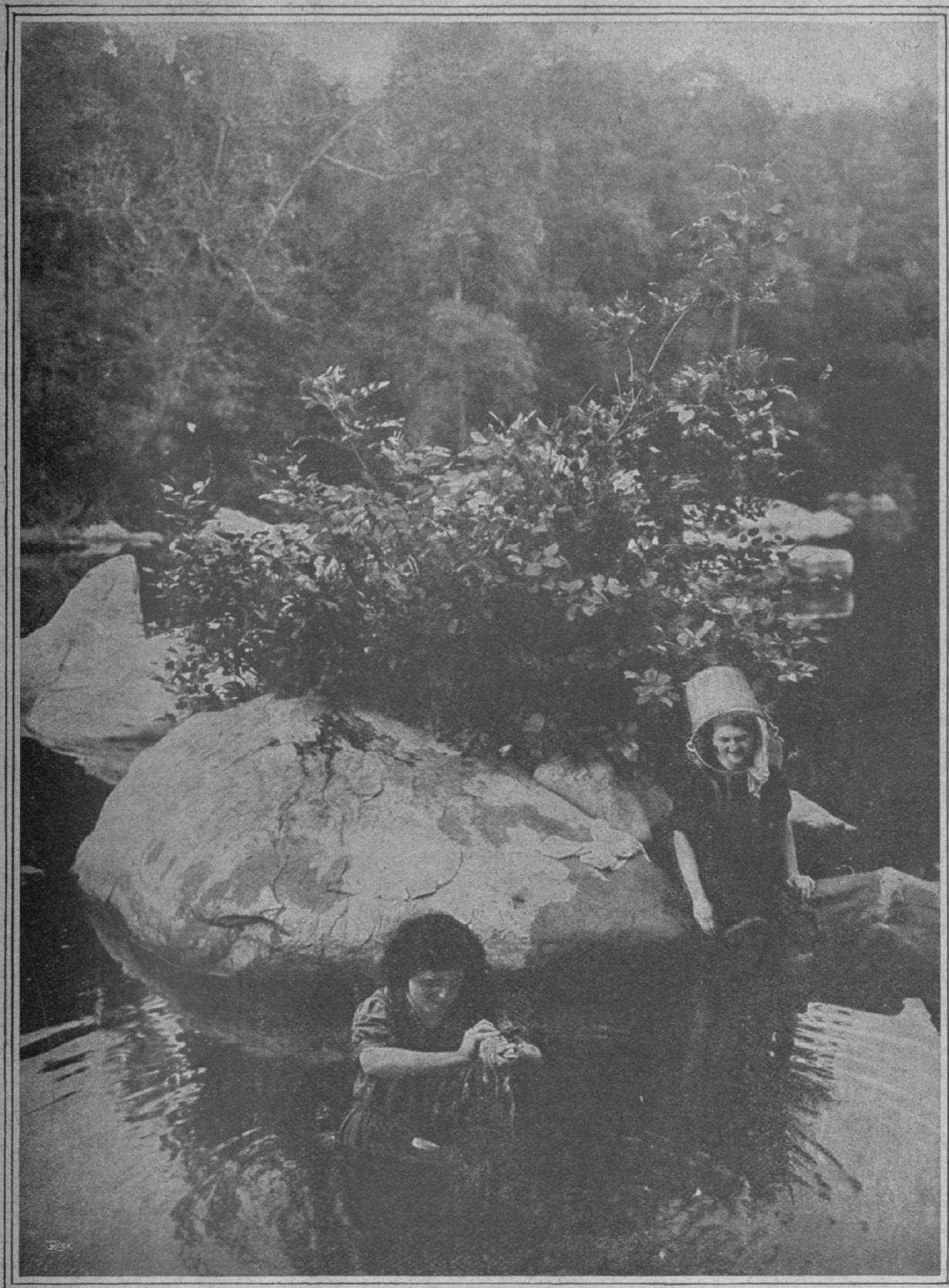
L'entreprise n'eut pas, hélas! le succès qu'escomptaient les fondatrices... Une série de gros temps — et les accès de mal de mer qui en furent la conséquence — eut tôt fait de rendre haïssables parmi nos jeunes



L'INTÉRIEUR D'UNE VILLA A "WAGONVILLE"

Avec quelque ingéniosité, on tire un parti admirable de ces longs intérieurs étroits où tant de voyageurs se bouscailaient il y a quelques mois auparavant!

Une Excursion à "Wagonville"



PENDANT L'HEURE CHAUDE

Pendant les grandes chaleurs — si terribles à New-York — les jolies habitantes estivales de l'originale station goûtent la fraîche douceur du bain qu'aucune intrusion ne vient troubler — sinon l'indiscrétion professionnelle du photographe de Je sais tout.

New-Yorkaises ces villégiatures par trop maritimes.

Le rêve tournait à la catastrophe!

Il serait prématuré de dire que le succès a couronné la deuxième tentative de la *Fresh-Air League*. Par prudence, contentons-nous d'exposer en quoi elle consista, sans rechercher si elle fera école, ou simplement si elle aura une suite l'an prochain.

Désabusées, et à juste raison, des villégiatures maritimes ou fluviales, les ligueuses eurent l'idée d'entrer en relations avec un de ces courtiers que les compagnies de chemin de fer ou de tramways emploient, quand elles ont à se défaire d'une quantité de matériel mis en réforme.

Le moment ne pouvait être plus propice. Pendant l'hiver dernier, la traction électrique avait supplanté la traction à vapeur sur la plupart des lignes métropolitaines. Et les cars s'offraient à des prix dérisoires. Tous les matins, on pouvait lire dans les grands journaux de New-York des annonces alléchantes où les plus modestes locataires puisaient l'ambition de devenir propriétaires à leur tour.

En décembre, cette louable ambition coûtait vingt dollars. Dès janvier, une baisse notable se produisait sur le marché des *house-cars*: les plus beaux ne valaient plus que 90 francs, y compris le remplacement des vitres fêlées! Sage-ment, la *Fresh-Air League* laissait encore passer quelques semaines avant d'entrer en négociations.

Et l'hiver n'était pas écoulé, qu'elle se voyait en possession d'une centaine de cars qui lui avaient coûté à peine 8.000 francs, une bagatelle au pays des dollars!

Et l'on se mit aussitôt à l'œuvre. Un terrain idéal avait été choisi dans les Catskils, à deux heures et demie de New-York, dans une région que des forêts et des cours d'eau rendaient plaisante. Pas de moustiques, ou si peu!

Une ligne de tramways à dix minutes de distance! Un bail de trois ans ouvrait aux ligueuses l'accès de ce paradis, et, le printemps venu, les cent wagons alignés sous les grands arbres traçaient au milieu d'un paysage charmant la grand'rue de ce dernier-né des « Cartowns » d'Amérique.

La colonie s'est donnée des lois qui sont loin d'être draconiennes, et que nous aurions trouvé plaisir à détailler. Il va de soi que l'accès de Catskils-Cartown est interdit au sexe ennemi. Mais avec quelle loi humaine (ou féminine) n'est-il point d'ac-

commodements? Les frères des ligueuses sont admis à leur rendre visite pendant certaines heures de la journée. Alors, pourquoi leur interdire de prendre part à leurs jeux et à leurs sports?

Mais les concessions s'arrêtent là. L'indulgence montrée aux frères ne s'étend point aux fiancés. Les barrières du camp restent fermées aux soupirants.

Défense expresse de flirter, dans l'enceinte du Cartown des Catskils!



LE DINER

Le wagon est aussi plein que lorsqu'il roulait sur les ponts métalliques de la capitale!

Voyages



CEUX QUI ESPÈRENT ATTEINDRE LE POLE NORD

Nous en avons réuni trois, des plus connus, sur la banquise désolée. Nansen (en haut, à droite) est sans doute le plus connu chez nous ; Peary (en bas) est le recordman des expéditions polaires comme nombre et comme latitude atteinte ; Wellmann est celui qui va, la saison prochaine, dès que les conditions météorologiques seront favorables, se confier en dirigeable au ciel glacé du Nord.

A L'ASSAUT DU POLE NORD

Depuis le XVI^e siècle, nombreux furent les braves qui n'hésitèrent pas à risquer leur vie, et qui, souvent, la sacrifièrent, dans l'espoir de parvenir à percer le mystère où s'enveloppe le Pôle Nord. Au prix de peines inouïes, on est arrivé à 266 kilomètres du but. Un Américain, M. Wellmann, prétend franchir cette dernière étape en dirigeable et va partir l'année prochaine. A cette occasion, nous rappelons ici les principales données relatives aux régions polaires et nous donnons sur la découverte du Pôle Nord l'opinion de l'illustre explorateur Nordenskjöld.



QUAND il rentra en Amérique après sa troisième expédition à travers les régions polaires, l'admirable lieutenant Peary déclara à qui voulut l'entendre qu'il renonçait pour toujours à ces promenades rafraîchissantes. Il en avait assez!... seulement, depuis ce jour-là, il y est retourné *trois fois*, en 1900, en 1903, en 1905.

La dernière fois, il avait atteint la plus haute latitude atteinte encore par l'homme dans sa marche têtue vers ce point presque inaccessible de son globe. Et il avait emmené avec lui sa femme et sa fille.

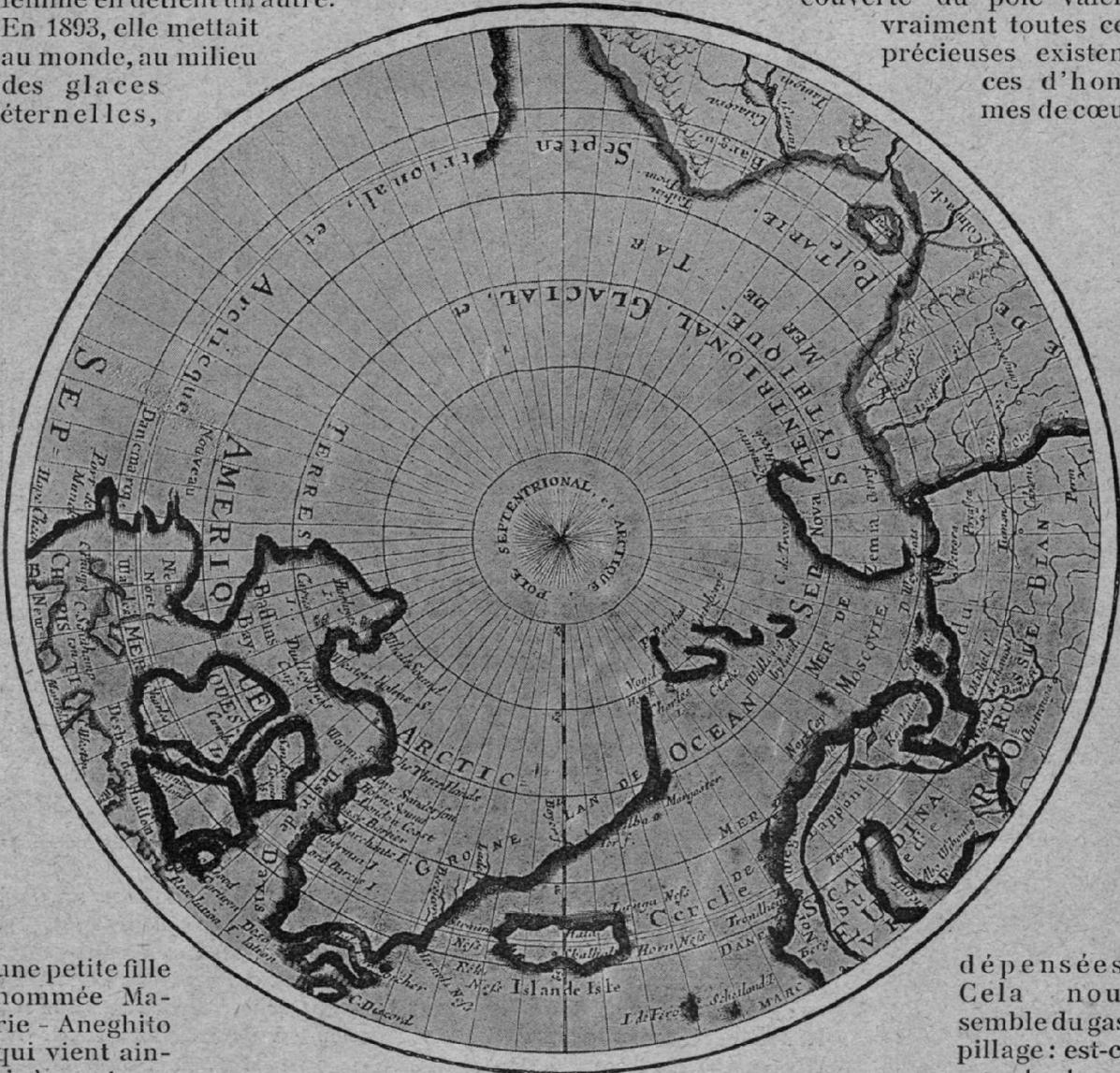
Pour le coup, ce petit voyage en famille l'avait amené par 87°6' de latitude nord, soit à mi-chemin entre la Terre de Grant et le Pôle, à 267 kilomètres du but, quelque chose comme la distance qui sépare Paris de Dijon,

à vol d'oiseau, alors qu'avant lui Nansen n'avait atteint que 85° 7', — à 420 kilomètres (Paris à Lannion) — et Cagni, le lieutenant du duc des Abruzzes, 86° 34' — 366 kilomètres (Paris à Montbéliard).

C'est un record que détient actuellement le lieutenant Peary. Sa femme en détient un autre. En 1893, elle mettait au monde, au milieu des glaces éternelles,

étape, on se demande quelle est la mystérieuse et quasi-magnétique attraction du pôle sur tous ces hommes si grands.

Involontairement, nous autres, pauvres ignorants, nous nous demandons si les quelques données purement scientifiques que nous procurera la découverte du pôle valent vraiment toutes ces précieuses existences d'hommes de cœur



UNE CARTE DU PÔLE NORD DESSINÉE AU XVII^e SIÈCLE

Si l'on compare cette carte vénérable aux plus récentes, on verra qu'il n'y avait pas de petites différences entre l'idée qu'on se faisait alors des régions polaires et leur topographie véritable.

une petite fille nommée Marie - Aneghito qui vient ainsi, à quatorze ans, de retourner au lieu où elle vit, sinon le jour... au moins le clair de lune de la longue nuit polaire. Nous ne savons si quelque autre dame rêve de suivre Mme Peary dans cette voie, mais, quand on songe qu'après la mort atrocement, inutilement héroïque d'Andrée, un Américain, M. Wellmann, va partir en dirigeable pour essayer de franchir cette dernière et effrayante

dépensées. Cela nous semble du gaspillage : est-ce que tout cet héroïsme ne serait que le fruit du désir assez puéril, et si humain! d'avoir été

quelque part où les autres n'ont pas pénétré, d'avoir vu quelque chose que les autres n'ont pas encore vu? Certainement, on trouverait un peu de cela au fond du cœur de tout explorateur, mais qu'on sache bien que la connaissance des régions polaires nous assurera une riche moisson de savoir

A l'assaut du Pôle Nord



CEUX QUI APPROCHÈRENT LE PLUS DU PÔLE

Dans ces dernières années, Nansen atteignit la latitude de $85^{\circ} 7'$ (420 kil., distance de Paris à Lannion), puis Cagni, lieutenant du duc des Abruzzes, alla jusqu'à $86^{\circ} 34'$ (366 kil., Paris-Montbéliard). Enfin, au cours de son sixième voyage arctique, Peary arriva à $87^{\circ} 6'$ (267 kil., Paris-Dijon).

relatif à la constitution générale de notre globe, à sa météorologie, au régime de ses vents et de ses courants marins, à sa géologie.

On va dire que tout cela n'a qu'une valeur de science sans aucun intérêt pratique, mais il ne faut pas oublier qu'il n'est pas un progrès matériel, dans l'histoire de l'humanité, qui ne soit la conséquence de conquêtes de pure science, obtenues antérieurement. Supposez bien connue l'histoire de l'évolution de la terre et de la vie, les causes déterminantes des variations de température, des tempêtes, etc., et voyez toutes les conséquences que cela pourrait avoir dans l'application, par les règles sûres données à la direction de notre existence et de nos entreprises.

Il est donc fort heureux qu'il existe des hommes assez dédaigneux de leur vie pour aller arracher leurs secrets à ces terribles régions polaires, calottes de glace qui enserrèrent notre planète, solitudes arides et désolées, où errent de rares espèces animales plongées dans une nuit de six mois, toujours guettées par ce froid sournois qui pénètre les membres et les gèle sans qu'on s'en aperçoive tout d'abord. Le duc des Abruzzes en sait quelque chose, qui y perdit deux doigts d'une main. Peary y laissa tous ses orteils.

Là, des tempêtes atroces se déchaînent tout soudain, étouffant les hommes sous des torrents de neige, les bloquant dans leur navire immobilisé, dans les pauvres huttes où ils se réfugient.

La force d'expansion de la banquise est telle qu'il s'y produit de continuels « tremblements de glace », qui font penser à la fin du monde au bout du monde. De tous côtés, la mer gelée se soulève, éclate, des blocs énormes retombent. Serti dans sa ceinture blanche qui le comprime de tous côtés, le navire craque lamentablement, se trouve souvent élevé de plusieurs mètres en l'air, quand il n'est pas broyé, abandonnant son équipage qui devra tenter le retour en se traînant sur les champs de neige, au hasard de la dérive des glaçons.

Ah! nous qui n'avons pas des cœurs de demi-dieux, comme nous comprenons cette exclamation poussée dernièrement par un ouvrier parisien devant une page de journal illustré représentant un de ces épisodes angoissants :

— Eh bien, vrai, faut qu'ils aiment la glace, ces gars-là! Moi, vous savez, un petit morceau dans mon verre et me voilà content.

Et cependant, au milieu de leurs dangers les braves chercheurs de pôle trouvent moyen d'être aussi simplement gais que notre ouvrier. Ils apportent toute leur attention à observer et surveillent mieux leurs appareils scientifiques que leurs doigts et leurs nez qui gèlent. Ils trouvent moyen de consigner sur leur journal des notes délicieuses comme celle-ci : « Quand les lièvres polaires s'enfuient, on dirait de petits enfants en chemise qui gambadent. » Celui qui a écrit cela, c'était peut-être son dîner qui s'en allait en gambadant si joyusement.

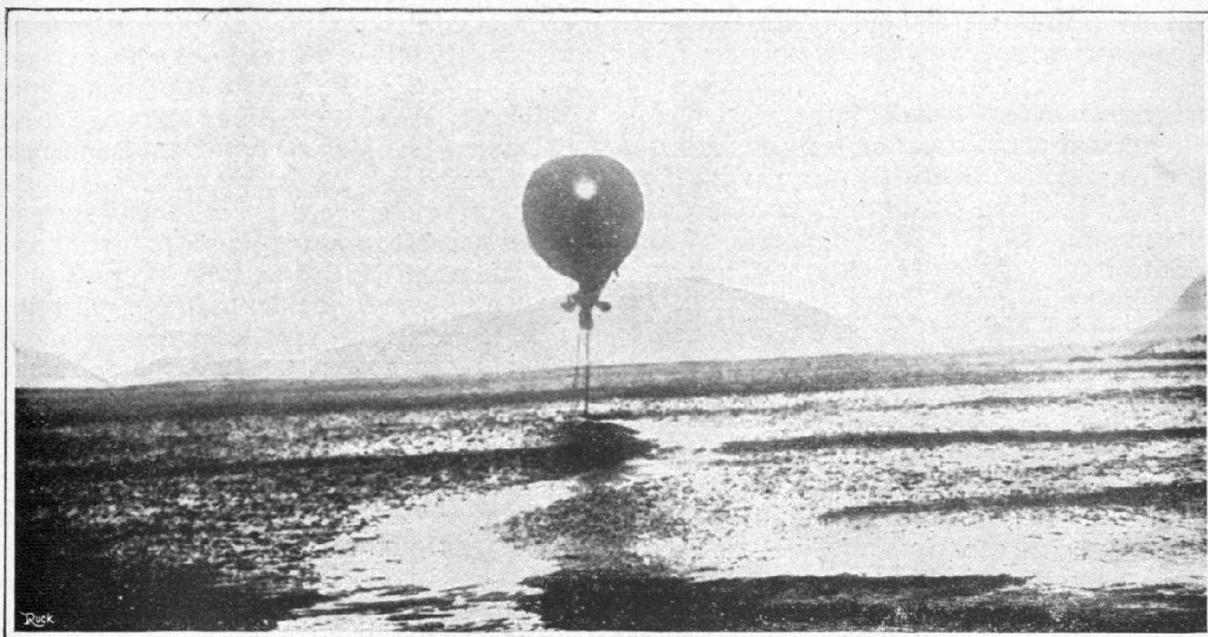
LE POLE S'EST PEU A PEU, AU COURS DES AGES, LAISSÉ APPROCHER

Les premiers voyageurs qui visitèrent les régions polaires furent probablement les baleiniers à la poursuite de leur gibier géant. Autrefois, la pêche à la baleine fut une industrie extrêmement florissante, qui apporta aux lieux arctiques une vie qu'ils n'ont plus connue depuis que les grands cétacés sont devenus si rares.

En deux siècles, au Spitzberg, une flotte d'environ 14.200 baleiniers captura 58.000 baleines représentant une valeur marchande de 93 millions. Au siècle dernier, on en pêchait 12.000 par an. Alors, il y avait là des villages, avec des marchés périodiques, et des estaminets, et des « beuveries », et des batailles. Ces baleiniers étaient des sortes d'êtres brutaux, menant une vie d'enfer, mais d'une audace superbe. C'est ainsi qu'au XVII^e siècle, l'un d'eux, Cornélius Roule, prétendit avoir été jusqu'à près de 85° de latitude, presque aussi loin que Nansen, de nos jours. C'est sans doute inexact, mais, d'après les détails de sa relation, il est assez probable qu'il atteignit la Terre de François-Joseph, ce qui était déjà bien joli, avec les moyens dont il disposait.

Les premiers explorateurs proprement dits de l'Océan arctique cherchaient le fameux passage du Nord-Ouest, qu'on estimait devoir conduire aux Indes. Successivement, Sébastien Cabot en 1497, puis les frères Cortereal, puis Hudson, Baffin, Smith, puis Franklin qui mourut à la peine, puis Parry, puis Ross, Mac Clure, Kellett débrouillèrent le labyrinthe de détroits qui constitue ce passage que Nordenskjöld parcourut entièrement le premier sur son navire la *Vega*, en 1878, mais que n'empruntera jamais le commerce.

D'autres, tels que Hayes, Palliser, Carlsen, Delong, Markham, Greely, Peary (qui a



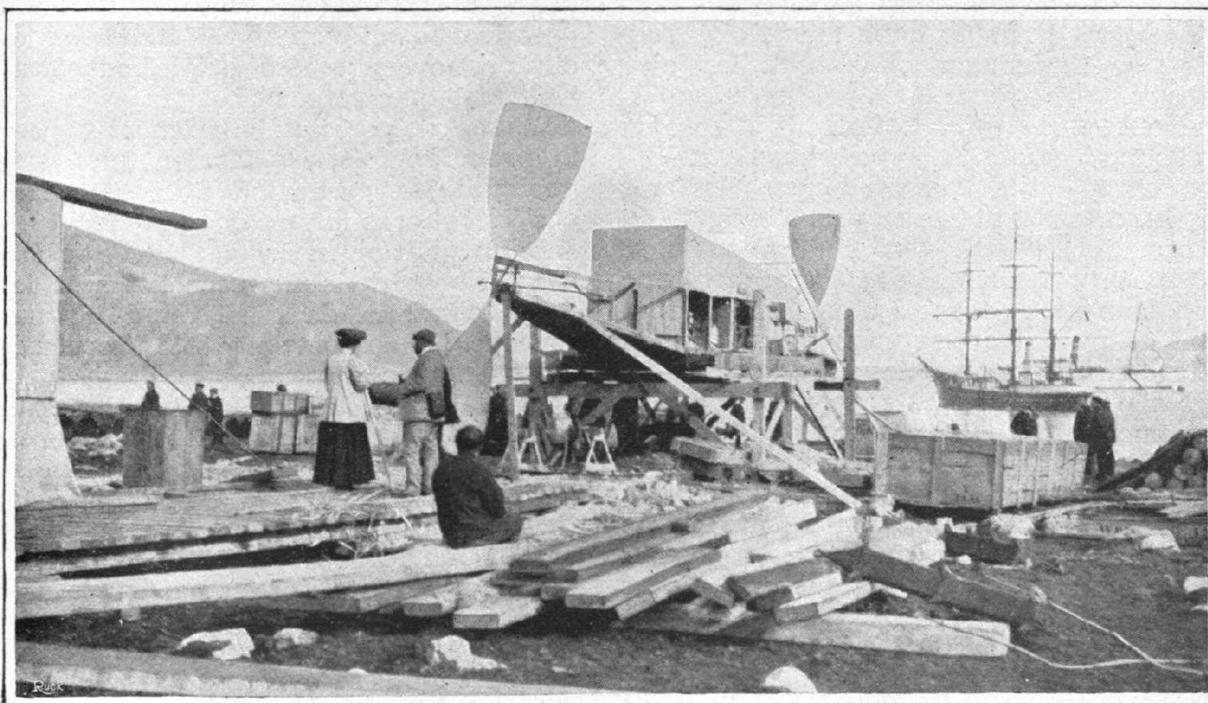
UN BALLON QU'ON NE REVIT JAMAIS

Voici la dernière photographie prise du ballon d'Andrée au moment de son départ du Spitzberg. On le vit diminuer à l'horizon, puis il disparut pour toujours.

fait six voyages arctiques), Nansen, le duc des Abruzzes et son lieutenant Cagni, s'efforcèrent vers le Pôle. Combien y ont péri d'une mort atroce, depuis Franklin jusqu'à Andrée!

Beaucoup crurent voir des choses que

les expéditions subséquentes démontrèrent fausses. Ainsi, Hayes ayant aperçu une vaste étendue d'eau, débarrassée de glace, crut pouvoir affirmer que le Pôle était environné d'une mer libre. On a su, depuis, qu'il n'est probablement pas de mer libre



LE BALLON DIRIGEABLE DE WELLMANN

Confiant dans ses moteurs, dans son hélice et dans son gouvernail, Wellmann pense pouvoir l'année prochaine, après deux tentatives infructueuses, atteindre aisément le pôle et en revenir. Beaucoup, qui s'y connaissent, ne sont pas, hélas! de son avis.

du pôle; il existe seulement de ci, de là, des coins de mer que le mouvement des glaces laisse plus ou moins praticables aux navires, mais qui ne sont jamais les mêmes.

On avait pensé aussi qu'il se pouvait que le Groenland s'étendît jusqu'au pôle. Il est aujourd'hui démontré que cette terre n'est qu'une île, très grande, à la vérité, et sans doute la latitude 90° se trouve-t-elle en mer ou sur une île de faible dimension, les archipels étant nombreux sous le cercle polaire.

Les terres arctiques ne sont pas dépourvues de toute flore. En été, on y rencontre des lichens, des mousses et même en telles parties particulièrement abritées, des saules et des bouleaux nains dont l'aspect chétif est peut-être plus attristant que celui de la banquise désolée.

En fait d'animaux, on y trouve le bœuf musqué, le renne, l'élan, des ours blancs, des blaireaux, des renards, des martres, des lièvres blancs. Les volatiles y sont très nombreux, pingouins aux danses grotesques et aux airs importants, oiseaux de mer de toutes sortes. Les eaux arctiques sont poissonneuses et sillonnées de cétacés, de phoques et de morses.

L'espèce humaine y est représentée par diverses tribus d'Esquimaux dont quelques-uns sont mélangés de sang danois. Sur les mœurs de ces hommes jaunes dont certains sont de haute taille tandis que d'autres sont quasiment minuscules, les voyageurs s'accordent bien. Il paraît qu'ils vivent de la pêche, boivent l'huile du phoque à grands traits voluptueux, en dévorent la chair crue en longues lanières qu'ils engoutissent peu à peu, à la façon du serpent, habitent des huttes qu'ils se creusent dans la neige et où règnent une chaleur et une odeur également insupportables, parcourent au mépris des rafales et des tempêtes les parties libres de la mer glaciale dans les sortes de périssaires insubmersibles qu'ils nomment *kayaks* et auxquelles leurs vêtements de peau de phoque sont cousus. Le harpon est leur arme de chasse. Ils pratiquent le culte de la famille mitigé par ceci que, lorsque leurs parents trop âgés deviennent encombrants, ils les prient poliment de bien vouloir s'étrangler eux-mêmes, désir auquel ces ancêtres défèrent volontiers.

Ils éprouvent également un grand respect pour l'homme blanc. C'est ce qui causa cette aventure d'un voyageur européen, qui voulut emprunter à l'un d'eux un chien de traîneau dont il avait besoin. Seulement,

mal instruit du langage esquimau, il employa, au lieu du mot qui signifie *chien* celui qui signifie *fil*. L'Esquimau, sans balancer, s'en fut chercher sa progéniture et l'amena au blanc en lui disant : « Voilà. » La méprise fut éclaircie; on rit beaucoup de part et d'autre, mais on ne dit pas ce qu'en pensait le jeune Esquimau dont son père disposait avec une telle légèreté.

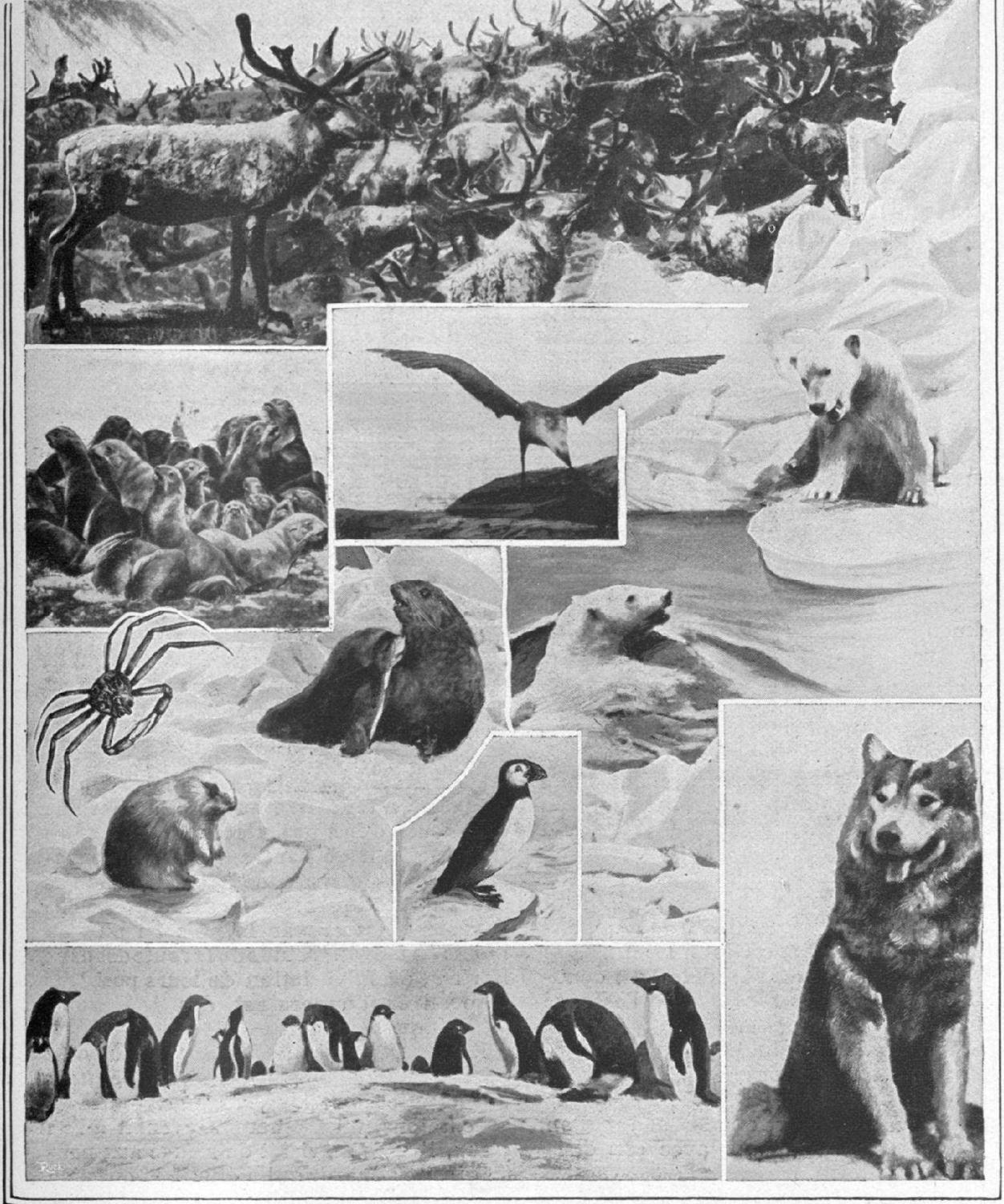
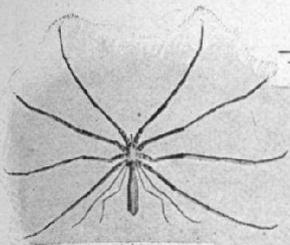
Un point sur lequel les opinions diffèrent, c'est le caractère, la valeur morale de ces enfants des neiges. Les uns les déclarent doux, inoffensifs et d'une honnêteté scrupuleuse; tandis que les autres les clouent au pilori comme les plus désastreuses canailles de la terre.

I L Y A ESQUIMAUX ET ESQUIMAUX

Par exemple, Ross raconte que les Hyperboréens du Nord de l'Amérique sont dangereux et batailleurs. Il ajoute même qu'il faut bien se garder de les approcher sans crier le mot : « *Teïma!* », lequel, selon lui, voudrait dire quelque chose comme : amis!

Un autre explorateur passant plus tard par les mêmes parages, et apercevant des indigènes, s'empressa donc de leur crier : « *Teïma!* » Les Esquimaux donnèrent alors les signes de la plus grande peur. Puis, quand on les eut amadoués, ces terribles guerriers expliquèrent en caressant les étrangers avec l'impétuosité de bons chiens lécheurs, qu'ignorant absolument le sens de ce mot de passe qu'ils entendaient pour la première fois, ils l'avaient pris pour quelque injure ou quelque affreuse menace et s'étaient crus fort en danger.

Selon qu'ils appartiennent à telle ou telle tribu, ils se donnent respectivement les noms d'Innoïts, de Nitchjilli, d'Ichjouatowicks. Ils habitent surtout le Groenland; cependant on en rencontre jusqu'au 80° degré de latitude et fidèles à l'un des sentiments les plus généreux chez les hommes, ils aiment par-dessus tout leur désolée patrie, si navrante qu'elle nous paraisse. Ceux qu'on amena naguère au Jardin d'acclimatation faillirent périr de chaleur, de dégoût et de nostalgie. Nos riantes verdures leur apparaissaient les plus tristes choses qui se pussent voir. Et c'est avec une joie immense qu'ils regagnèrent le Septentrion et sa nuit presque éternelle et ses étés souffreteux, et ses hivers mangeurs d'hommes, et sa bonne huile de phoque. Rien ne leur était plus doux que la perspective de battre encore dans leurs *kayaks* la mer glaciale



LA FAUNE POLAIRE

Si la flore polaire est des plus rares, la faune est fort abondante; oiseaux de mer, pingouins, phoques, lièvres, renards, rennes, ours peuplent les terres glacées et la banquise.

en furie et de s'y faire de nouveau baigner par la rafale.

C'est par-dessus ce pays maudit que Walter Wellmann, le directeur du *Chicago Herald* veut gagner le Pôle tout en expérimentant son dirigeable. Au départ de ce brave, on se sentira un peu au cœur l'angoisse pesante qui nous saisit tous au départ de ce pauvre Andrée lequel partait pour ne plus revenir tout le monde le savait bien.

Il est certain que Wellmann partira dans des conditions beaucoup meilleures que son infortuné devancier. Il a une confiance absolue en son ballon, fabriqué par des Français qu'il considère comme les meilleurs constructeurs de ballons du monde entier. Ce ballon, oblong, avait primitivement 50 mètres de long sur 16 mètres de diamètre. Mais il fut agrandi. Il sera poussé par deux hélices placées à chaque extrémité d'une poutre armée de 16 mètres portant en son milieu une nacelle de 7 mètres sur 1^m80. L'hélice avant sera actionnée par un moteur de 50 HP; celle de l'arrière, qui servira surtout de secours, obéira à un moteur de 25 HP.

Partant de l'île des Danois, à 1.100 kilomètres du Pôle, Wellmann, ce dernier franchi, devra encore parcourir environ 2.200 kilomètres avant de pouvoir atterrir en Alaska. Tout le monde s'incline devant son courage, mais tous les connaisseurs estiment sa tentative absolument folle. M. Charcot dit que, sans tenir compte des difficultés particulières à la région du Pôle, on ne doit pas oublier qu'aucun dirigeable n'a encore parcouru les distances nécessaires sous nos ciels tempérés...

Le commandant Renard s'exprime à peu près de même. M. Archdeacon pense que les inévitables déperditions de gaz rendent l'entreprise impraticable. M. Surcouf partage ce dernier avis pour la même raison; jamais le ballon Wellmann ne pourra emporter le lest nécessaire à la compensation de cette déperdition. De plus, le ballon, dit-il, subissant un délestage continu de par la combustion de l'essence emportée pour alimenter le moteur, il sera bientôt vidé de gaz par les coups de soupape et aura perdu toute force ascensionnelle. M. Surcouf pense même qu'Andrée était moins imprudent avec son ballon sphérique que Wellmann avec son dirigeable.

Quant à Santos-Dumont, accoutumé à se tirer des plus mauvais pas, avec une chance, une adresse et une désinvolture sans égales, il considère l'entreprise comme

très susceptible de succès, pourvu qu'elle ait été préparée et qu'on ait pris toutes ses précautions. Il a même dit à notre confrère Viollette, de *La Vie au Grand Air*, qu'il accepterait fort bien de tenter l'aventure.

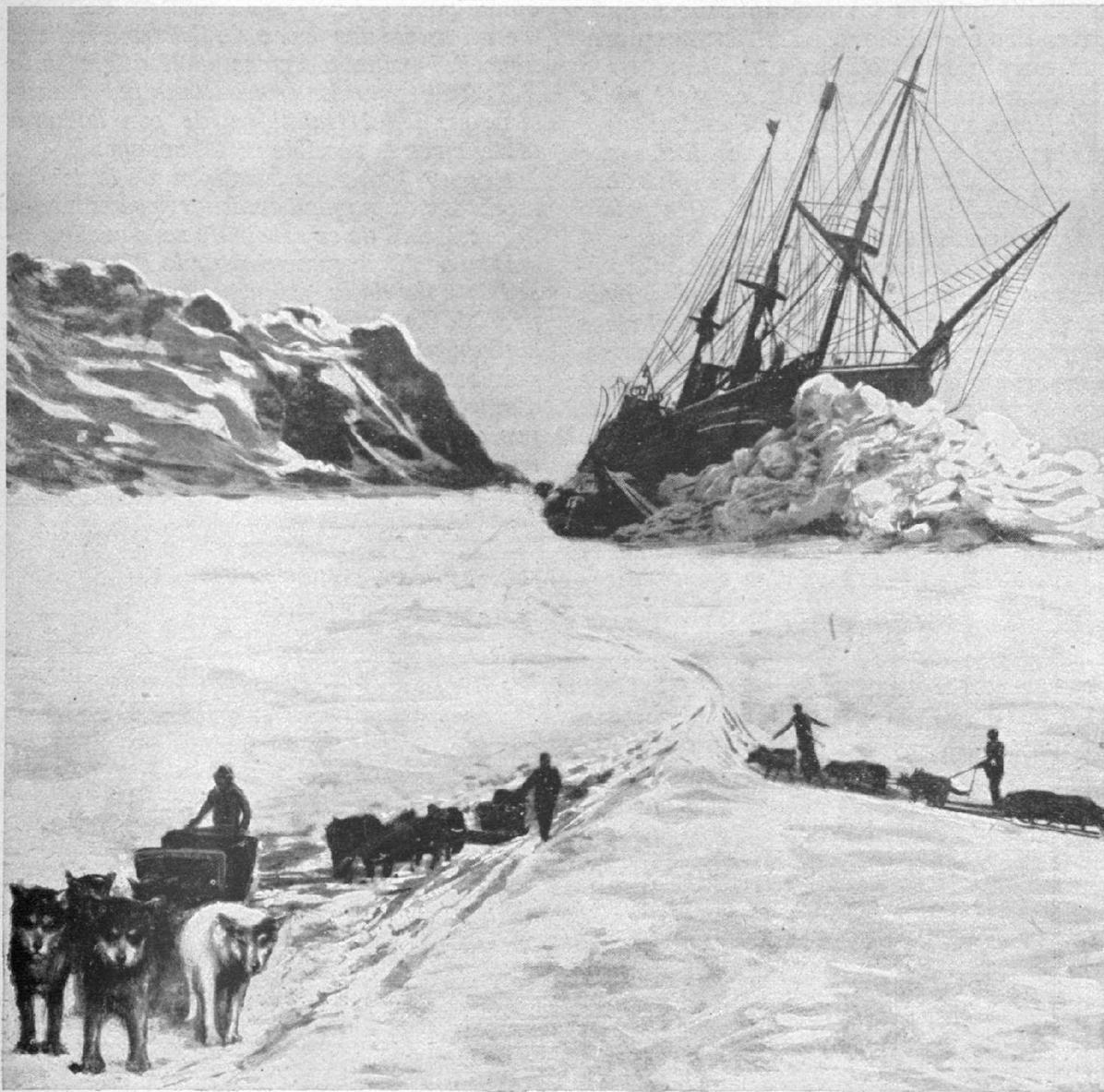
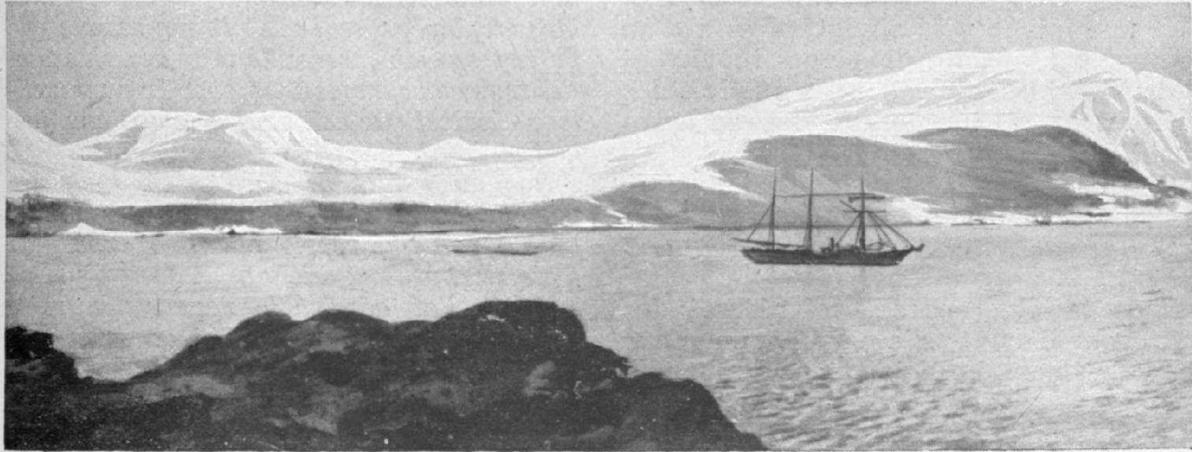
Que si nos lecteurs veulent savoir l'avis des gens compétents sur la meilleure manière d'atteindre le Pôle, nous leur dirons qu'un Congrès international pour l'étude des régions polaires, tenu dernièrement à Mons, a résolu qu'il fallait renoncer aux tentatives isolées et réunir tous les efforts en vue d'une expédition très riche, parfaitement outillée selon tout ce qu'enseigne l'expérience des régions circumpolaires, après élaboration d'un programme général des études à entreprendre au cours de cette expédition. Pour ce qui est des moyens à employer, les uns préconisent le traîneau à condition qu'on possède un nombre de chiens suffisant pour qu'au retour, on puisse en sacrifier une moitié à la nourriture des survivants; d'autres, comme M. Wellmann, sont pour le ballon; certains parlent même de traîneaux automobiles.

UN PLAN MAGISTRAL POUR LA CONQUÊTE DU PÔLE

Toutefois, le plan le plus intéressant et le mieux étudié semble être celui de l'enseigne de vaisseau Charles Bénard qui propose la construction de deux navires fort solides, du type de ce *Fram* qui fit merveille sous Nansen, mais modifié, renforcé et perfectionné. Il estime que ces deux navires devraient franchir la mer de Kara, aller doubler le cap Tchélioussine, gagner les îles de la Nouvelle-Sibérie et atteindre à tout prix un point au nord de l'île Henriette. Alors, placés à un degré de distance l'un de l'autre, ils s'abandonneraient à la dérive des glaces. L'étude des courants arctiques semble démontrer qu'ils devraient passer par le pôle en plus ou moins de temps. L'étude de la route des deux navires, de la variation de leurs positions respectives donneraient des indications scientifiques extrêmement précieuses.

De plus, les deux équipages pourraient communiquer constamment, grâce à la télégraphie sans fil, et, si malgré toutes les précautions, un malheur survenait à l'un d'eux, l'autre servirait de refuge aux naufragés. M. Bénard, qui a étudié la question à fond et établi les plans complets de ses deux navires, se considère comme assuré que l'un d'eux devrait forcément passer par le pôle. Mais l'expédition durerait cinq ans

A l'assaut du Pôle Nord



LES MOYENS DE TRANSPORT ET LA GLACE

Pendant les longs hivers, les bateaux sont pris dans les glaces, bien heureux quand ils ne sont pas broyés par la pression formidable. Le traîneau serait le moyen de transport idéal si la surface gelée était plane, mais la banquise est aussi tourmentée qu'une mer en furie, c'est un chaos de blocs où l'on ne passe qu'avec peine. Par endroits, après avoir traversé des régions presque embâclées, le navire parvient à des districts entièrement libres de glaces et où il navigue à l'aise... pour quelque temps.

et il y faudrait beaucoup d'argent...

Et une fois le pôle atteint au prix d'un courage incroyable, de peines inouïes et d'innombrables souffrances, le public et les explorateurs se tourneront vers un autre idéal!...

L'ILLUSTRE EXPLORATEUR NORDENSKJÖLD
DONNE SON OPINION A " JE SAIS TOUT "

Nous terminerons ce bref résumé des immenses efforts tentés par l'homme pour conquérir l'extrémité inconnue du monde, par les quelques lignes si importantes dans leur concision que nous a adressées une des personnalités les plus qualifiées pour parler des expéditions polaires : l'explorateur norvégien Otto Nordenskjöld :

Selon ma manière de voir, ce n'est ni le Pôle Nord, ni le Pôle Sud, qui sont, d'après les derniers résultats des études faites sur les régions polaires, les points les plus importants qu'il reste à connaître. Ces points sont situés dans les grands territoires non encore explorés, au Nord du côté de l'Amérique et au Sud du côté de l'Australie. Mais il est hors de doute que la découverte des pôles mêmes a aussi une très grande importance scientifique, surtout en ce qui concerne la météorologie et le magnétisme terrestre. Il ne me semble pas certain non plus que le Pôle Nord soit entouré d'une mer de glaces. La découverte d'une terre ferme dans ces parages serait de la plus haute importance.

Quand parviendra-t-on au Pôle Nord et comment ? Il est bien difficile de le prédire.

Je ne crois pas que l'automobile puisse jamais être employée à ce but et il me semble que l'effort humain, secondé par des chiens et des traîneaux, ne pourra aboutir à un meilleur résultat que celui qui a été obtenu jusqu'à présent.

Le plan génial de Nansen de se laisser pousser dans les glaces par la mer même, plan qui va être repris par une expédition française, promet davantage.

Jadis, j'ai admiré le voyage téméraire d'Andrée en aérostat et j'ai accordé mon entière approbation à ses calculs.

Je pense donc que M. Wellmann, qui veut renouveler cette tentative, se trouve dans la bonne voie. Il peut faire ascension heureuse, d'où il reviendra avec de beaux résultats, mais j'ai peine à croire qu'il atteindra le Pôle à son premier essai. Il me paraît douteux que l'état technique de son ballon à moteur rende possible un tel voyage.

Et pour finir avec l'examen de toutes les méthodes, on ne peut envisager présentement la possibilité de se servir de sous-marin.

Il en va différemment pour le Pôle Sud. Là le triomphe de la science paraît plus rapproché. On espère, en effet, pouvoir, de ce côté du globe, mettre au service des études polaires la grande conquête contemporaine d'automobile. Et c'est pourquoi je ne serais pas étonné outre mesure si nous apprenions les secrets du Pôle Sud avant ceux du Pôle Nord.

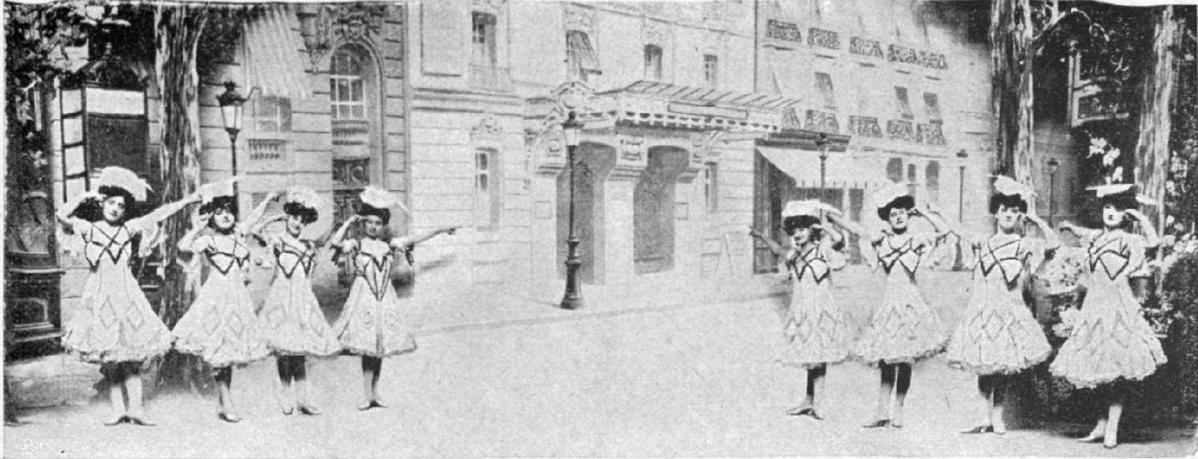
OTTO NORDENSKJÖLD.

Gotenborg, le 8 septembre 1907.



LA CHASSE A L'OURS POLAIRE, D'APRÈS UNE ANCIENNE GRAVURE

Il y a des siècles que les régions polaires sont hantées par des navigateurs ou des chasseurs hardis : cette ancienne gravure hollandaise en fait foi.



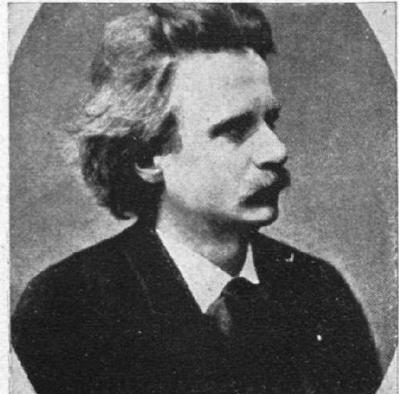
UNE SCÈNE APPLAUDIE DE LA REVUE DE LA CIGALE : *Salu...e*, par P.-L. Flers et Eugène Héros. — Nous ne pouvons pas remercier tous les auteurs de revue qui chantent nos publications et en particulier *Je sais tout* dont le geste est désormais classique. Faisons une exception en faveur de la spirituelle revue de la *Cigale* dont l'un des tableaux représente avec tant d'exactitude l'entrée de notre hôtel des Champs-Élysées, gardée par huit charmantes femmes. Et félicitons en particulier l'un des auteurs, M. Eugène Héros qui devient, cette année, directeur du théâtre du Palais-Royal. (Cliché "Je sais tout")



GUSTAVE GUICHES, le romancier connu, l'auteur de *Céleste Prudhomat*, de *Philippe Derial* et de *Snob*, qui a signé, avec P.-B. Gheusi, la première nouveauté de la saison : *Chacun sa vie*, à la Comédie-Française, très bien accueillie par toute la presse. (Cl. H. Manuel)



M^{lle} SOREL et DE FÉRAUDY dans *Chacun sa vie*, pièce de Gustave Guiches et P.-B. Gheusi, jouée avec un vif succès (11 septembre) à la Comédie-Française par MM. de Féraudy, tout à fait remarquable, Duflos, Numa et Mlle Sorel, fringante, et Piérat, attendrissante. (Dessin de De Losques du "Figaro")



EDOUARD GRIEG, célèbre compositeur, né à Bergen (Norvège) en 1843, auteur de tant d'originales mélodies et de la musique du *Peer Gynt* d'Ibsen (que Lugué Poë nous fit entendre), est mort à Bergen le 4 septembre. Correspondant de l'Institut depuis 1894.



A. Barde (dans le *Guignol*). Maury.
RÉPÉTITION DE LA *Maîtresse de piano*
AU THÉÂTRE SARAH BERNHARDT



Mlle Jeanne d'Orliac. Mlle Polaire.
RÉPÉTITION DU *Joujou tragique*,
DE JEANNE D'ORLIAC

Les théâtres sont tout aux répétitions de leurs nouveaux spectacles. Nous n'avons qu'une première à enregistrer. Aussi avons-nous cru intéressant de donner deux instantanés pris au cours des répétitions de deux des pièces dont la première représentation est toute prochaine : *la Maîtresse de piano*, de notre collaborateur F. Duquesnel et d'André Barde, au théâtre Sarah-Bernhardt, et *Joujou tragique*, pièce d'une jeune débutante, M^{lle} Jeanne d'Orliac, au Gymnase et qui aura pour principale interprète M^{lle} Polaire.

MORT DE ROSINE LABORDE. — M^{me} Rosine Laborde, grande cantatrice et professeur éminent, née à Paris en 1824, est morte le 4 septembre à Chezy-sur-Marne. Elle débuta en 1840 à l'Opéra-Comique dans le *Pré aux Clercs*, puis en 1849, à l'Opéra, dans le rôle de Marguerite, des *Huguenots*. Elle créa Neflé de l'*Enfant prodigue*, d'Auber.



ROBE DE MOUSSELINE de soie avec volants velours frappé, incrustations filet. Sorte de tunique en velours frappé et manches crevées laissant passer dentelle et mousseline soie; revers ouvrant sur empiècement dentelles.



ROBE DE DRAP MARRON avec quatre rangées de boutons sur la jupe et aux manches. Devant grosse passementerie et corsage blousant un peu, en filet même ton. Décolleté en rond.

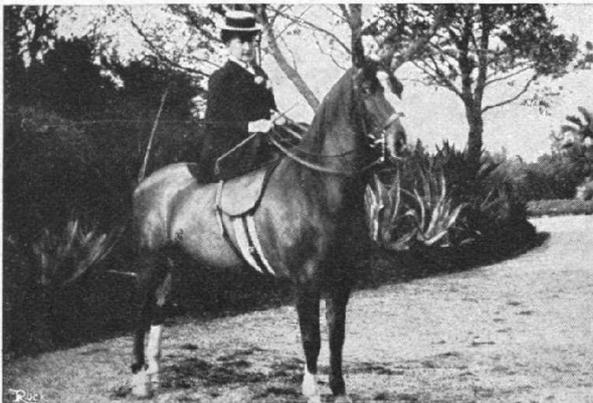


ROBE DE DRAP BLANC avec double jupe. Motifs broderie or bordant les volants. Corsage genre Marie-Antoinette, fichu mousseline soie brodée paillettes or, retombant en pointes.

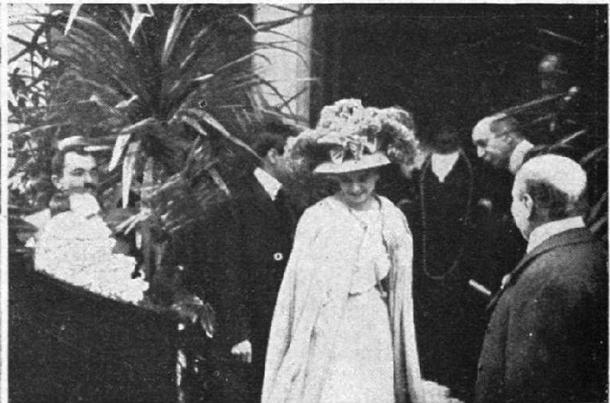


TOILETTE DE VELOURS noir et de filet brodé paillettes jais. Bande velours descendant du corsage. Motifs jais sur épaulettes et devant corsage. Manches dentelle et mousseline soie et empiècement même genre.

(Photos Femina, Cl. H. Manuel.)



LA PRINCESSE CLÉMENTINE DE BELGIQUE photographiée dans une des allées de sa villa Notre-Dame, à Saint-Raphaël (Var). On sait que la fille du roi Léopold II est une fervente de tous les sports et particulièrement du cheval.



LA PRINCESSE MARIE BONAPARTE, fille de S. A. le Prince Roland Bonaparte, fiancée au prince Georges de Grèce, second fils du Roi des Hellènes, sortant de l'église de la rue Bizet où vient d'être célébrée la cérémonie des fiançailles.



LE CONCOURS HIPPIQUE DE SPA, qu'honora de sa présence la Princesse Clémentine de Belgique, fut, ainsi que tous les ans, complètement réussi, grâce à l'élément féminin et élégant qui fréquente cette charmante station et dont notre instantané donne un charmant aperçu.



LES GYMKANAS SE SUCCÈDENT. — Après Houlgate et Etretat, voici que Dieppe, pendant la semaine des courses, organise de brillantes réunions en plein air. L'amusante figure que nous donnons consiste en une course d'obstacles dont le principal est « la traversée d'un tonneau ».



SAINT-SAËNS

GABRIEL FAURÉ

VICTORIEN SARDOU

LES PRÉSIDENTS DU CONSERVATOIRE DES AMATEURS, CRÉÉ PAR "FEMINA" ET "MUSICA"

Victorien Sardou, l'illustre dramaturge, Saint-Saëns, le grand compositeur, Gabriel Fauré, l'admirable musicien, directeur du Conservatoire national, ont accepté de présider le comité du Conservatoire que Femina et Musica viennent de fonder pour les gens du monde qui veulent apprendre la comédie, le chant et la musique.

Un Conservatoire des Amateurs

Toutes les capitales de l'Europe ont, depuis un nombre plus ou moins grand d'années, leur Conservatoire, mais il n'existait pas d'établissement similaire, une école supérieure d'Art pour les amateurs. C'est ce que sera le Conservatoire des Amateurs, créé par Femina et Musica.

PENDANT des siècles, les amateurs se contentèrent de danser parfois sur la scène devant un public choisi; c'étaient les plus purs gentilshommes de France, et le roi ne dédaignait pas de se mettre à leur tête. Marie-Antoinette, montant sur les planches avec le comte d'Artois, pour jouer le *Barbier de Séville*, donna l'élan à toute une catégorie de comédiens amateurs. Son début fut troublé. Tandis que les courtisans saluaient

d'une rumeur admirative la moindre des tirades débitée par la souveraine, un coup de sifflet net, aigu, déchirant, faillit interrompre la représentation. Public et interprètes étaient plongés dans la stupeur. Qui donc aurait osé?... C'était tout bonnement Louis XVI qui, dans l'obscurité propice d'une loge, avait marqué ainsi sa désapprobation royale.

Néanmoins, l'amateurisme théâtral était créé, il devait trouver son complet épanouissement sous le Second Empire, dans

les comédies de paravent, proverbes de Feuillet, etc., joués sur les petits théâtres de société et à la Cour; les plus grandes dames, les noms les plus authentiques et les plus grands non seulement de la Cour impériale mais même de l'ancien régime, figurèrent dans les tableaux vivants; on répétait avec fureur, mieux, avec conviction!

Des actrices apprenaient aux femmes du monde l'indispensable maquillage de scène, et à passer congrûment au rouge les ongles, les lobes d'oreilles, les pommettes et les lèvres; le marquis de Massa confiait à la princesse de Metternich le soin d'interpréter la femme-cochère (déjà!) dans ses *Commentaires de César*. Des efforts d'art étaient tentés plus silencieusement dans des salons littéraires et un cercle d'amateurs de théâtre, le Cercle Pigalle, se fonda même dans une ruelle du boulevard de Clichy: la cité du Midi. Garnier, le futur architecte de l'Opéra, avait présidé lui-même à l'édification d'une salle en miniature, pourvue d'une scène confortable; on y joua de fines comédies, des revues satiriques, voire des drames, devant des publics enthousiasmés par le talent de certains amateurs qui, jouant avec des professionnels célèbres, se mêlaient fort bien au mouvement, et obtenaient ainsi ce que les critiques célèbres appellent des « triomphes personnels ». De nombreux amateurs applaudissent de nos jours dans des salons figureraient ainsi, tout à fait à leur avantage dans des rôles importants, à côté de nos « vedettes » contemporaines. Cette anecdote le prouvera: lors d'une des dernières visites de souverains à Paris, la représentation théâtrale donnée dans un de nos ministères avait marché cahin-caha. Notre hôte, charmant, et d'ailleurs parisien parisiennant, applaudissait à tout rompre et faisait semblant de ne point s'apercevoir des lacunes d'un programme hâtivement combiné et contrarié, d'ailleurs, par l'épidémie d'influenza qui sévissait alors. Mais une des interprètes, terrassée par un subit évanouissement, n'avait pu venir, et il s'agissait du petit rôle — indispensable pourtant — d'un acte signé d'un académicien présent. On était plongé dans la désolation, et on ne savait comment se tirer de ce mauvais pas, quand un des organisateurs s'avisait qu'il avait dans la salle une jeune cousine, mariée à un important fonctionnaire des finances. Elle connaissait le rôle et l'avait parfois joué devant des intimes; on supplia cette dame qui accepta brave-

ment et simplement de sauver la situation, et la sauva en effet à son honneur. Nul, sauf quelques invités, ne s'aperçut de la substitution pour laquelle aucune annonce ne fut faite, et les artistes assurèrent que cette non-professionnelle avait non seulement joué avec talent, mais encore sans l'ombre de cette émotion qui casse encore les genoux, après trente ans de théâtre, à des acteurs aguerris et cuirassés, surtout devant des personnages officiels!

Certaines mondaines pourraient donner un « curriculum » artistique à faire pâlir de jalousie une artiste en renom. Une des plus connues parmi les comédiennes mondaines, la baronne de la Tombelle joua, entre autres: d'André Théuriet, *Jean-Marie* où M^{me} de la Tombelle avait pour partenaire... M. Paul Deschanel qui ne songeait pas encore à la présidence de la Chambre; de François Coppée, *Le Passant*, *Le Trésor*, *Le Rendez-Vous*, *Le Pater*; d'Octave Feuillet, *Circé*, *Julie*, *Les Portraits de la Marquise*; d'Alphonse Daudet, *L'Éillet blanc*, *La dernière Idole*; d'Alfred de Musset, *Le Caprice*, *Les Nuits*; de Verconsin, *La Matrone d'Éphèse*, *Les Erreurs de Jean*, *Les Rêves de Marguerite*; de Pailleron, *L'Étincelle*, *Petite pluie*, *L'Autre Motif*, *Pendant le bal*, *Le Chevalier Trumeau*; de Gasteineau, *Selia*; d'Abraham Dreyfus, *Un crâne sous une tempête*. Comme chants: *Les Absents*, de Poise; *Trois Étoiles*, de Duprez; la *Princesse Jaune*, de Saint-Saëns, etc.

LES AMATEURS MONDAINS EN SCÈNE

On conçoit qu'après une telle carrière et un tel travail « l'amateur » puisse avoir l'aisance en scène du professionnel. Cette aisance va jusqu'au « repêchage » dans les situations embarrassantes où les plus célèbres artistes manquent souvent de présence d'esprit et parfois... d'esprit tout court. M. Paul Bichaud conte cette amusante anecdote qui se passe dans un théâtre de société. On joue; la salle est comble et garde cette réserve polie mais glaciale, qui est le propre des publics devant lesquels jouent des amateurs.

Une dame est en scène avec un soupirant qui doit l'embrasser et sortir. Il l'embrasse, mais l'épingle de sa boutonnière fleurie se prend dans la guimpe de dentelles; il a beau tirer, il reste prisonnier. Le mari entre; dans son rôle il doit trouver la dame seule. Comme ils sont deux, cela ne marche plus. Cependant l'ami tire sur

Un Conservatoire des Amateurs



LES PREMIERS ACTEURS AMATEURS

(Composition de Macchiati.)

Marie-Antoinette, reine de France, peut être considérée par les artistes mondains comme leur patronne. La première des grandes dames de France, elle joua en public. Il est vrai que c'était le public sélectionné de la cour de Versailles. Le dessinateur la montre jouant le Barbier de Séville, de Beaumarchais (rôle de Rosine), avec, comme partenaires, le comte d'Artois et le duc de Guiche.

l'épingle et ajoute à son texte des *béquets* non prévus par l'auteur :

— Qu'allons-nous faire ?

— Embrassez-moi encore !

— Je veux bien !

— Et profitez-en pour vous décrocher sans rien déchirer !

Le public partit à rire, la salle fut dégelée de ce fait et les rires redoublèrent quand le mari vint en aide au couple embarrassé.

Dans une autre comédie, un jeune homme qui faisait un rôle de cuisinier entra en scène beaucoup trop tard. Son partenaire sut faire oublier l'incident en disant :

— Sachez qu'un cuisinier ne doit jamais manquer ses entrées !

Il s'agit là de ces pièces alertes et bon enfant, comédies sans prétention, vaudevilles de Labiche et autres où la fantaisie est permise. Mais certaines maîtresses de maison donnent des spectacles d'art, d'un ragoût plus relevé. Dans leur petit hôtel de la rue Chardin, M. et M^{me} Dieulafoy, aidés de leurs amis jouèrent *Les Syracusaines* de Théocrite ; *Le Cantique des Cantiques*, *La Coquette* de Regnard, des farces du moyen âge, des comédies de Calderon et de Lope de Vega adaptées par M. Marcel Dieulafoy ; M^{me} Adam eut des théâtres célèbres à l'abbaye de Gif et dans son hôtel de la rue Juliette-Lambert ; de même M^{me} Péan, la veuve de l'illustre chirurgien. Dans sa somptueuse salle byzantine, M^{me} la comtesse de Béarn a donné d'incomparables spectacles d'art et monta entre autres avec une pieuse originalité la *Carmen* de Bizet.

Quels sont les « amateurs » les plus réputés ? On ne peut que citer au hasard, parmi tant de noms, ceux de MM. Raquez, Feydeau, Boule, Soulier, Le Lubez, Alphand, Jean Sardou, de Germiny, de Bourboulon, de l'Eglise, de Laffotte, Jamin, de Birmingham, Despatys, M^{me} et M^{lles} de Trédern, Trousseau, de Maupeou, comte de Simony, comte de Beauvoir, Pierre Margueritte, G. de la Chardonnière, baron Crouvelle, G. de Caillavet, Cousin, Gallet, Dumas-Matza, Coigniet, Gandrey, Blanc, Lagneau, de Mailly-Resle, de Crémont, M^{lle} Dietz-Monnin. M^{mes} Dussard, Lefèvre des Loges, Clarac-Duvivier, comtesse de la Jonquière, etc.

Parmi les noms que nous venons de citer, beaucoup appartiennent à la musique. Depuis le XVIII^e siècle où l'on faisait devant des aréopages choisis de savants, d'artistes et de littérateurs célèbres de si bonne musique de chambre, les exécutants amateurs

ne se comptent pas ; c'est la jeune fille qui joue à son piano Beethoven, Bach, Mozart et Chopin ; ce sont ces virtuoses mondains du piano, du violon, de la harpe qui ne sont pas loin d'atteindre à la maîtrise. Le goût de la musique, jadis le privilège de quelques-uns est devenu du domaine commun en France ; on n'y goûte plus exclusivement les mélodies légères, voire la chansonnette et les Allemands n'ont plus le droit de nous railler comme jadis sur notre peu de compréhension des grands génies musicaux.

Ce tableau rapide esquissé de l'« amateurisme » en France, il faut confesser qu'il manque cependant quelque chose à tant de bonnes volontés aidées, parfois du goût, de l'instinct le plus sûr. Un de nos plus célèbres dramaturges disait récemment : « Les gens de métier ne s'intéressent pas assez aux efforts très intelligents, très méritoires des amateurs. Il y a des cantatrices mondaines qui seraient payées 20.000 francs par mois à l'Opéra et certaines comédies ont été jouées fort aimablement par des jeunes filles et des jeunes gens. On sentait qu'avec une direction autorisée, quelques conseils éclairés, ils auraient touché à la perfection. Ils ont l'instinct ; que serait-ce s'ils avaient la culture ! Songez qu'ils ont tant d'avantages sur les professionnels : l'instruction, l'éducation, la tenue, toutes choses que les autres sont forcés d'acquérir laborieusement. Ils manquent de maîtres, simplement. »

CE QUE SERA LE CONSERVATOIRE DES AMATEURS

C'est ainsi que fut créé le *Conservatoire des Amateurs*.

Il a été établi sur le modèle de l'autre, le Conservatoire national de musique et de déclamation, dont la tâche, malgré toutes les critiques que l'on puisse faire est noble et utile, surtout sous la direction neuve, hardie et énergique d'un maître comme Gabriel Fauré. Et, suprême hommage rendu aux amateurs, avec MM. Victorien Sardou et Saint-Saëns, M. Gabriel Fauré, directeur du Conservatoire national, préside le comité du Conservatoire des Amateurs.

Théophile Gautier disait en parlant de l'établissement de la rue du Faubourg-Poissonnière : « Il faut pourtant connaître l'orthographe de son art ! » Il défendait ainsi cette institution contre les railleries des petits journaux de l'époque. Le maître

Un Conservatoire des Amateurs



Clichés Femina, Manuel, Berger, Gerschel, Nadar, Boyer, Ellis et Valéry, et Vasseur.

LES DIRECTEURS ET LES PROFESSEURS DU CONSERVATOIRE FEMINA-MUSICA

1. Baronne de Bourgoing, *Directrice des Etudes théâtrales*. — 2. Xavier Leroux, *Directeur des Etudes musicales*. — Professeurs : 3. M^{me} Auguez de Montalant (*Chant*). — 4. M. Louis Bailly (*alto*). — 5. M^{me} Barretta-Worms (*Déclamation et mise en scène*). — 6. M. Büsser (*Orchestre*). — 7. M. Lucien Capet (*Violon, cours supérieur*). — 8. M. Caussade (*Contrepoint, fugue et orchestration*). — 9. M. Cazeneuve (*Chant*). — 10. M. Estyle (*Accompagnement et transposition*). — 11. M. Alexandre Georges (*Orgue et improvisation*). — 12. M. George Grand (*Déclamation et mise en scène*). — 13. M. Alphonse Hasselmans (*Harpe*). — 14. M. Louis Hasselmans (*Violoncelle et musique de chambre*). — 15. M^{me} Héglon (*Chant*). — 16 et 17. MM. L. et P. Hillemacher (*Ensemble vocal*). — 18. M^{me} Jacques Isnardon (*Chant*). — 19. M^{me} Kolb (*Déclamation et mise en scène*). — 20. M^{lle} Jeanne Leclerc (*Chant*). — 21. M^{me} Marguerite Long (*Piano*). — 22. M. Philippe Moreau (*Harmonie*). — 23. M. Nozière (*Histoire du théâtre*). — 24. M. Raymond Pech (*Harmonie*). — 25. M. Raoul Pugno (*Piano, cours supérieur*). — 26. M. Tiersot (*Histoire de la Musique*). — 27. M. André Tourret (*Violon*). — 28. M. Albert Wolff (*Solfège*).



LE BARON DE BERMINGHAM
Rôle du Diable, dans *Grisélidis*.



LE COMTE DE GERMINY

Nombreux sont les gens du monde que possède la passion du théâtre. Beaucoup d'entre eux doués d'un réel talent ont su acquérir par leur travail une maîtrise que leur envie bien des professionnels. Parmi eux, nous citerons le comte de Germiny, le baron de Bermingham et M^{me} Gaumont dont le talent a fait gagner de grosses sommes... aux pauvres.



MADAME GAUMONT
Dans une « revue de charité ».

eut approuvé la création, par *Femina* et *Musica* de ce *Conservatoire des Amateurs* où ceux-ci viendront apprendre non seulement l'orthographe de leur art mais encore à faire jaillir leur propre personnalité.

L'Académie française avec M. Victorien Sardou, l'Institut avec M. Camille Saint-Saëns, le Conservatoire avec M. Gabriel Fauré, président aux destinées de cette institution nouvelle d'où sortiront non seulement des talents, mais encore des goûts plus sûrs. Le Conservatoire des Amateurs fera des artistes et aussi des publics qui apprécieront à meilleur escient, les efforts de tel musicien, de tel interprète de drame ou de comédie, de tel chanteur... Il faut savoir, pour bien juger.

UN ARÉOPAGE ARTISTIQUE : LES DIRECTEURS ET LES PROFESSEURS DU CONSERVATOIRE "FEMINA-MUSICA"

Si l'on doutait encore du discrédit dans lequel est tombée cette croyance que l'amateurisme est inutile et nuisible, il n'y aurait, pour se convaincre que cette opinion absurde est morte à jamais, qu'à parcourir la liste des maîtres qui donneront l'enseignement de leur art et de leur expérience au *Conservatoire des Amateurs*. C'est plus

qu'édifiant. Toutes les célébrités contemporaines apportent là leur concours.

On trouve sur cette liste comme directrice des études théâtrales M^{me} la baronne Pierre de Bourgoing. La baronne Pierre de Bourgoing n'est autre que l'exquise, l'inoubliable Suzanne Reichemberg, l'ex-doyenne de la Comédie-Française, l'interprète délicieuse des grands classiques, d'Alexandre Dumas fils, de Pailleron, la Suze de l'*Ami Fritz*, etc. Les études musicales sont dirigées par un des maîtres de la musique moderne, M. Xavier Leroux, l'auteur de *La Reine Fiammette*, d'*Astarté*, des *Perses* et, enfin, du *Chemineau*.

Voici pour les cours de diction et de déclamation, M^{mes} Baretta-Worms, la grande artiste trop tôt retirée du théâtre, et Kolb, de la Comédie-Française, incomparable Marinette; M. Grand, de la Comédie-Française qui incarne avec un talent si vibrant et si complet le comédien moderne. L'admirable Dalila, M^{me} Héglon, de l'Opéra, tiendra le cours de déclamation lyrique et esthétique. Le cours supérieur de piano est tenu par le plus célèbre virtuose du monde entier, descendant en droite ligne des Rubinstein et des Liszt, par Raoul Pugno. Des professeurs du Conservatoire national



seront professeurs également au Conservatoire des Amateurs; et ce sont MM. Caussade (fugue, contrepoint, orchestration); Cazeneuve (chant); Marguerite Long (piano); Hasselmans père (harpe); des compositeurs célèbres comme les frères Hillemacher, auteurs de *Circé*, *Saint-Mégrin*, *Orsola*, *Loreley*; comme M. Alexandre Georges, auteur de *Miarka*, de *Charlotte Corday*, tiennent respectivement les classes d'ensemble vocal et d'harmonium. C'est bien une école supérieure des Arts d'agrément.

L'examen annuel du Conservatoire, loué par les uns, décrié par les autres, est entré dans les mœurs théâtrales au point que l'on ne saurait plus s'en passer. Il y aura au Conserva-

De gauche à droite : M. J. Périer, M. de Beaupierre, M^{lle} May et M. J. Ménière dans *Marie Duval*



UNE SCÈNE

BRETONNE

M^{lle} Marie-Louise de Bertrand et M. Ziégler de Loes dans les *Fiancés de la Mer*, qu'ils chantèrent avec un gros succès chez la baronne de la Tombelle. Détail piquant la charmante cantatrice mondaine porte aujourd'hui le nom de son fiancé breton.



M^{lle} Eïen Greil M. de Beaupierre M^{lle} Charansonnay dans *Propos en l'Air*

QUELQUES-UNS DES ARTISTES MONDAINS LES PLUS CONNUS (Cl. Manuel, Plaques Lumière)

Aussi bien dans la comédie que dans le drame lyrique ou bien encore dans la revue, les artistes mondains tiennent leurs rôles avec talent et succès.



COMTESSE DE MAUPEOU



VICOMTESSE DE TRÉDERN



VICOMTESSE DES TOUCHES

TROIS GRANDES CANTATRICES MONDAINES

(Cl. Manuel. Plaques Lumière)

La vicomtesse de Trédern, la comtesse de Maupeou, la vicomtesse des Touches ont acquis une réputation justement méritée par leur magnifique talent de cantatrices. Ces grandes dames sont de grandes artistes qui seraient applaudies sur nos premiers théâtres lyriques si elles voulaient y chanter.

toire des Amateurs un examen qui sera passé par un jury composé d'artistes, de compositeurs et de littérateurs réputés qui décerneront les prix et les accessits.

La charité n'est pas oubliée. Aussi bien la plupart des amateurs exercent la plupart du temps leur talent dans un but charitable.

Le Conservatoire des Amateurs (1) donnera trois fois par an, au commencement de janvier, au milieu de mars et au milieu de mai, des représentations d'élèves au profit de l'Orphelinat des Arts, de la Maison de retraite des comé-

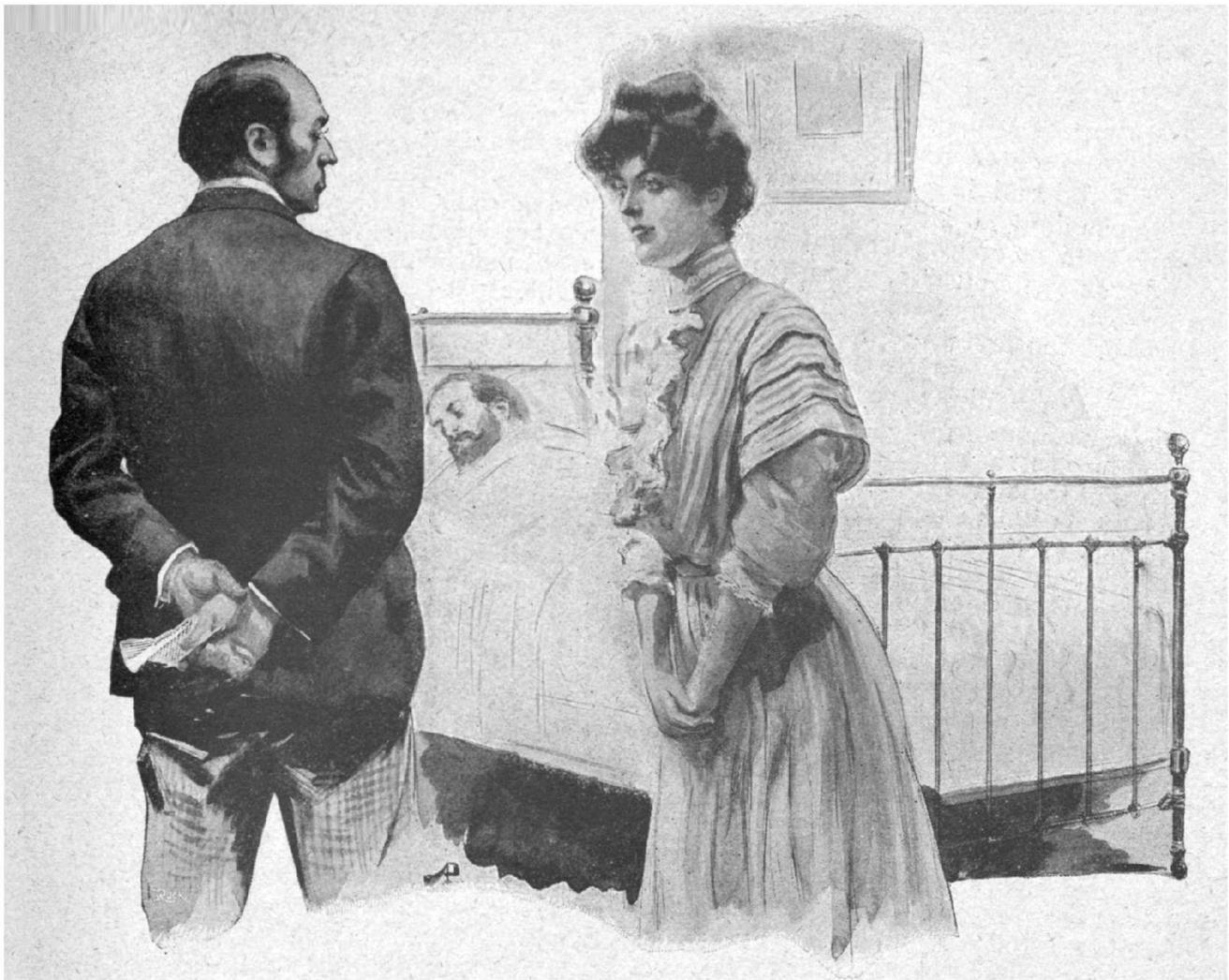
diens et, enfin, pour la création d'une bourse destinée à venir en aide, l'année suivante, à un élève du Conservatoire national de musique et de déclamation.

A une époque où les efforts d'art ne sont plus seulement à l'honneur d'une très mince élite, le Conservatoire des Amateurs fera la tâche la plus belle, et la plus utile. Il en sortira de ces artistes qui, sans songer à solliciter le suffrage des foules, charment leurs amis, embellissent leur propre existence et projettent sur leur foyer la lueur de l'immortel flambeau.



UN THÉÂTRE MONDAIN
M^{me} Adam, dans un coin de son théâtre de Gif, dirige une répétition.

(1) M. André Charlot, administrateur du Conservatoire des Amateurs (Hôtel des Publications Pierre Lafitte et C^e, 90, avenue des Champs-Élysées), se tient à la disposition des personnes qui désireraient avoir de plus amples renseignements sur le fonctionnement de la nouvelle institution créée par *Femina* et *Musica*. Un prospectus détaillé leur sera adressé sur leur simple demande.



UN REPROCHE

— Monsieur Sholmès, je vais vous gronder si vous réveillez mon malade. Ce n'est pas bien à vous de le déranger. (Page 342, col. 1.)

Les Nouvelles Aventures d'Arsène Lupin⁽¹⁾

Par Maurice LEBLANC

LA LAMPE JUIVE⁽²⁾

(Suite et Fin)

VOYEZ-VOUS, mon vieux camarade, disait Sholmès à Wilson, en brandissant le pneumatique d'Arsène Lupin, ce qui m'exaspère dans cette aventure, c'est de sentir continuellement posé

sur moi l'œil de ce satané gentleman. Aucune de mes pensées les plus secrètes ne lui échappe. J'agis comme un acteur dont tous les pas sont réglés par une mise en scène rigoureuse, qui va là et qui dit

RÉSUMÉ DU NUMÉRO PRÉCÉDENT (*Je sais tout* n° 32)

Herlock Sholmès, le célèbre policier anglais, reçut un matin, par le même courrier, deux lettres recommandées, qui venaient de Paris.

Dans l'une d'elles, le baron Victor d'Imbleville le sollicitait de vouloir bien s'occuper d'un vol mystérieux commis chez lui; la seconde, signée

(1) Les Aventures d'Arsène Lupin, par Maurice Leblanc, viennent de paraître en un élégant volume de 320 pages. (Librairie Pierre Lafitte, le vol. 3 fr. 50).

(2) Published on October 15 th 1907. Privilege of copyright in the United States reserved under the act approved march 3 rd 1905 by Maurice Leblanc.

cela, parce que le voulut ainsi une volonté supérieure. Comprenez-vous, Wilson ?

Wilson eut certainement compris s'il n'avait dormi le profond sommeil d'un homme dont la température varie entre quarante et quarante et un degrés. Mais qu'il entendit ou non, cela n'avait aucune importance pour Sholmès qui continuait :

— Il me faut faire appel à toute mon énergie, et mettre en œuvre toutes mes ressources pour ne pas me décourager. Heureusement qu'avec moi, ces petites taquineries sont autant de coups d'épingle qui me stimulent. Le feu de la piqure apaisé, la plaie d'amour-propre refermée, j'en arrive toujours à dire : « Amuse-toi bien, mon bonhomme. Un moment ou l'autre, c'est toi-même qui te trahiras. » Car enfin, Wilson, n'est-ce pas Lupin qui, par sa première dépêche et par la réflexion qu'elle a suggérée à la petite Henriette, n'est-ce pas lui qui m'a livré le secret de sa correspondance avec Alice Demun ? Vous oubliez ce détail, vieux camarade.

Mademoiselle entra dans la chambre de Wilson et dit à Sholmès :

— Monsieur Sholmès, je vais vous gronder si vous réveillez mon malade. Ce n'est pas bien à vous de le déranger. Le docteur exige le calme absolu. Mais qu'avez-vous à me regarder ainsi ?... Rien ? Mais si... vous semblez toujours avoir une arrière-

pensée... Laquelle ? Répondez, je vous en prie.

Elle l'interrogeait de tout son clair visage, de ses yeux ingénus, de sa bouche qui souriait, et de toute son attitude aussi, de ses mains jointes, de son buste légèrement penché en avant. Et il y avait tant de candeur en elle que l'Anglais en éprouva de la colère. Il s'approcha et lui dit à voix basse :

— Bresson s'est tué hier soir.

— Ah ! fit-elle, sans avoir l'air de comprendre.

En vérité aucune contraction n'altéra son visage, rien qui révélât l'effort du mensonge.

— Elle était prévenue, pensa-t-il.

Et afin de la confondre, il saisit l'album à images qu'il venait de déposer sur une table voisine et l'ouvrant à la page découpée :

— Pourriez-vous me dire dans quel ordre on doit disposer les lettres qui manquent ici, pour connaître le sens exact du billet que vous avez envoyé à Bresson quatre jours avant le vol de la lampe juive ?

Cette question dut paraître infiniment drôle à la jeune fille, car elle éclata de rire :

— Mais on croirait vraiment que vous m'accusez d'être la complice du vol ? Alors

RÉSUMÉ DU NUMÉRO PRÉCÉDENT (suite)

Arsène Lupin, — une vieille connaissance — lui conseillait de ne pas intervenir au sujet de cette affaire, sous peine de l'aveu public de son échec. Cette ironique menace décida Herlock Sholmès à répondre immédiatement à l'appel du baron. Le lendemain, accompagné de son fidèle acolyte Wilson, il se présentait rue Murillo, à l'hôtel d'Imbleville, non sans avoir été fortement intrigué, à sa descente du wagon, par la démarche d'une inconnue qui paraissait l'attendre et qui le supplia, en termes émus, de reprendre le chemin de l'Angleterre s'il tenait à sa vie.

Les explications du baron furent les suivantes : dans la matinée du dimanche précédent, il avait constaté la disparition d'une lampe, dite juive, placée dans le boudoir de Madame et qui servait de cachette à un bijou de grande valeur. Le vol avait été effectué avec effraction, car les traces d'une échelle étaient visibles. C'est cette piste que suivait le juge d'instruction. Elle fut bien vite écartée par Herlock Sholmès, qui n'y vit qu'une mise en scène, digne de l'imagination d'Arsène Lupin, pour égarer les soupçons. Il fallait chercher les complices dans l'entourage du vol. La conviction du policier se fortifia quand il reconnut dans l'institutrice des enfants du baron la jeune fille qui l'avait accosté à la

gare du Nord. Une surveillance attentive lui prouva que cette personne avait effectivement joué un rôle dans l'affaire, mais lequel ?

La nuit suivante, Herlock Sholmès et Wilson, qui couchaient dans l'hôtel, furent réveillés par un bruit insolite : on cambriolait dans la pièce où la lampe juive avait été volée. Le malfaiteur, pourchassé, s'échappa, non sans avoir gratifié d'un dangereux coup de couteau le lieutenant de Sholmès. On constata que, cette fois, le voleur avait fait main basse sur tous les objets de prix que contenait le boudoir. Cependant, Sholmès continuait à épier les faits et gestes de l'institutrice. Il apprit ainsi qu'elle rendait parfois visite à un certain Bresson, locataire d'une maison de l'avenue des Ternes. Au portrait qui en fut fait par la concierge, l'agent Ganimard — dont Sholmès avait demandé le concours — crut reconnaître Arsène Lupin. A la suite d'une « filature » très mouvementée, les deux policiers, convaincus qu'ils n'avaient plus qu'à surgir dans le domicile de Bresson pour pincer Arsène Lupin, enfoncèrent la porte. Un coup de feu retentit. Ils se trouvent en présence d'un cadavre. Lupin se serait-il suicidé ? Non, ce n'est pas lui. Qui était-ce ? Par quel lien se rattachait-il à l'affaire de la lampe juive ?

selon vous, ce monsieur Bresson qui s'est tué aurait pris la lampe juive, et je serais... l'amie de ce monsieur Bresson! Oh! que c'est amusant!...

— Qui donc avez-vous été voir hier dans la soirée, au second étage d'une maison de l'avenue des Ternes?

— Qui? mais ma modiste, M^{lle} Langeais. Est-ce que ma modiste et mon ami monsieur Bresson ne feraient qu'une seule et même personne?

Malgré tout, Sholmès douta. On peut feindre, de manière à donner le change, la terreur, la joie, l'inquiétude, tous les sentiments, mais non point l'indifférence, non point le rire heureux et insouciant.

— Nous disons bien des bêtises, s'écria-t-elle, et j'ai tant à faire! Pour votre punition, Monsieur, vous garderez le malade pendant que je vais chez le pharmacien... Une ordonnance pressée!

Elle sortit.

— Je suis roulé, murmura Sholmès. Non seulement je n'ai rien tiré d'elle, mais c'est moi qui me suis découvert.

Et il se rappelait l'affaire du diamant bleu et l'interrogatoire qu'il avait fait subir à Clotilde Destange. N'était-ce pas la même sérénité que la Dame Blonde lui avait opposée, et ne se trouvait-il pas de nouveau en face d'un de ces êtres qui, protégés par Arsène Lupin, sous l'action directe de son influence, gardaient dans l'angoisse même du danger le calme le plus inexplicable?

— Sholmès... Sholmès...

Il s'approcha de Wilson qui l'appelait, et s'inclina vers lui.

— Qu'y a-t-il, vieux camarade? on souffre?

Wilson remua les lèvres sans pouvoir parler. Enfin, après de grands efforts, il bégaya :

— Non... Sholmès... ce n'est pas elle... il est impossible que ce soit elle...

— Eh! qu'est-ce que vous en savez? s'écria Sholmès avec brusquerie.

— Elle est si douce! elle me soigne si bien!... et je vous assure...

Il devint tout pâle, une sueur abondante perla sur son front, et il s'évanouit.

— Allons bon, grogna son ami, en voilà une idée!... Non, Wilson, je vous en supplie... vous me mettez dans un embarras...

Il s'esquiva rapidement dans l'espoir de rejoindre Mademoiselle. Mais en arrivant au vestibule, il aperçut la jeune fille penchée sur le téléphone, un des récepteurs à la main. Elle dut l'entendre, ou du moins

deviner sa présence, car elle s'en alla aussitôt.

— Je la dérange, se dit Sholmès. Eh parbleu, si je n'étais survenu, elle téléphonait à Lupin et le mettait au courant de notre entrevue.

Sans plus s'inquiéter de Wilson il quitta l'hôtel derrière la jeune fille, et, derrière elle, descendit l'avenue de Messine, persuadé qu'elle se dirigeait vers le bureau de poste du boulevard Haussmann. Mais elle entra chez un pharmacien, et quand elle reparut vingt minutes plus tard, elle portait des flacons et une bouteille enveloppés de papier blanc.

— Je me suis trompé, pensa Sholmès... la voilà qui retourne à l'hôtel tout tranquillement...

UNE « FILATURE » NOUVELLE QUI N'ABOÛTIT PAS

Une idée le frappa. Il courut chez le pharmacien.

— Mademoiselle Demun, qui sort d'ici, a oublié son ordonnance.

— Mais non... je ne crois pas.

— Si, si, elle a téléphoné, n'est-ce pas?

— En effet, pendant que je préparais les médicaments.

— C'est tout ce que je désirais savoir, monsieur, je vous remercie.

Il remonta jusqu'à la rue Murillo, se rendit dans sa chambre, s'y enferma, alluma sa pipe, confidente habituelle et conseillère aux moments difficiles, et, renversé dans un fauteuil, il s'enveloppa d'un nuage de fumée. Parfois il portait devant ses yeux le papier sur lequel il avait inscrit la phrase de l'album et tâchait d'en pénétrer le sens.

Le mot de l'énigme était là. Vingt fois il recommença les mêmes opérations et, chaque fois il aboutit à la même solution, se heurtant ainsi chaque fois aux deux lettres mystérieuses, C. H. Que signifiaient-elles? A quelles lettres devait-on les unir pour qu'elles prissent leur valeur exacte?

Elles gardèrent leur secret. Quand il rejoignit M. et M^{me} d'Imbleville à l'heure du déjeuner il fut obligé de répondre à leurs questions :

— C'est long... plus long que je ne supposais.

Le repas fini, il se fit conduire avenue des Ternes où Ganimard l'attendait.

— Ça ne marche pas, lui dit l'inspecteur principal. On perquisitionne, mais on ne parvient pas à identifier ce Bresson, et ce

sera d'autant plus difficile qu'il est absolument défiguré.

— C'est curieux qu'il n'ait laissé aucune trace.

— Aucune. Je vous signale cependant une lettre arrivée ce matin à l'adresse de Bresson et, par conséquent, mise à la poste hier.

— Avant que l'expéditeur de cette lettre ne sût la mort de Bresson ?

— Précisément. Elle est entre les mains du juge d'instruction, mais j'en ai retenu les termes exacts :

Il n'accepte aucune transaction. Il veut tout, la première chose aussi bien que celles de la seconde affaire. Sinon, il agit.

— Et pas de signature, ajouta Ganimard. Comme vous voyez, ces quelques lignes ne nous serviront guère.

— Je ne suis pas du tout de votre avis, Monsieur Ganimard, ces quelques lignes me semblent au contraire fort intéressantes.

— Et pourquoi, mon Dieu !

— Pour des raisons qui me sont personnelles... Mais nous sommes pressés, Monsieur Ganimard, et si vous m'en croyez, nous commencerons par nous enquérir du paquet dont le sieur Bresson s'est débarrassé hier soir.

— A votre disposition. J'ai donné rendez-vous là-bas à deux inspecteurs et au brigadier Folenfant. Mais, auparavant, j'aurais bien voulu savoir ce que fait là-bas cet individu en casquette, qui rôde sur l'avenue depuis ce matin. J'ai comme une idée que c'est le même qui filait Bresson.

— C'est le même, affirma Sholmès après un instant d'examen. Tenez, il prend le tramway.

— Le tramway de Neuilly. Nous pouvons le prendre aussi.

Ils sautèrent sur l'impériale, en ayant l'air de ne point se connaître, et s'assirent à droite et à gauche de l'individu.

Il avait déplié un journal et lisait sans lever la tête, — ou du moins, Sholmès ne tarda pas à le constater, il affectait de lire, car ses yeux restaient obstinément fixés sur le même passage.

— Il sait qu'il est surveillé, pensa l'Anglais.

Il se rapprocha ostensiblement de Ganimard et lui dit :

— Attention. Ne le lâchons pas. C'est un complice de Lupin. S'il fait mine de filer, mettez la main dessus.

Le tramway s'arrêta rue du Château, au point terminus. L'individu descendit et s'en

alla tranquillement, escorté de Ganimard et de Sholmès. L'inspecteur demanda :

— Et qui nous assure que c'est un complice de Lupin ?

— Mais il suffit de le regarder. Croyez-vous qu'un autre aurait ce calme et cette désinvolture ? Celui-là sait parfaitement qu'il n'a rien à craindre, puisque Lupin existe.

— Pourtant nous le serrons d'assez près !

— N'empêche qu'il va nous glisser entre les doigts avant peu. Il est trop sûr de lui.

— Et pourtant voici là-bas, à la porte de ce café, deux agents cyclistes, et avant peu nous allons aborder le personnage.

— Le personnage ne paraît pas s'émouvoir beaucoup de cette éventualité. C'est lui-même qui aborde !

— Nom d'un chien, proféra Ganimard, il a de l'aplomb !

L'individu en effet s'était avancé vers les deux agents au moment où ceux-ci se disposaient à enfourcher leurs bicyclettes. Il leur dit quelques mots, puis, soudain, sauta sur une troisième bicyclette, qui était appuyée contre le mur du café, et s'éloigna rapidement avec les deux agents.

L'Anglais s'esclaffa.

UN DRAME AU MILIEU DE LA SEINE

— Hein ! l'avais-je prévu ? Un, deux, trois, enlevé ! et par qui ? par deux de vos collègues, M. Ganimard. Ah ! il se met bien, Arsène Lupin ! des agents cyclistes à sa solde ! J'en ai vu de drôles, mais celle-là !...

Vexé, Ganimard partit à la recherche du brigadier Folenfant, tandis que Sholmès suivait les traces des bicyclettes, d'autant plus visibles sur la poussière de la route, que deux des machines étaient munies de pneumatiques striés. Et il s'aperçut bientôt que ces traces le conduisaient au bord de la Seine et que les trois hommes avaient tourné du même côté que Bresson, la veille au soir. Il parvint ainsi à la grille contre laquelle lui-même s'était caché avec Ganimard, et, un peu plus loin, il constata un emmêlement des lignes striées qui lui prouva qu'on avait fait halte à cet endroit. Juste en face il y avait une petite langue de terrain qui pointait dans la Seine et à l'extrémité de laquelle une vieille barque était amarrée.

C'est là que Bresson avait dû jeter son paquet, ou plutôt qu'il l'avait laissé

tomber. Sholmès descendit le talus et vit que, la berge s'abaissant en pente très douce et l'eau du fleuve étant basse, il lui serait facile de retrouver le paquet... à moins que les trois hommes n'eussent pris les devants.

— Non, non, se dit-il, ils n'ont pas eu le temps... un quart d'heure tout au plus... et cependant pourquoi ont-ils passé par là?

Un pêcheur était assis dans la barque. Sholmès lui demanda :

— Vous n'avez pas aperçu trois hommes à bicyclette? Ils viennent de s'arrêter ici.

Le pêcheur mit sa ligne

sous son bras, sortit de sa poche un carnet, écrivit sur une des pages, la déchira et la tendit à Sholmès.

Un grand frisson secoua l'Anglais. D'un coup d'œil il avait vu, au milieu de la page qu'il tenait à la main, la série des lettres déchirées de l'album.

CDEHNOPRZEO-237

Un lourd soleil pesait sur la rivière. Le pêcheur avait repris sa besogne, abrité sous la vaste cloche d'un chapeau de paille, sa veste et son gilet pliés à côté de lui. Il pêchait attentivement, tandis que le bouchon de sa ligne flottait au fil de l'eau.

Il s'écoula bien une minute, une minute de solennel et terrible silence.

— Est-ce lui? pensait Sholmès avec une anxiété presque douloureuse.

Et la vérité l'éclairant :

— C'est lui! c'est lui! lui seul est capable de rester ainsi sans un frémissement d'inquiétude, sans rien craindre de ce qui va se passer...

Et quel autre saurait cette his-



UN MOUVEMENT INSTINCTIF

Tout à coup, l'Anglais sentit que sa main, que sa propre main avait saisi la crosse de son revolver (Page 346, col. 1.)

toire de l'album? Alice lui aura téléphoné.

Tout à coup l'Anglais sentit que sa main, que sa propre main avait saisi la crosse de son revolver, et que ses yeux se fixaient sur le dos de l'individu, un peu au-dessous de la nuque. Un geste, et tout le drame se dénouait, la vie de l'étrange aventurier se terminait misérablement.

Le pêcheur ne bougea pas.

Sholmès serra nerveusement son arme avec l'envie farouche de tirer et d'en finir, et l'horreur en même temps d'un acte qui déplaisait à sa nature. Mais un bruit de pas lui ayant fait tourner la tête, il avisa Ganimard qui s'en venait en compagnie des inspecteurs.

Alors, changeant d'idée, il prit son élan, d'un bond sauta dans la barque dont l'amarre se cassa sous la poussée trop forte, tomba sur l'homme et l'étreignit à bras-le-corps. Ils roulèrent tous deux au fond du bateau.

Dans la lutte, le revolver de Sholmès, sautant hors de sa poche, tomba.

— Et après? s'écria Lupin, tout en se débattant, qu'est-ce que cela prouve? Quand l'un de nous aura réduit l'autre à l'impuissance, il sera bien avancé! Vous ne saurez pas quoi faire de moi, ni moi de vous.

Les deux rames glissèrent à l'eau. La barque s'en fut à la dérive. Des exclamations s'entrecroisaient le long de la berge, et Lupin continuait :

U NE FUSILLADE

— Que d'histoires, Seigneur! Vous avez donc perdu la notion des choses?.. De pareilles bêtises à votre âge! et un grand garçon comme vous! Fi, que c'est vilain!..

Il réussit à se dégager, et tâcha aussitôt de rattraper un des avirons afin de gagner le large, tandis que l'Anglais s'acharnait après l'autre, afin de gagner le bord. Mais les deux avirons leur échappèrent, et la chance sembla favoriser Lupin, car le bateau tendait à s'éloigner.

— Gare à vous, cria Lupin.

Quelqu'un, sur la rive, braquait un revolver. Il baissa la tête, une détonation retentit, un peu d'eau jaillit auprès d'eux. Lupin éclata de rire.

— Dieu me pardonne, c'est l'ami Ganimard!.. Mais c'est très mal ce que vous faites là, Ganimard. Vous n'avez le droit de tirer qu'en cas de légitime défense... Ce

pauvre Arsène vous rend donc féroce au point d'oublier tous vos devoirs?... Allons bon, le voilà qui recommence!.. Mais, malheureux, c'est mon cher maître que vous allez frapper.

Il fit à Sholmès un rempart de son corps, et, debout dans la barque, face à Ganimard :

— Bien! maintenant je suis tranquille... Visez là, Ganimard, en plein cœur!.. plus haut... à gauche... C'est raté... fichu maladroite... Encore un coup?... Mais vous tremblez, Ganimard... Au commandement, n'est-ce pas? et du sang-froid... Une, deux, trois, feu!.. Raté! Sacrebleu, le gouvernement vous donne donc des joujous d'enfant comme pistolets?

Il exhiba un long revolver, massif et plat, et, sans viser, tira.

L'inspecteur porta la main à son chapeau : une balle l'avait troué.

— Qu'en dites-vous, Ganimard? Ah! cela vient d'une bonne fabrique.

Sholmès ne pouvait s'empêcher de sourire et d'admirer. Quel débordement de vie! Quelle allégresse jeune et spontanée! Et comme il paraissait s'amuser! On eût dit que la sensation du péril lui causait une joie physique.

De chaque côté du fleuve, cependant, des gens s'étaient amassés, et Ganimard et ses hommes suivaient l'embarcation qui se balançait au large, très doucement, entraînée par le courant.

— J'ai une question à vous poser, maître, s'écria Lupin en se retournant vers l'Anglais, et je vous supplie d'y répondre, afin qu'il n'y ait pas d'équivoque, par un oui ou un non. Renoncez à vous occuper de cette affaire. Il en est encore temps et je puis réparer le mal que vous avez fait. Plus tard je ne le pourrais plus. Est-ce convenu?

— Non

La figure de Lupin se contracta. Visible-ment cette obstination l'irritait. Il reprit :

— J'insiste. Pour vous encore plus que pour moi j'insiste, certain que vous serez le premier à regretter votre intervention. Une dernière fois, oui ou non?

— Non.

Lupin s'accroupit, déplaça une des planches du fond et, durant quelques minutes exécuta un travail dont Sholmès ne put discerner la nature. Puis il se releva, s'assit auprès de l'Anglais, et lui tint ce langage :

— Je crois, maître, que nous sommes venus au bord de cette rivière pour des raisons identiques : Repêcher l'objet dont

Bresson s'est débarrassé? Pour ma part, j'avais donné rendez-vous à quelques camarades, et j'étais sur le point — mon costume sommaire l'indique — d'effectuer une petite exploration dans les profondeurs de la Seine, quand mes amis m'ont annoncé votre approche. Je vous confesse d'ailleurs que je n'en fus pas surpris, étant prévenu heure par heure, j'ose le dire, des progrès de votre enquête. C'est si facile! Dès qu'il se passe, rue Murillo, la moindre chose susceptible de m'intéresser, vite, un coup de téléphone, et je suis averti! Vous comprendrez que, dans ces conditions...

Il s'arrêta. La planche qu'il avait écartée se soulevait maintenant, et, tout autour, de l'eau filtrait par petits jets.

— Diable! j'ignore comment j'ai procédé, mais j'ai tout lieu de penser qu'il y a une voie d'eau au fond de cette vieille embarcation. Vous n'avez pas peur, maître?

Sholmès haussa les épaules. Lupin continua :

UNE BARQUE QUI PREND L'EAU

— Vous comprendrez donc que, dans ces conditions, et sachant par avance que vous recherchiez le combat d'autant plus ardemment que je m'efforçais, moi, de l'éviter, il m'était plutôt agréable d'engager avec vous une partie dont l'issue est certaine puisque j'ai tous les atouts en main. Et j'ai voulu donner à notre rencontre le plus d'éclat possible, afin que votre défaite fût universellement connue, et qu'une autre comtesse de Crozon ou un autre baron d'Imblevalle ne fussent pas tentés de solliciter votre secours contre moi. Et ne voyez là, mon cher maître...

Il s'interrompit de nouveau, et, se servant de ses mains à demi-fermées comme de lunettes, il observa les rives.

— Bigre! ils ont frété un superbe canot, un vrai navire de guerre, et les voilà qui font force rames. Avant cinq minutes, ce sera l'abordage, et je suis perdu. Monsieur Sholmès, un conseil : vous vous jetez sur moi, vous me ficelez et vous me livrez à la justice de mon pays... Ce programme vous plaît-il?... A moins que d'ici là, nous n'ayons fait naufrage, auquel cas il ne nous resterait plus qu'à préparer notre testament. Qu'en pensez-vous?

Leurs regards se croisèrent. Cette fois Sholmès s'expliqua la manœuvre de Lupin : il avait percé le fond de la barque. Et l'eau montait. Elle gagna les semelles de leurs bottines. Elle recouvrit leurs pieds.

Ils ne bougèrent pas.

Elle dépassa leurs chevilles.

L'Anglais saisit sa blague à tabac, roula une cigarette et l'alluma.

Lupin poursuivit :

— Et ne voyez là, mon cher maître, que l'humble aveu de mon impuissance à votre égard. C'est m'incliner devant vous que d'accepter les seules batailles où la victoire me soit acquise, afin d'éviter celles dont je n'aurais pas choisi le terrain. C'est reconnaître que Sholmès est l'unique ennemi que je craigne, et proclamer mon inquiétude tant que Sholmès ne sera pas écarté de ma route. Voilà, mon cher maître, ce que je tenais à vous dire, puisque le destin m'accorde l'honneur d'une conversation avec vous. Je ne regrette qu'une chose, c'est que cette conversation ait lieu pendant que nous prenons un bain de pieds... situation qui manque de gravité, je le confesse... Et que dis-je! un bain de pieds!... un bain de siège plutôt!

L'eau en effet parvenait au banc où ils étaient assis, et de plus en plus la barque s'enfonçait.

Sholmès, imperturbable, la cigarette aux lèvres, semblait absorbé dans la contemplation du ciel. Pour rien au monde, en face de cet homme environné de périls, cerné par la foule, traqué par la meute des agents, et qui cependant gardait sa belle humeur, pour rien au monde il n'eût consenti à montrer, lui, le plus léger signe d'agitation.

Quoi! avaient-ils l'air de dire tous deux, s'émeut-on pour de telles futilités? N'advient-il pas chaque jour que l'on se noie dans un fleuve? Est-ce là de ces événements qui méritent qu'on y prête attention? Et l'un bavardait, et l'autre rêvassait, tous deux cachant sous un même masque d'insouciance le choc formidable de leurs deux orgueils.

Une minute encore, et ils allaient couler.

— L'essentiel, formula Lupin, est de savoir si nous coulerons avant ou après l'arrivée des champions de la justice. Tout est là. Mais, mon Dieu, qu'ils avancent vite, les champions de la justice! Ah! c'est vous, brigadier Folenfant? Bravo! L'idée du navire de guerre est excellente. Je vous recommanderai à vos supérieurs, brigadier Folenfant... Et votre camarade Dieuzy où est-il donc? Sur la rive gauche, n'est-ce pas, au milieu d'une centaine d'indigènes... De sorte que, si j'échappe au naufrage, je suis recueilli à gauche par Dieuzy et ses

indigènes, ou bien à droite par Ganimard et les populations de Neuilly. Fâcheux dilemme...

Il y eut un remous. L'embarcation vira sur elle-même, et Sholmès dut s'accrocher à l'anneau des avirons.

— Maître, dit Lupin, je vous supplie d'ôter votre veste. Vous serez plus à l'aise pour nager. Non? Alors je remets la mienne.

Il enfila sa veste, la boutonna hermétiquement comme celle de Sholmès et soupira :

— Quel rude homme vous faites! et qu'il est dommage que vous vous entêtiez dans une affaire...

— Monsieur Lupin, prononça Sholmès, sortant enfin de son mutisme, vous parlez beaucoup trop, et vous péchez souvent par excès de confiance et par légèreté.

— Le reproche est sévère.

— C'est ainsi que, sans le savoir, vous m'avez fourni, il y a un instant, le renseignement que je cherchais.

— Comment! vous cherchiez un renseignement et vous ne me le disiez pas!

— Je n'ai besoin de personne. D'ici trois heures je donnerai le mot de l'énigme à Monsieur et Madame...

Il n'acheva pas sa phrase. La barque avait sombré d'un coup, les entraînant tous deux. Elle émergea aussitôt, retournée, la coque en l'air. Il y eut de grands cris sur les deux rives, puis un silence anxieux, et soudain de nouvelles exclamations : un des naufragés avait reparu.

C'était Herlock Sholmès.

Excellent nageur, il se dirigea à larges brassées vers le canot de Folenfant.

— Hardi, Monsieur Sholmès, hurla le brigadier, nous y sommes... faiblissez pas... on s'occupera de lui après... nous le tenons, allez... un petit effort, Monsieur Sholmès... prenez la corde...

L'Anglais saisit une corde qu'on lui tendait. Mais, pendant qu'il se hissait à bord, une voix, derrière lui, l'interpella :

— Le mot de l'énigme, mon cher maître, parbleu oui, vous l'aurez. Je m'étonne même que vous ne l'ayez pas déjà... Et après? A quoi cela vous servira-t-il? C'est justement alors que la bataille sera perdue pour vous...

A cheval sur la coque dont il venait d'escalader les parois tout en pérorant, confortablement installé maintenant, Arsène Lupin poursuivait son discours avec des gestes solennels, et comme s'il espérait convaincre son interlocuteur.

— Comprenez-le bien, mon cher maître, il n'y a rien à faire, absolument rien... Vous vous trouvez dans la situation déplorable d'un monsieur...

Folenfant l'ajusta :

— Rendez-vous, Lupin.

— Vous êtes un malotru, brigadier Folenfant, vous m'avez coupé au milieu d'une phrase. Je disais donc...

— Rendez-vous, Lupin.

— Mais sacrebleu, brigadier Folenfant, on ne se rend que si l'on est en danger. Or vous n'avez pas la prétention de croire que je coure le moindre danger!

— Pour la dernière fois, Lupin, je vous somme de vous rendre.

— Brigadier Folenfant, vous n'avez nullement l'intention de me tuer, tout au plus de me blesser, tellement vous avez peur que je n'échappe. Et si par hasard la blessure était mortelle? Non, mais pensez à vos remords, malheureux! à votre vieille femme empoisonnée!...

Le coup partit.

Lupin chancela, se cramponna un instant à l'épave, puis lâcha prise et disparut.

A PRÈS LE NAUFRAGE — UNE ENTREVUE ÉMOUVANTE

Il était exactement trois heures lorsque ces événements se produisirent. A six heures précises, ainsi qu'il l'avait annoncé, Herlock Sholmès, vêtu d'un pantalon trop court et d'un veston trop étroit qu'il avait empruntés à un aubergiste de Neuilly, coiffé d'une casquette et paré d'une chemise de flanelle à cordelière de soie, entra dans le boudoir de la rue Murillo, après avoir fait prévenir M. et Mme d'Imblevalle qu'il leur demandait un entretien.

Ils le trouvèrent qui se promenait de long en large, dans sa tenue bizarre, et l'air pensif. Parfois il saisissait un bibelot, l'examinait machinalement, puis reprenait sa promenade.

Enfin il s'arrêta et demanda :

— Mademoiselle est-elle ici?

— Oui, dans le jardin, avec les enfants.

— Monsieur le baron, l'entretien que nous allons avoir étant définitif, je voudrais que M^{lle} Demun y assistât.

— Est-ce que, décidément...?

— Ayez un peu de patience, monsieur. La vérité sortira clairement des faits que je vais exposer devant vous avec le plus de précision possible.



ARSÈNE LUPIN ESSUIE UN COUP DE FEU

Le coup partit.

Lupin chancela, se cramponna un instant à l'épave, puis lâcha prise et disparut (Page 348, col. 2.)

— Soit. Suzanne, veux-tu?...

M^{me} d'Imblevalle se leva et revint presque aussitôt, accompagnée d'Alice Demun. Mademoiselle, un peu plus pâle que de coutume, resta debout, appuyée contre une table et sans même demander la raison pour laquelle on l'avait appelée.

Sholmès ne parut pas la voir, et se tournant brusquement vers M. d'Imblevalle, il articula d'un ton impérieux :

— Après plusieurs jours d'enquête, monsieur, et bien que certains événements aient modifié un instant ma manière de voir, je vous répéterai ce que je vous ai dit dès la première heure : la lampe juive a été volée par quelqu'un qui habite cet hôtel.

— Le nom du coupable?

— Je le connais.

— Les preuves?

— Celles que j'ai suffiront à le confondre.

— Il ne suffit pas qu'il soit confondu. Il faut encore qu'il nous restitue...

— La lampe juive? Elle est en ma possession.

— Le collier d'opales? la tabatière?...

— Le collier d'opales, la tabatière, bref tout ce qui vous fut dérobé la seconde fois est en ma possession.

Sholmès aimait ces coups de théâtre et cette manière un peu sèche d'annoncer ses victoires.

Il reprit ensuite par le menu le récit de ce qu'il avait fait durant ces trois jours. Il dit la découverte de l'album, écrivit sur une feuille de papier la phrase formée par les lettres découpées, puis raconta l'expédition de Bresson au bord de la Seine et le suicide de l'aventurier, et enfin la lutte que lui, Sholmès, venait de soutenir contre Lupin, le naufrage de la barque et la disparition de Lupin.

Quand il eut terminé, le baron dit à voix basse :

— Il ne vous reste plus qu'à nous révéler le nom du coupable. Qui donc accusez-vous?

— J'accuse la personne qui a découpé les lettres de cet alphabet, et communiqué au moyen de ces lettres avec Arsène Lupin.

— Comment savez-vous que le correspondant de cette personne est Arsène Lupin?

— Par Lupin lui-même.

Il tendit un bout de papier mouillé et froissé. C'était la page que Lupin avait arrachée de son carnet, dans la barque, et sur laquelle il avait inscrit la phrase.

— Et remarquez, nota Sholmès avec satisfaction, que rien ne l'obligeait à me donner cette feuille, et, par conséquent, à se faire reconnaître. Simple gaminerie de sa part, et qui m'a renseigné.

— Qui vous a renseigné.... dit le baron. Je ne vois rien cependant...

Sholmès repassa au crayon les lettres et les chiffres.

— CDEHNOPRZEO — 237.

— Eh bien? fit M. d'Imblevalle, c'est la formule que vous venez de nous montrer vous-même.

— Si vous aviez tourné et retourné cette formule dans tous les sens, vous auriez vu du premier coup d'œil, comme je l'ai vu, qu'elle comprend deux lettres de plus que la première, un E et un O.

— En effet, je n'avais pas observé...

— Rapprochez ces deux lettres du C et de l'H qui nous restaient en dehors du mot « répondez » et vous constaterez que le seul mot possible est ECHO.

— Ce qui signifie?

— Ce qui signifie l'*Echo de France*, le journal de Lupin, son organe officiel, celui auquel il réserve ses « communiqués ». Répondez à « l'*Echo de France*, rubrique de la petite correspondance, numéro 237 ». C'est là qu'il fallait chercher, c'est là que je viens de chercher.

— Et vous avez trouvé?

— J'ai trouvé toute l'histoire détaillée des relations d'Arsène Lupin et de... son complice.

UN ROMAN PAR « LETTRES »

Et Sholmès étala sept journaux ouverts à la quatrième page et dont il détacha les sept lignes suivantes :

- 1^o ARS, LUP. Dame impl. protect, 540.
- 2^o 540. Attends explications. A. L.
- 3^o A. L. Sous domin. ennemi. Perdue.
- 4^o 540. Ecrivez adresse. Ferai enquête.
- 5^o A. L. Murillo.
- 6^o 540. Parc trois heures. Violettes.
- 7^o 237. Entendu sam. serai dim. mat. parc.

— Et vous appelez cela une histoire détaillée! s'écria M. d'Imblevalle.

— Mon Dieu oui, et pour peu que vous y prêtiez attention, vous serez de mon avis. Le 10 mai, une dame qui signe 540, implore la protection d'Arsène Lupin, à quoi Lupin riposte par une demande d'explications. La dame répond qu'elle est sous la domination

d'un ennemi, de Bresson sans aucun doute, et qu'elle est perdue si l'on ne vient à son aide. Lupin, qui se méfie, qui n'ose encore s'aboucher avec cette inconnue, exige l'adresse et propose une enquête. La dame hésite pendant quatre jours, — consultez les dates, — enfin, pressée par les événements, influencée par les menaces de Bresson, elle donne le nom de sa rue, Murillo. Le lendemain, Arsène Lupin annonce qu'il sera dans le parc Monceau à trois heures et prie son inconnue de porter un bouquet de violettes comme signe de ralliement. Là, une interruption de huit jours dans la correspondance. Arsène Lupin et la dame n'ont pas besoin de s'écrire par la voie du journal : ils se voient ou s'écrivent directement. Le plan est ourdi : pour satisfaire aux exigences de Bresson, la dame enlèvera la lampe juive. Reste à fixer le jour. La dame qui, par prudence, correspond à l'aide de mots découpés et collés, se décide pour le samedi et ajoute : *Répondez Echo 237*. Lupin répond que c'est entendu et qu'il sera en outre le dimanche matin dans le parc. Le vol a lieu. La dame sort le dimanche matin, rend compte à Lupin de ce qu'elle a fait et porte à Bresson la lampe juive. Les choses se passent alors comme Lupin l'avait prévu. La justice abusée par une fenêtre ouverte, quatre trous dans de la terre et deux éraflures sur un balcon, admet aussitôt l'hypothèse du vol par effraction. La dame est tranquille.

— Tout cela me semble logique, approuva le baron, mais le second vol...

— Le second vol fut provoqué par le premier. Les journaux ayant raconté comment la lampe juive avait disparu, quelqu'un eut l'idée de répéter l'agression et de s'emparer de ce qui n'avait pas été emporté. Et cette fois ce ne fut pas un vol simulé, mais un vol réel, avec effraction véritable, escalade, etc...

— Lupin, bien entendu...

— Non, Lupin n'agit pas aussi stupidement. Lupin ne tire pas sur les gens pour un oui ou un non.

— Alors qui est-ce ?

— Bresson. C'est Bresson qui est entré ici, c'est lui que j'ai poursuivi, c'est lui qui a blessé mon pauvre Wilson.

— En êtes-vous bien sûr ?

— Absolument. Un des complices de Bresson lui a écrit hier, avant son suicide, une lettre qui prouve que des pourparlers furent engagés entre ce complice et Lupin pour la restitution de tous les objets volés

dans votre hôtel. Lupin exigeait tout, « la première chose (c'est-à-dire la lampe juive) aussi bien que celles de la seconde affaire ». En outre il surveillait Bresson. Quand celui-ci s'est rendu hier soir au bord de la Seine, un des compagnons de Lupin le filait en même temps que nous.

HERLOCK SHOLMÈS CONTINUE SON EXPLICATION

— Qu'allait faire Bresson au bord de la Seine ?

— Averti par sa correspondante des progrès de mon enquête, il avait réuni en un seul paquet ce qui pouvait le compromettre, et il le jeta dans un endroit où il lui était possible de le reprendre, une fois le danger passé. C'est au retour que, iraqué par Ganimard et par moi, ayant sans doute d'autres forfaits sur la conscience, il perdit la tête et se tua.

— Mais que contenait le paquet ?

— La lampe juive et vos autres bibelots.

— Ils ne sont donc pas en votre possession ?

— Aussitôt après la disparition de Lupin, j'ai profité du bain qu'il m'avait forcé de prendre, pour me faire conduire à l'endroit choisi par Bresson, et j'ai retrouvé, enveloppé de linge et de toile cirée, ce qui vous fut dérobé. Le voici, sur cette table.

Sans un mot le baron coupa les ficelles, déchira d'un coup les linges mouillés, en sortit la lampe, tourna un écrou placé sous le pied, fit effort des deux mains sur le récipient, le dévissa, l'ouvrit en deux parties égales et découvrit la chimère en or, rehaussée de rubis et d'émeraudes.

Elle était intacte.

Il y avait dans toute cette scène, si naturelle en apparence, et qui consistait en une simple exposition de faits, quelque chose qui la rendait effroyablement tragique, c'était l'accusation formelle, directe, irréfutable, que Sholmès lançait à chacune de ses paroles contre Mademoiselle. Et c'était aussi le silence impressionnant d'Alice Demun.

Pendant cette longue, cette cruelle accumulation de petites preuves ajoutées les unes aux autres, pas un muscle de son doux visage n'avait bougé, pas un éclair de révolte ou de crainte n'avait troublé la sérénité de son limpide regard. Que pensait-elle ? Et surtout qu'allait-elle dire à la minute solennelle où il lui faudrait répon-

dre, où il lui faudrait se défendre et briser le cercle de fer dans lequel l'Anglais l'avait emprisonnée ?

— Parlez ! Parlez donc ! s'écria M. d'Imblevalle qui s'était tourné vers elle avec l'espoir que d'un mot elle se justifierait.

Elle ne parla point.

Le baron traversa vivement la pièce, revint sur ses pas, recommença, puis s'adressant à Sholmès :

— Eh bien non, monsieur ! je ne peux croire que ce soit vrai ! Il y a de ces choses impossibles ! et celle-là est en opposition avec tout ce que je sais, tout ce que je vois depuis un an.

Il le saisit par l'épaule.

— Mais, vous-même, monsieur, êtes-vous absolument et définitivement certain de ne pas vous tromper ?

Sholmès hésita, comme un homme qu'on attaque à l'improviste et dont la riposte n'est pas immédiate. Pourtant il sourit et dit :

— Seule la personne que j'accuse pouvait, par la situation qu'elle occupe chez vous, savoir que la lampe juive contenait ce magnifique bijou.

— Je ne veux pas le croire, murmura le baron.

— Demandez-le lui.

HERLOCK SHOLMÈS VOIT QU'IL FAIT FAUSSE ROUTE

M. d'Imblevalle s'approcha d'Alice, et, les yeux dans les yeux :

— C'est vous, mademoiselle ? C'est vous qui avez pris le bijou ? c'est vous qui avez correspondu avec Arsène Lupin et simulé le vol ?

Elle répondit :

— C'est moi, monsieur.

Elle ne baissa pas la tête. Sa figure n'exprima ni honte ni gêne.

— Est-ce possible ! balbutia M. d'Imblevalle... Je n'aurais jamais cru... vous êtes la dernière personne que j'aurais soupçonnée... Comment avez-vous fait, malheureuse ?

Elle dit :

— J'ai fait ce que M. Sholmès a raconté. La nuit du samedi au dimanche, je suis descendue dans ce boudoir, j'ai pris la lampe, et, le matin, je l'ai portée... à cet homme.

— Mais non, objecta le baron, ce que vous prétendez est inadmissible, puisque, le matin, j'ai retrouvé fermée la porte de ce boudoir.

Elle rougit, perdit contenance et regarda Sholmès comme si elle lui demandait conseil. Mais l'Anglais semblait frappé par cette objection et se taisait. Le baron reprit :

— Cette porte était fermée, je vous le répète. Si vous aviez passé par là, il eût fallu que quelqu'un vous l'ouvrît de l'intérieur. Or il n'y avait personne à l'intérieur de ces deux pièces, — le boudoir et la chambre, — il n'y avait personne que ma femme et que moi.

Sholmès se courba vivement et couvrit son visage de ses deux mains afin de masquer sa rougeur. Quelque chose comme une lumière trop brusque l'avait heurté, et il en restait ébloui, mal à l'aise. Tout se dévoilait à lui ainsi qu'un paysage obscur d'où la nuit s'écarterait soudain.

Alice Demun était innocente. Il y avait là une vérité certaine, aveuglante, et c'était en même temps l'explication de la sorte de gêne qu'il éprouvait depuis le premier jour à diriger contre la jeune fille la terrible accusation. Il voyait clair maintenant. Il savait. Un geste, et sur-le-champ la preuve irréfutable s'offrirait à lui.

Il releva la tête et, après quelques secondes, aussi naturellement qu'il le put, il tourna les yeux vers Mme d'Imblevalle.

Elle était pâle, de cette pâleur inaccoutumée qui vous envahit aux heures implacables de la vie. Ses mains qu'elle s'efforçait de cacher, tremblaient imperceptiblement.

— Une seconde encore, pensa Sholmès, et elle se trahit.

Il se plaça entre elle et son mari. Celui-ci attendait toujours une réponse à sa question, et Sholmès ne savait que dire. Mais Alice repartit de sa voix calme :

— Vous avez raison, monsieur, et j'ignore pourquoi je mentais. En effet, je ne suis pas entrée par ici. Contrairement à la version de M. Sholmès, l'escalade ne fut pas simulée. J'ai passé par le vestibule et par le jardin, et c'est à l'aide d'une échelle qui me fut tendue au-dessus de la grille, que j'ai pénétré dans ce boudoir !

Elle mentait cette fois. Mais comme son mensonge était légitime ! Et comme il comprenait que la douce créature, soutenue par son dévouement, gardât ses yeux limpides et son air de sérénité !

Aussitôt il éprouva le désir impérieux d'écarter le danger qui, par sa faute, menaçait les deux femmes. Mais un fait se produisit qui le déconcerta : le domestique venait d'apparaître.



UNE PÉNIBLE EXPLICATION

- Parle! explique-toi!... Je pressens...
- Tu pressens la vérité, mon pauvre ami, fit-elle très bas... (Page 354, col. 2.)

— Monsieur le baron, c'est M. Ganimard. Il prévient M. Sholmès qu'il désire lui parler.

— Qu'il entre, dit le baron.

— Non, s'écria Sholmès.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? parce que...

Il eût voulu converser avec Ganimard et l'éconduire de façon à ce que l'inspecteur ne devinât point que le nœud de l'intrigue se trouvait précisément à portée de sa main. Mais, d'autre part, il redoutait de laisser le baron et sa femme en présence d'Alice Demun. Celle-ci pousserait-elle jusqu'au bout son rôle héroïque ? et ne serait-elle pas tentée, avant que Ganimard n'intervînt, de révéler toute la vérité à M. d'Imblevalle ?

— Dites à M. Ganimard qu'il peut monter, répéta le baron.

Le domestique sortit.

— Si Ganimard entre, pensa Sholmès, le baron lui raconte tout, et Alice Demun est arrêtée. Cela, il ne le faut pas, il ne le faut à aucun prix.

Il marcha vers la porte. Le baron s'interposa :

— Vous rejoignez M. Ganimard ? Soit. Je vous accompagne.

Aucun soupçon ne le dirigeait ; rien que ces motifs obscurs qui nous poussent vers notre destin malgré les obstacles et les volontés adverses.

Un long silence, lourd d'angoisse, s'accumula. Tous, ils avaient conscience que l'inspecteur approchait et que l'irréparable était sur le point d'être consommé.

On entendit des pas.

— Une minute ! une seule minute ! oh ! je vous en prie, Monsieur Sholmès.

C'était la baronne qui s'était levée, les bras tendus en suppliante.

Sholmès entr'ouvrit la porte.

— Veuillez m'attendre en bas, Monsieur Ganimard.

Il ferma et poussa le verrou.

— Une minute ?... Que veux-tu dire, Suzanne, s'écria M. d'Imblevalle... Je ne vois aucun motif...

— Si, si, monsieur le baron, reprit Sholmès, il y a des motifs. Je suis tout à fait d'avis que cette affaire soit réglée ici, entre nous.

— Mais pourquoi ?

— Parce que, dit la baronne, la coupable n'est pas...

Alice se jeta sur M^{me} d'Imblevalle et lui mit la main sur la bouche.

— Taisez-vous, madame ! Ne dites pas des

choses qui ne sont pas... A quoi bon ! je suis la coupable, puisque c'est moi qui ai tout combiné... puisque c'est moi qui ai correspondu...

L A VRAIE COUPABLE SE DÉNONCE

Sholmès s'avança pour tenter un dernier effort. Le baron l'écarta et, s'adressant à sa femme :

— Parle ! explique-toi !... Je pressens...

— Tu pressens la vérité, mon pauvre ami, fit-elle, très bas et le visage tordu de désespoir... la vilaine et honteuse vérité.

— Alors... Mademoiselle...

— Mademoiselle m'a sauvée... par dévouement... par affection... et elle s'accusait...

— Sauvée de quoi ? de qui ?

— De cet homme.

— Bresson ?

— Oui, c'est moi qu'il tenait par ses menaces... Je l'ai connu chez une amie... et j'ai eu la folie de l'écouter... Oh ! rien que tu ne puisses pardonner... cependant j'ai écrit deux lettres... des lettres que tu verras... je les ai rachetées... tu sais comment... Oh ! aie pitié de moi... j'ai tant pleuré !

— Toi ! toi ! Suzanne !

Il leva sur elle ses poings serrés, prêt à la battre, prêt à la tuer. Mais ses bras retombèrent, et il murmura encore :

— Toi, Suzanne !... toi !... est-ce possible !...

Par petites phrases hachées, elle raconta la navrante et banale aventure, son réveil effaré devant l'infamie du personnage, ses remords, son affolement, et elle dit aussi la conduite admirable d'Alice, la jeune fille devinant le désespoir de sa maîtresse, lui arrachant sa confession, écrivant à Lupin, et organisant cette histoire de vol pour la sauver des griffes de Bresson.

— Toi, Suzanne, toi, répétait M. d'Imblevalle, courbé en deux, terrassé... Comment as-tu pu... ?

Sholmès ouvrit de nouveau la porte et s'effaça devant Alice. Mais la baronne saisit vivement la jeune fille par le cou et l'embrassa.

Elles échangèrent un long regard, un dernier regard de tendresse. Et ce fut tout. La porte se referma sur un de ces drames douloureux où les cœurs se déchirent jusqu'à l'heure apaisante du pardon...

Dans le couloir Sholmès s'arrêta.

— Il ne faut pas que M. Ganimard vous

voie, Mademoiselle... sans quoi il reconnaîtrait en vous la jeune fille des Ternes. Montez dans votre chambre, faites vos malles et partez le plus tôt possible.

— Je partirai aujourd'hui.

Il la retint encore.

— Où irez-vous?

— Je ne sais pas... je n'ai personne... je chercherai...

Il hésita, très ému, et reprit à voix basse :

— Je pars pour Londres ce soir. Voulez-vous m'accompagner?...

— A Londres?

— Oui... Je vous trouverai une place convenable... j'ai des amis...

Elle réfléchit et laissa tomber d'un ton de lassitude :

— Soit. Autant là qu'ailleurs.. Mais jurez-moi que M^{me} d'Imblevalle ne sera pas inquiétée.

— Comment le serait-elle? et par qui?

— Que dira M. d'Imblevalle quand on saura qu'il est rentré en possession de la lampe juive et des autres bibelots?

— On ne le saura pas. Il faut que ces objets soient définitivement perdus pour lui.

— Bien, dit-elle, dans une heure je serai à la gare du Nord.

ARSÈNE LUPIN FAIT SENTIR A SHOLMÈS LE POIDS DE LA NOUVELLE DÉFAITE QU'IL LUI A FAIT SUBIR

Tandis qu'elle s'éloignait, le timbre du téléphone sonna dans l'antichambre. Elle décrocha le récepteur :

— Allô!... Monsieur Sholmès?... oui, il est ici.

Elle tendit le récepteur à l'Anglais et s'en alla.

— Allô! fit Sholmès... Oui, c'est moi... A qui ai-je l'honneur de parler?

Il rejeta violemment l'appareil, en poussant un cri de colère. Une voix avait répondu :

— A qui vous avez l'honneur?... Mais à Lupin, cher maître... A ce brave Lupin.

Sholmès ignorait ce qui s'était passé après la disparition de son adversaire. Stimulé par les événements, avide de reprendre la lampe juive, puis de courir à l'*Echo de France* et de déchiffrer le mot de l'énigme, il ne s'était point préoccupé de savoir si Lupin avait coulé au fond du fleuve, ou si Ganimard et ses hommes l'avaient recueilli vivant. Cinq cents personnes commandant les deux rives sur un espace d'un kilomètre, il n'admettait pas

d'autre dénouement que la mort ou la capture. Et voilà qu'il entendait encore cette voix sardonique qui l'irritait si profondément, voix d'outre-tombe, lui semblait-il, que lui apportait, par un miracle horripilant, le fil mystérieux du téléphone. Pourtant, d'un geste instinctif, il saisit l'appareil. Lupin continuait :

— Blessé? nullement. Je tiens trop à la vie. Elle me comble de tant de faveurs! Mais avouez que mon sauvetage ne manque pas de pittoresque... Moi-même j'en suis tout étonné... Oh! certes, je savais que mes amis veillaient puisqu'on s'était donné rendez-vous pour repêcher la lampe juive, et je savais qu'ils ne m'abandonneraient pas. N'importe! c'est de la belle besogne... Mais nous avons à parler. Et la lampe juive, vous l'avez?... Et le baron d'Imblevalle? J'arrive trop tard, n'est-ce pas? il est informé de tout?... Eh bien, que vous disais-je? Le mal est irréparable maintenant. N'eût-il pas mieux valu me laisser agir à ma guise? Encore un jour ou deux, et je reprenais à Bresson la lampe juive et les bibelots, je les renvoyais aux d'Imblevalle, et ces deux braves gens eussent achevé de vivre paisiblement l'un auprès de l'autre... Mais non, il a fallu que Monsieur brouillât les cartes et portât la discorde au sein d'une famille que je protégeais!... Tant pis pour vous, mon cher maître! vous paierez les pots cassés : demain matin l'*Echo de France* publiera les détails les plus humiliants sur votre défaite... A moins que, par une juste compréhension des choses, vous ne vous engagiez à limiter le théâtre de vos exploits au sol de la vieille Angleterre. Auquel cas, je consentirais de mon côté...

— Serait-ce par hasard le sieur Lupin qui vous téléphone?

Ganimard était là et interrogeait Sholmès d'une voix railleuse.

— Et si je vous répondais que c'est Lupin? fit l'Anglais en raccrochant le récepteur.

— Cela ne me surprendrait qu'à moitié.

— Il vous a donc encore brûlé la politesse?

— Comme à vous, maître.

Sholmès saisit Ganimard par le bras, l'entraîna dans la rue et lui dit :

— En deux mots racontez-moi Comment cela s'est-il fait?

— Le plus bêtement du monde. Dix minutes après le naufrage, nous avons aperçu à trois cents mètres de l'épave...

— Impossible! Il n'a pu rester dix minutes sous l'eau.

— Sous l'eau, non, mais à l'abri de l'épave tout probablement, et de telle façon qu'on ne le vit point. Toujours est-il, que c'est au bout de dix minutes seulement que nous avons aperçu une tête à la surface... Puis deuxième plongeon, et deuxième apparition cent cinquante mètres plus loin... Puis notre homme se met sur le dos et se laisse flotter... J'étais tranquille... Nous n'avions qu'à attendre que monsieur se fatiguât... D'ailleurs Folenfant revenait déjà avec sa barque... Que pouvait-il arriver? Rien, n'est-ce pas? Si, M. Sholmès, il est arrivé ceci, c'est que nous avons vu surgir du côté de Neuilly une barque beaucoup plus rapide que celle de Folenfant, qu'elle a cueilli au passage, sous notre nez, l'ami Lupin, et qu'elle s'en est allée dans un bruit d'enfer et à quarante kilomètres à l'heure...

— Un canot automobile.

— Tout juste.

— Qu'est-il devenu? Si vous n'avez pu le suivre, vous l'avez signalé.

— On l'a retrouvé à Saint-Ouen, une heure plus tard.

— Vide?

— Parbleu!... Quatre hommes en étaient descendus. On les cherche.

— Et vous?

— Moi? Je suis revenu vous mettre au courant... J'ai besoin de conseils... je n'y vois plus clair... Cette affaire...

Sholmès l'arrêta, lui posa la main sur l'épaule et lui dit:

— Cette affaire est d'une simplicité enfantine, Monsieur Ganimard. Lupin a cambriolé deux fois l'hôtel d'Imbleville, et ni vous, ni moi, ni personne ne retrouverons la lampe juive ni les bibelots du baron. Là-dessus bonsoir.

— Vous partez?

— Je pars.

— C'est la défaite.

— Non. Lupin et moi nous sommes de force. Seulement...

— Seulement?

— J'ai vingt ans de plus que lui... voilà tout. Et puis voulez-vous que je vous dise le fond de ma pensée, et que je vous révèle un grand secret?

Il se pencha à l'oreille de l'inspecteur et murmura :

— *Lupin n'existe pas!*

Ayant dit ces mots d'un ton de plaisanterie ironique, qui n'était point sans amertume, il tourna sur ses talons et laissa Ganimard quelque peu déconcerté.

MAURICE LEBLANC.

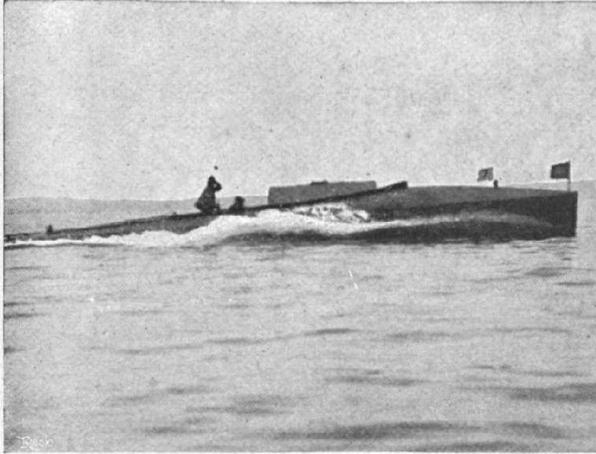
Traduction et reproductions interdites.



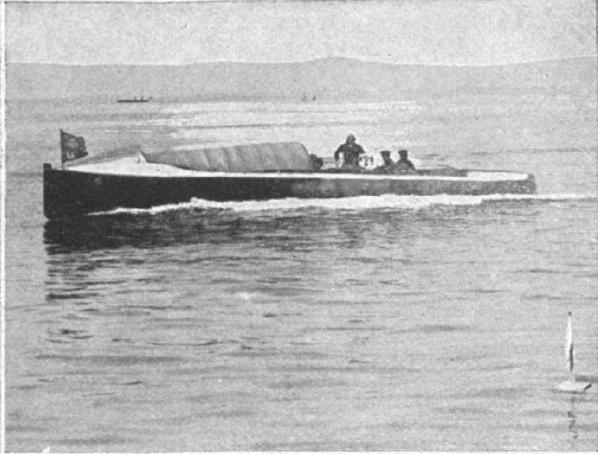
ÉPILOGUE

— Je pars pour Londres ce soir. Voulez-vous m'accompagner?

— A Londres? (Page 355, col. 1.)



Le LORRAINE-DIETRICH, le bateau le plus rapide du monde, à M. Pérignon, barré par son propriétaire, a couvert à Evian, le 2 septembre, le mille en 1 m. 59 s. 3/5. 55 kilom. 746 à l'heure.



Le LORRAINE-II à S. A. le duc de Montpensier, barré par Pérignon, gagnant des deux Coupes de Juvisy, cruizers et racers, le 18 août, a gagné également les épreuves de sa série au meeting d'Evian.



Aux grands prix de Joinville — 18 août — le prix international de 500 mètres a été gagné par OTTO SCHEFF en 7 m. 30 s.; Billington a enlevé le Championnat professionnel sur la même distance et Villin le Prix de France (Military).



Le SIGMA, au marquis de Soriano, barré par son propriétaire accompagné de sa femme, a été le plus rapide des cruizers du meeting d'Evian. Il a couvert le kilomètre en 1 m. 33 s., 38 kilom. 750 à l'heure, 2 septembre.



RIP, chien de berger belge à M. Moriamé, a triomphé dans le concours international de chiens de police tenu au vélodrome Buffalo, à Neuilly-sur-Seine, le 18 août. Voir, dans ce numéro, l'article consacré aux chiens de police.



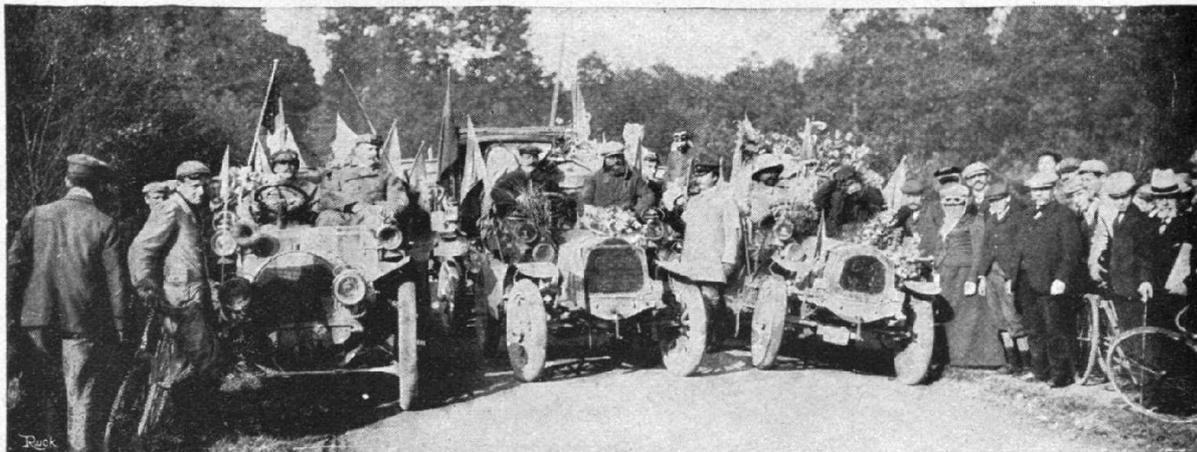
PUNTA GORDA, jument de 5 ans à M. Lieux, par le Capricorne et Philœ, montée par J. Childs, a gagné le Grand Prix de Deauville, 75.000 fr., 18 août.



La COMTESSE D'ORB, une jeune écuyère qui vient de se faire applaudir à Paris, saute une barrière de 2 mètres et franchit un flacré avec la plus grande facilité.

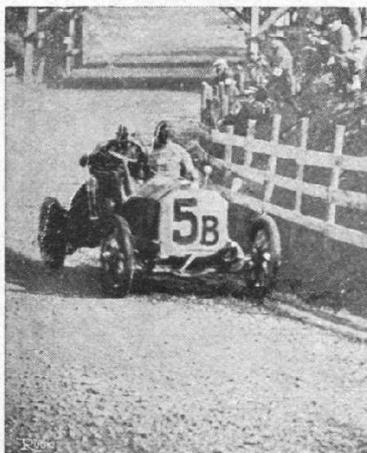


Le concours hippique de Deauville, disputé du 23 au 25 août, s'est terminé par le Grand Prix de Trouville-Deauville, gagné par JUBILEE à M. Berille.

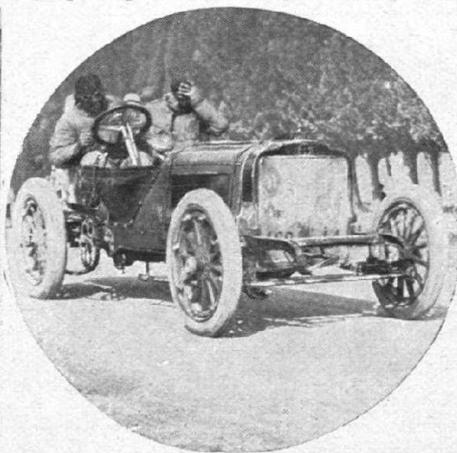


DE PÉKIN A PARIS EN AUTOMOBILE

Après le prince Borghèse, les trois autres concurrents du raid Pékin-Paris ont terminé leur performance le 30 août. Ils étaient partis de Pékin depuis 80 jours. De gauche à droite la voiture Spyker, Collignon et du Taillis, Cormier et Bizard. Photographie prise à Montlignon, dernière étape.



MINOIA a gagné la Coupe Florio, voitures d'une cylindrée maximum de 8 litres, 486 kilom. 500 en 4 h. 39 m. 53 s. 4/5. Brescia, 1^{er} septembre.



BABLOT a enlevé l'épreuve du kilomètre lancé en 23 s. 4/5 et la Coupe Rothschild, 5 kilomètres en 1 m. 56 s. 1/5, 451 kil. 260 à l'heure au meeting de Provence. Salon 12 Septembrre.



CAGNO a gagné la Coupe de vitesse, voiture de 30 litres aux 100 kilomètres, 486 kilom. 500 en 4 h. 37 m. 36 s. Brescia, 2 septembre.



CIBOT a gagné la course pédestre Rouen-Paris, couvrant 155 kilomètres en 15 h. 30, devant Orphée et Biard, 15 septembre.



Le prix Royal Oak est revenu à ANÉMONE II, à M. Veil-Picard (Cormak) devant Roi Hérode et Pitti. Longchamp, 15 septembre.

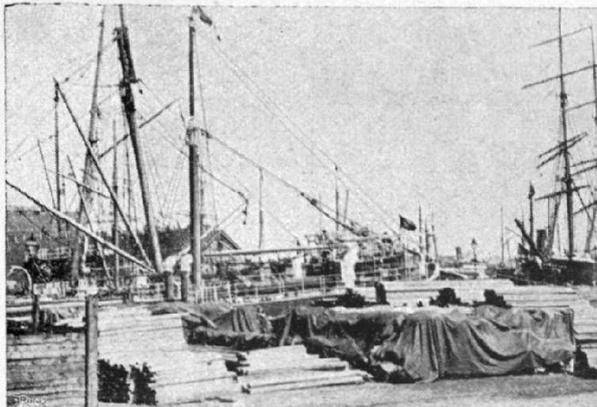


ROUGIER a fait le meilleur temps, dans la course de côte du Ventoux gravissant les 21 kil. 600 en 19 m. 30 s. 2/5. 15 septembre.

DIVERS. — Le match à huit rameurs, Paris contre Francfort, disputé pour la septième fois à Asnières le 8 septembre, a été gagné par l'équipe allemande.

Le dirigeable *Ville de Paris* a continué la série de ses excursions au-dessus de Paris et de la banlieue, tandis qu'à Londres s'élevait un dirigeable militaire, le *Nulli Secundus*.

Delaplane a gagné sans lutte à Neuilly-sur-Marne, le 15 septembre, la Coupe de Paris, en skyff pour la troisième fois.



LES GRÈVES DU PORT D'ANVERS. — Le 4 septembre les grèves qui sévissaient depuis quinze jours sont devenues tragiques. La police a dû charger et dans plusieurs rencontres avec les dockers dont le nombre et les violences allaient en augmentant, agents et grévistes ont été grièvement blessés. On compte plusieurs morts. Les dégâts ont été considérables.

VICTIMES D'UNE GRÈVE. — La grève de Belfast (dockers, charretiers) a été marquée le 14 août par des incidents tragiques. Au cours d'une série d'émeutes, deux personnes ont été tuées; une quarantaine de manifestants furent blessés. La police et les troupes subirent des pertes importantes. (Instantané de l'enterrement d'une des victimes).



Un coin du Champ de Mars à Saint-Petersbourg gardé par les Cosaques.

La nouvelle église de la Résurrection à St-Petersbourg.

Le tsar et la tsarine en procession autour de l'église de la Résurrection.

L'INAUGURATION DE L'ÉGLISE DE LA RÉSURRECTION A SAINT-PÉTERSBOURG. — Le dimanche 25 août le tsar Nicolas a inauguré à Saint-Petersbourg la merveilleuse église de la Résurrection, élevée sur les lieux mêmes où a été assassiné le tsar Alexandre II, aïeul du tsar Nicolas II. (Cl. Chusseau-Fiaviens.)

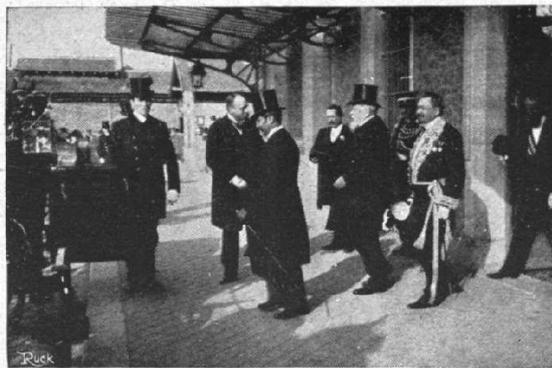


Mgr Benzlir évêque de Metz L'Evêque de Namur L'Evêque de Rothemburg Comte de Zeppelin préfet de Lorraine Mgr Vannutelli légat du pape La comtesse de Zeppelin Le cardinal Fischer de Cologne M. Stroever maire de Metz Jacques de Wendel député

L'ŒUVRE DES CONGRÈS EUCHARISTIQUES INTERNATIONAUX a tenu à Metz son dix-huitième Congrès sous la présidence du cardinal Vannutelli, légat du pape. Plus de 6.000 dames ont pris part aux séances. Le bureau du Congrès a été reçu au nom de l'Empereur dans le palais de la préfecture, dont les appartements de réception sont encore garnis du mobilier offert au préfet de Metz par Napoléon I^{er}. Le préfet de Lorraine et la toute charmante comtesse de Zeppelin, dont la beauté est célèbre dans toute l'Allemagne, ont retenu leurs hôtes à déjeuner. Cette photographie a été prise à l'issue de cette réception.



M. RENAULT-MORLIÈRE, ancien député progressiste, et qui fut, vice-président de la Chambre, est mort le 28 août, à l'âge de 68 ans, à Ernée, (Mayenne) dont il était maire.



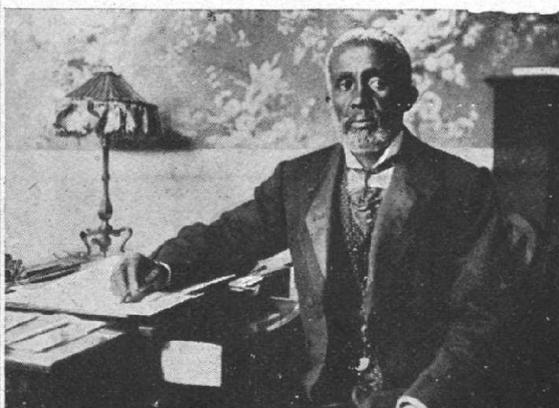
LE ROI DE SIAM, CHULALONGKORN, ARRIVE A RAMBOUILLET. — Le roi de Siam qui avait assez longuement séjourné dans le midi de la France en juillet et qui n'avait pu être reçu officiellement est revenu en France, à la fin d'août. Le Président de la République l'a invité à déjeuner et à chasser à Rambouillet où il prenait à ce moment ses vacances. (Cl. " Je sais tout ".)



PORTRAIT DE L'EMPEREUR D'ANNAM AUJOURD'HUI INTERNÉ. — Nous avons noté dans notre dernier volume l'internement de ce prince débauché et méchant.



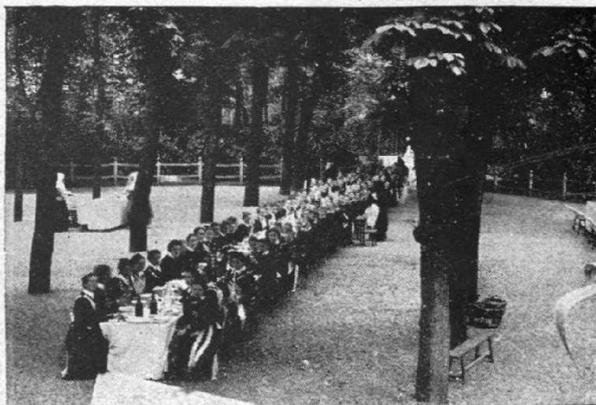
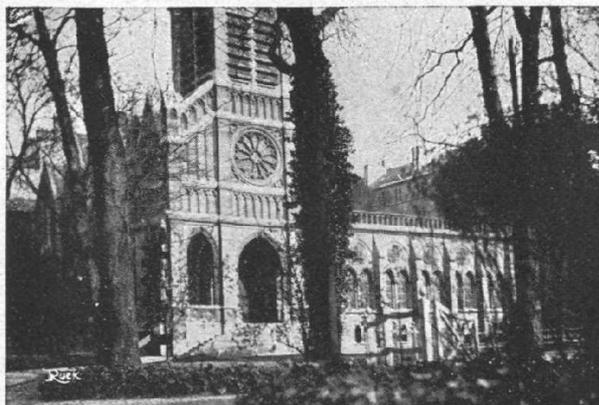
UN DES 120 GOMIERS D'ALGÉRIE qui remplissent depuis le commencement de notre action militaire, de délicates et périlleuses fonctions à la tête de nos troupes au Maroc.



M. BARCLAY, président de la République de Liberia (ouest africain) qui après une visite au roi Edouard VII, est arrivé le 10 septembre à Paris où le Président de la République a donné en son honneur un dîner à l'Elysée. Le ministre des colonies a également reçu, longuement, M. Barclay.



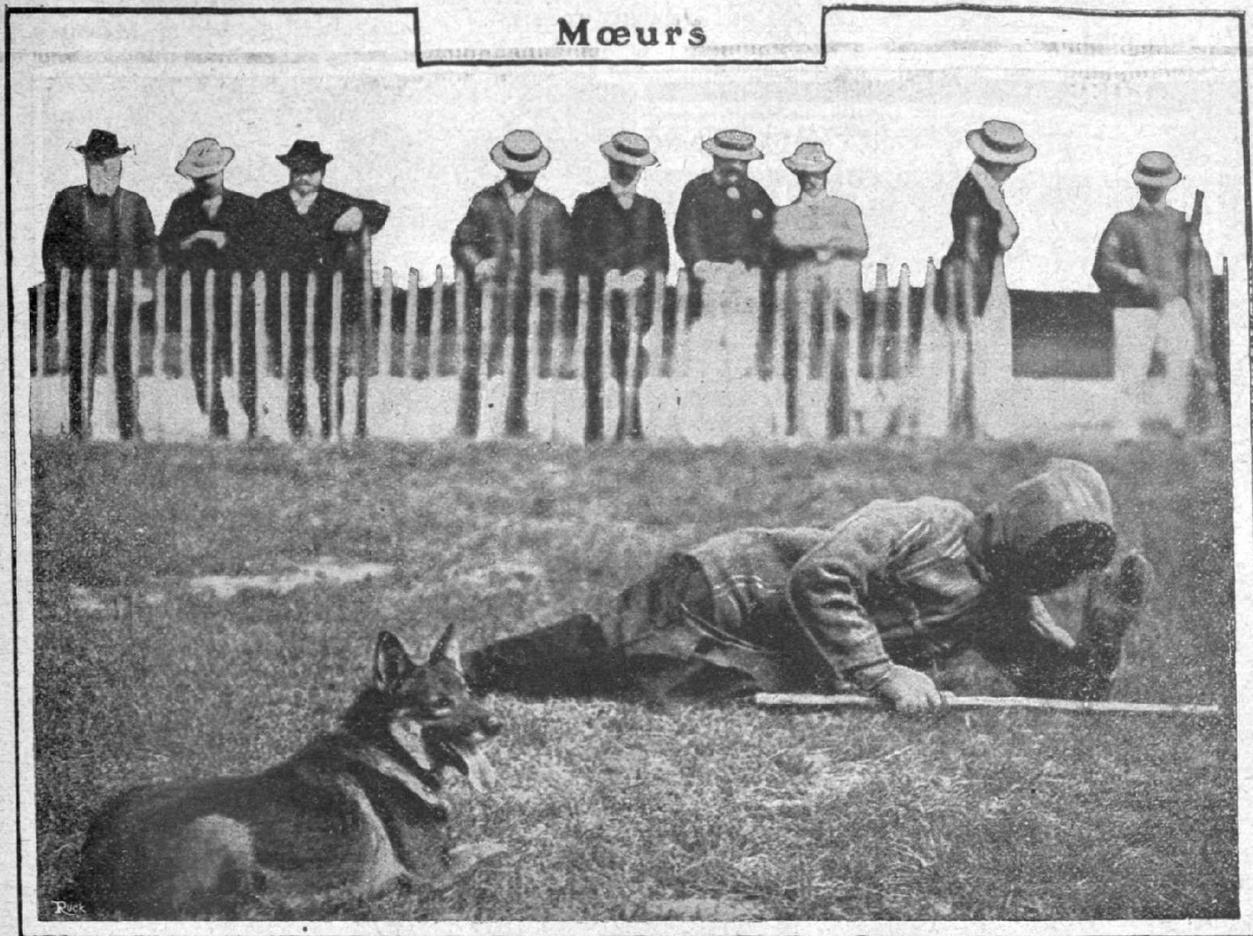
LE CAPITAINE WENDHAM, messenger du roi d'Angleterre arrivant à Londres avec, dans sa sacoche hermétiquement close, le traité anglo-russe signé par le Tsar.



UN COUVENT CÉLÈBRE, « LES OISEAUX », D'OU SONT PARTIES LES DERNIÈRES RELIGIEUSES. — Les journaux ont enregistré le départ en août des dernières religieuses chargées de la surveillance de l'immeuble des Oiseaux, rue de Sèvres, depuis le départ des religieuses pour Wesgate en Angleterre où elles continuent d'instruire de nombreuses élèves. Voilà donc, définitivement fermée, cette maison fameuse depuis un siècle. Nous donnons deux photographies rétrospectives : à gauche, la chapelle dont le clocher se voit du boulevard des Invalides ; à droite, un déjeuner sous les beaux arbres du jardin le jour de la canonisation (1899) de saint Pierre Fourier, fondateur de la Congrégation de Notre-Dame pour l'instruction des jeunes filles.

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE DÉCORÉ. — S. E. M. Kurino, ambassadeur du Japon, a remis le 29 août à M. Fallières, président de la République, les insignes du Grand Cordon de l'Ordre Impérial du Chry-

santhème qui lui a été conféré de S. M. Mutsu Hito. UN EXEMPLE A SUIVRE. — Le nombre des Suédois « abstinents », c'est-à-dire qui s'engagent à ne jamais boire d'alcool, est aujourd'hui supérieur à 400.00.



LA GARDE DU PRISONNIER

Le chien-policier a arrêté et terrassé le malfaiteur. Aussitôt l'ennemi à terre, il l'a chevaleresquement lâché. Mais, couché non loin de son prisonnier, il le tient « à l'œil » jusqu'à l'arrivée du maître. Malheur à l'escarpe, s'il bouge!

Le Chien, gardien de la Société

Pendant des siècles, le chien ne fut que le compagnon agréable des loisirs de l'homme, un ami fidèle et, certes, toujours prêt à risquer sa vie pour lui. Depuis quelque temps, on a eu l'idée de mettre à profit les étonnantes qualités du brave animal, pour arrêter les empiètements de « l'armée du crime », ainsi que pour aider l'homme dans quelques-unes de ses tâches difficiles et périlleuses

Bon voyage, Monsieur Dumollet,
A Saint-Malo, débarquez sans naufrage !



EU de gens se doutent que ces deux premiers vers d'une chanson populaire constituent la preuve que les chiens de défense ne sont pas une invention du xx^e siècle, et qu'ils avaient existé auparavant.

En effet, si nos voisins les Belges revendiquent à bon droit la gloire d'avoir les premiers employés de nos jours, les chiens à la police, si les Allemands ont,

avec tous les autres peuples, fait usage de chiens de guerre, chiens-estafettes et chiens-ambulanciers, il ne faut pas oublier que, jadis, la garde nocturne de la ville de Saint-Malo était assurée par une meute de dogues fort attentifs à leur besogne et des moins commodes.

Malheureusement, ils firent du zèle jusqu'à dévorer un jour les mollets d'un gentilhomme aussi inconsidérément que des mollets de vilain, ce qui leur valut de voir leur vie finir en même temps que leurs fonctions municipales. De leurs cendres



L'ATTAQUE

Sur un signe de son maître, le chien vient de se précipiter sur l'apache. Comme on le voit, ce dernier se montre docile, et il fait bien!

est née la chanson qui élève un doute sur la sécurité de M. Dumollet en la ville des corsaires. D'ailleurs, dès 1403, les Anglais avaient dressé de terribles *blood-hounds* contre les voleurs de troupeaux. Quoi qu'il en soit, il y a déjà quelques années que des chiens furent adjoints aux veilleurs de nuit de Gand, au grand avantage de la sécurité de la ville.

Bientôt, tous les faubourgs de Bruxelles, Schaerbeck, Saint-Gilles, Forest, se trouvèrent bien d'avoir suivi cet exemple. Malgré que les malfaiteurs y fussent en nombre inquiétant, on put réduire le nombre des hommes de police, et cependant, celui des attaques nocturnes diminua de près de 80 0/0.

L'ÉTRANGE DRESSAGE DES CHIENS DE POLICE

L'Allemagne suivit aussitôt ce progrès et, quantité de ses villes mirent en service des chiens..., service dont elles n'eurent qu'à

ÉTRANGES ARMURES

On est obligé de cuirasser et de matelasser, par prudence, ceux qui jouent le rôle des malfaiteurs. Le chien a la dent dure.

envoyèrent des concurrents dont l'adresse, l'intelligence et le courage enthousiasmèrent les spectateurs.

M. Massard, l'actif conseiller municipal de Paris, attira l'attention sur les déjà innombrables travaux des braves petits Hercules à quatre pattes et M. Simart, commissaire de police de Neuilly, obtint l'autorisation d'aller étudier en Belgique le dressage du chien de police, et de faire acquisition de quelques sujets, qui ont déjà fait leurs preuves en facilitant singulièrement les battues pratiquées au Bois de Boulogne pour le purger de cette quantité de gens sans aveu qui s'y cachent à l'abri des fourrés.

De son côté, la province ne se laissait pas distancer par la capitale. Verdun, Pont-à-Mousson, Épinal, Nancy, Roubaix, Dunkerque, Bordeaux, ont des chiens de police.

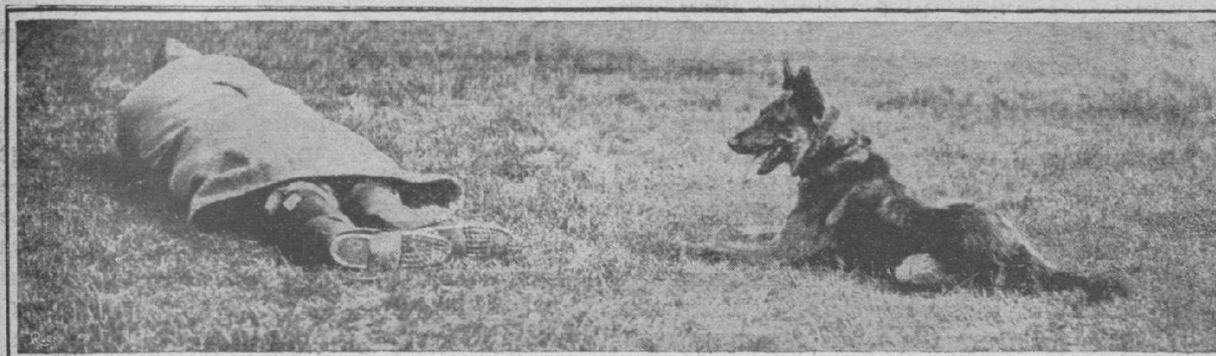
AU MÉPRIS DU BATON

L'apache est armé d'un bâton. Il veut en frapper le chien. Mais l'adroit animal, dans un mouvement rapide, saisira l'arme et la lui arrachera.



A LA RESCOUSSE!

Le chien a bondi sur l'escarpe et l'on voit la douloureuse besogne qu'accompliraient ses terribles mâchoires si l'on n'avait au préalable, capitoné le figurant.



LA LUTTE EST TERMINÉE

Malgré une défense vigoureuse, l'apache a succombé et a roulé à terre, gardant une immobilité absolue afin d'éviter un retour offensif de son adversaire à quatre pattes.

A Epinal, l'agent de police Lalloué, quoique ignorant des méthodes employées par les spécialistes, s'était improvisé dresseur de chiens de police et de défense. Guidé par son vif penchant pour la gent canine, il avait pris au hasard deux mâtins de ferme et avait réussi à leur faire rendre de réels services. Mais, lorsque sur le conseil de son chef, M. Iverlet, commissaire de police, il eut été assister au concours de Nancy, qu'il eut étudié les procédés de dressage et acheté des chiens de berger d'Alsace, il fut bientôt en mesure de présenter des sujets capables d'égaliser les exploits des champions les plus réputés.

Sa chienne *Léni*, une bête robuste et fine, à l'œil pétillant de vivacité et d'intelligence, est, dans son genre, une petite *prima donna*. M. Lalloué l'a principalement dirigée avec succès contre les braconniers de rivières. Ces gens-là se moquent des procès-verbaux ; autant dire qu'ils mettent leur amour-propre à les collectionner. Mais aucune perte ne leur est plus sensible que celle de leurs engins, en général assez coûteux, tel l'épervier. Et Dieu sait de quelles atroces malédictions ils poursuivaient cette diablesse de *Léni* qui leur tombait sur le dos à l'improviste, leur arrachait leur filet avec des manières si engageantes qu'on n'était guère tenté de lui rien disputer et le rapportait à son maître. Si bien qu'à l'heure qu'il est, M. Lalloué possède une collection d'éperviers aussi encombrante qu'incomparable et dont la mise en œuvre suffirait au repeuplement de plusieurs grands fleuves.

Que si nous prétendions à raconter tous les hauts-faits des bons *chiens-flics*, ce magazine n'y suffirait pas. M. Paul Mégnin, le rédacteur en chef de *Fermes et châteaux*, la si artistique et si documentée revue, et l'un des plus compétents parmi les éleveurs français, nous a raconté sur eux des anecdotes dont les fabricants de feuilletons populaires donneraient assurément fort cher et que nous leur livrons ici pour rien.

Un chien-policier allemand à qui on avait fait flairer la casquette perdue par un meurtrier sur les lieux de son crime, se mit de suite en campagne, suivit la piste du malfaiteur pendant *cinquante-deux kilomètres*, finit par le rejoindre et coopéra utilement à son arrestation. Un autre fut laissé pendant un quart d'heure dans la chambre où avait été assassinée une malheureuse fillette. On lui fit soigneusement respirer les effluves des vêtements de la petite victime. Peu d'heures après, l'admirable bête retrouvait le bandit parmi les huit cents ouvriers d'une vaste usine !

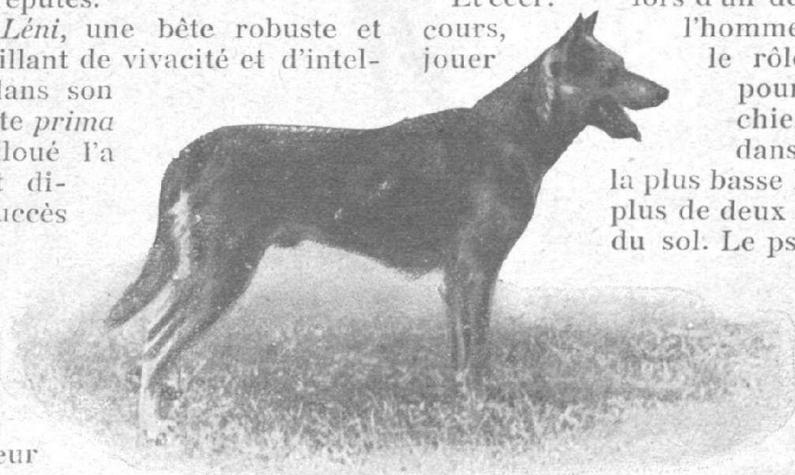
Et ceci : lors d'un des derniers concours, l'homme chargé de jouer le rôle du malfaiteur

poursuivi par le chien s'était caché dans un arbre dont la plus basse branche était à plus de deux mètres soixante du sol. Le pseudo-voleur se croyait fort en sûreté, convaincu que le chien devrait se contenter d'aboyer au pied de l'arbre pour déceler sa présence. Mais il était poursuivi par une bête très ardente, très combative, très mordante,

qui, arrivée sous lui, bondit comme une panthère, atteignit la première branche, s'y cramponna, grimpa dans l'arbre, sauta sur son gibier et le mordit cruellement avant que le maître, stupéfait, ait eu seulement l'idée d'intervenir et de la rappeler à lui.

TOUT CE QU'ON PEUT OBTENIR DES CHIENS DE POLICE

Après ces exemples, on comprend la terreur inspirée, par ces bêtes, aux vagabonds qui les considèrent comme des adversaires infiniment plus redoutables que l'homme le plus fort et le plus courageux. Et il ne faut pas oublier que les chiens de police ne sont généralement que de taille moyenne. Cependant, soit qu'ils saisissent l'homme à la nuque, soit que, se dressant menaçants contre lui, ils le tiennent en respect, soit que, par un tour de reins spécial dont certains d'entre eux ont



UN BEAU CHIEN POLICIER

Ténor von der Tiefenau à M. Schieb, directeur du buffet de la gare de Berne, est un superbe chien berger allemand, rempli de qualités.



LE CRIME ET LE DÉVOUEMENT AUX PRISES

L'escarpe, cet homme qui est un loup pour l'homme. et le chien, cet ami de l'humanité, ce gardien de la société, se sont dressés l'un devant l'autre. Mais soyons tranquilles, le vice humain sera puni et la vertu canine triomphera.

le secret, — et on dira que le jiu-jitsu n'a pas été inventé pour les chiens! — ils jettent à terre le gaillard le plus vigoureux; avec eux, comme on dit, il « n'y a rien à faire »... qu'à se soumettre piteusement.

En effet, bien malin est celui qui parvient à mettre hors de combat un de ces courageux champions. Le chien qui vient sur vous n'offre qu'une cible peu étendue au revolver. De plus les feintes, les esquives, la rapidité de détente de l'intelligent animal sont absolument déconcertantes. Qui n'a vu la tranquille désinvolture avec laquelle les chiens de bouviers évitent les coups de pied, pourtant foudroyants, des bœufs, pour leur replanter tout aussitôt les dents aux jarrets?

De plus, le chien-policier est entraîné à se précipiter toujours sur la main armée. Le bâton, il le saisit dans sa gueule d'acier et l'arrache au malandrin qui se repentira de son audace; il broie le poignet qui tient le revolver ou le couteau. Si l'arme tombe à terre, le chien saute dessus et l'emporte au loin pour revenir immédiatement sur son adversaire désarmé.

Par des moyens très simples et qui ne demandent que de la patience et de l'assiduité, on leur apprend en trois mois au maximum, à se coucher près du maître ou à distance, à venir à l'appel, à ne rien ramasser hors du chenil, à ne jamais rien accepter d'un inconnu, — sans quoi ils seraient vite empoisonnés, — à apporter, à sauter, à aller à l'eau, à quêter sur toute la surface d'un terrain donné, à aller dans la direction indiquée, à chercher un objet perdu, à suivre une piste, à marcher à l'écart, à aboyer au commandement, à prévenir en grognant sans aboyer, à attaquer au commandement, à se calmer au commandement, à attaquer de soi-même si le maître est en danger, en pratiquant ces attaques de diverses façons suivant l'occurrence, à faire face à l'homme sans mordre, à mordre au commandement, à ne pas craindre les armes à feu, à faire, de soi-même, des rondes de nuit à des heures régulières, etc., etc. Le tout en obéissant à des commandements brefs ou seulement à des gestes.

On le déshabitué fort bien de se jeter sur les autres chiens comme de massacrer les chats et les volailles. Un peu de méthode et de constance y suffisent, pourvu, cependant, qu'on ait judicieusement choisi la race de chiens à dresser et le sujet lui-même, qu'on entreprendra tout jeune, après avoir éliminé les individus incu-

ramblement désobéissants ou méchants.

Car c'est un axiome; le chien de police, bien que d'une bravoure à toute épreuve doit être bon, affectueux, doux avec les enfants. Toute bête qui mord sans ordre sera impitoyablement écartée. Mais, s'il faut que le chien soit attaché à son maître, il faut aussi qu'il soit méfiant à l'égard des étrangers, qu'il ne se laisse jamais flatter par le premier venu.

Nous disions qu'un dresseur de chiens de police doit s'armer d'une patience à toute épreuve. C'est au point que s'il sent les nerfs le gagner, il devra immédiatement arrêter la leçon et s'interdire de jamais brutaliser ses élèves sans mesure, sous peine de les rendre craintifs et de compromettre pour toujours le résultat de ses efforts. D'autre part, il ne devra pas caresser à tout bout de champ, mais seulement après chaque exercice réussi.

Règle: ne pas converser avec le chien. Lui donner des commandements brefs, distincts, impératifs; le diriger par des gestes nets et précis. Ne pas le châtier pour maladresse, mais seulement pour désobéissance.

LES MEILLEURS CHIENS ET LEURS EXPLOITS SURPRENANTS

Quant aux punitions, après la réprimande, elles seront graduées depuis la privation de caresses et de friandises jusqu'à celle qui consiste à présenter la soupe à l'heure habituelle pour l'enlever aussitôt après renouvellement de la réprimande.

On montrera aussi le fouet en grondant, mais, pour ce qui est des coups de fouet, ils devront n'être employés qu'à la dernière extrémité et seulement au cas de révolte. On voit que toute cruauté est prohibée par les maîtres.

A Pont-à-Mousson, où un chenil fort bien tenu a été organisé par le brigadier Dannofer, qui remplit actuellement les mêmes fonctions à Roubaix, depuis un an que les chiens accompagnent tous les soirs les agents en patrouille, ceux-ci, souvent attaqués et frappés auparavant, n'ont plus eu aucune prise de corps. Le planton nocturne qui reste seul après minuit et qui, naguère, se trouva plus d'une fois en danger, a maintenant deux chiens avec lui et les malfaiteurs ne se risquent pas à côtoyer le poste. Si l'agent doit sortir, il est accompagné d'un chien pendant que le second garde le poste où tout autre qu'un agent ne

saurait entrer sans courir le risque d'être déchiré par la bête furieuse.

Après bien des essais, on en est arrivé à cette conclusion que, si toutes les races de chiens peuvent rendre des services à des titres divers, les seules bêtes remplissant toutes les conditions désirables de force, d'intelligence, d'agilité, de résistance, de courage, de flair, sont les chiens de bergers allemands, jolies bêtes de formes très analogues à celles du loup.

Les chiens belges de Gronendaël don-

appliquer par les dresseurs français.

Il semble assez probable que toutes nos races de chiens de bergers, qui se valent, pourraient fournir des policiers très bons. L'airedale-terrier, que les Anglais emploient pour la chasse du sanglier, a déjà donné des bêtes de police très remarquables.

Avec les chiens, il sera facile d'épargner beaucoup d'existences et sinon de réduire le nombre actuel des agents, du moins d'étendre beaucoup leur rayon



QUELQUES TRAVAUX

En haut, on voit l'un d'eux, qui vient de visiter le toit d'une maison, redescendre désinvoltement par l'échelle.

Au milieu à gauche, c'est un chien à qui un malfaiteur a jeté quelque nourriture suspecte et nocive. L'animal

(Plaques Lumière)

DES CHIENS HERCULES

n'y touchera pas. A droite, d'un bond, l'agile animal pénètre par la fenêtre dans la maison qu'il va visiter en policier accompli. Enfin, en bas, on suppose qu'un homme est tombé à l'eau. Le chien a plongé et rapporte le mannequin sur la berge.

nent aussi d'excellents résultats, mais ils ont moins de flair que les allemands. De plus, le dressage belge semble tendre plutôt à former des sujets de concours acrobatiques. La méthode allemande, moins brillante, ne vise qu'au service de police d'action, et c'est elle que nous voudrions voir

d'action et l'efficacité de leur surveillance. Une anecdote à ce sujet est particulièrement édifiante.

Lors du dernier concours de Rouen, le commissaire central de cette ville se lamentait devant ses collègues allemands et suisses venus pour participer au concours,

du nombre sans cesse croissant de ces dangereux vagabonds sans feu ni lieu qui couchent sur les quais à l'abri des ballots de marchandises et que, dans la ville de Corneille et de Flaubert, on appelle des soleils.

Les policiers étrangers proposèrent une expérience. On organisa une battue sous la direction du magistrat français, battue où ils emmenèrent leurs chiens-champions. Au bout de peu de temps, terrifiés et hurlant, les vagabonds étaient débusqués de toutes leurs cachettes, mais ceux qui fuyaient étaient aussitôt rattrapés par les implacables chiens et bientôt on en emmenait au poste, un énorme troupeau autour duquel les braves toujours



LE CHIEN-ESTAFETTE

Dans un petit sac fixé au collier, le maître enferme la dépêche que le chien devra porter à destination, ce dont il s'acquittera à merveille.

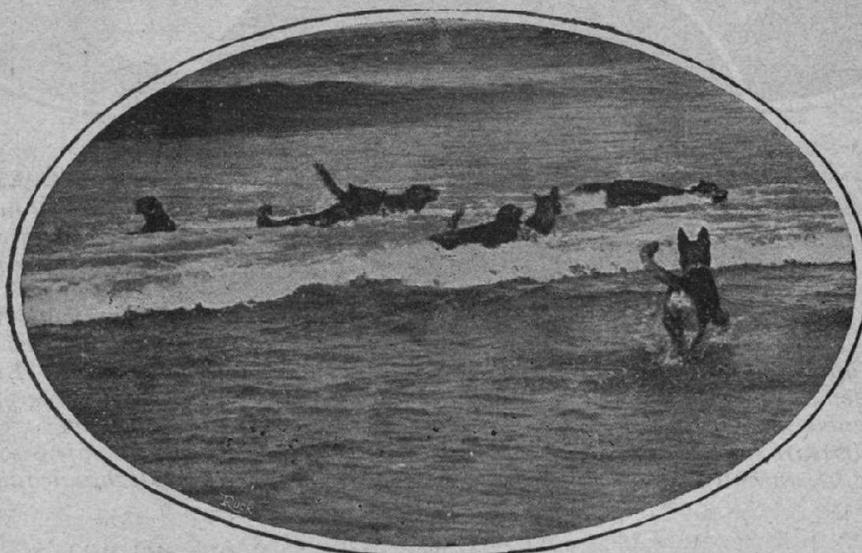
conscience leur métier naturel de garde-troupeaux, maintenant le contact intime et ramenant instantanément les égarés volontaires dans le sentiment du droit chemin.

La terreur des soleils fut telle que, huit jours encore après le concours et le départ des chiens tant redoutés, la ville de Rouen dormait chaque nuit en pleine quiétude et qu'on ne rencontrait plus un seul vagabond même aux heures les plus avancées de la nuit, fût-ce

dans les quartiers les plus mal famés ou les plus déserts.

Voilà une expérience concluante, n'est-il pas vrai? Qu'on nous donne donc des chiens de police et qu'on nous rende ainsi, à peu de frais, notre sécurité si compromise.

PAUL VILLERS.



LE BAIN DES CHIENS-POLICIERS

Après le concours de Biarritz, le 1^{er} septembre dernier, cette belle troupe de chiens de bergers de Malines (la meilleure des races belges), alla prendre ses ébats dans la mer et se remettre de ses fatigues par un bain bien gagné.



(Cl. H. Manuel)

(Phot. F. mina)

EMILE VERHAEREN (1)

Aridité

A coups multipliés
Le vaste archer soleil frappait aux flancs les nues ;
Et chaque ombre semblait une bête abattue
Qu'il couchait à ses pieds.

L'azur tragique et clair
Incendiait le bois et la bruyère aride :
Un carnage muet, éclatant et torride,
Se déployait dans l'air.

Tout vent séditieux
Captif aux horizons avait fermé son aile ;
L'uniforme splendeur de la beauté cruelle
Martyrisait les yeux.

Et seul un bruit de faux
Obstinément, là-bas, grinçait dans l'étendue.
O sa plainte irritante et vrillante et tordue
Jusques au ciel, là-haut !

EMILE VERHAEREN.

(1) Né aux environs d'Anvers en 1855, EMILE VERHAEREN l'auteur des Villes Tentaculaires, des Petites Légendes, et des Forces Tumulueuses, l'un des grands poètes lyriques de Belgique, publie ce mois-ci la Guirlande des Dunes.



(Cl. H. Manuel)

(Phot. Femina)

PIERRE DE BOUCHAUD (1)

Le Soir

O Soir délicieux comme un jardin de roses,
Bercez l'âme du jour endormi dans vos bras
Au souvenir ardent de ses apothéoses
De hérault des clartés que la mort n'atteint pas.

Vos enivrants parfums recouvrent les collines
Et les champs de leur voile impalpable et léger;
Beau Soir au teint d'œillets, de mousses, de glycines,
Vous êtes le paisible et le bon messager.

La Nature sourit à la flamme amoureuse
Dont vous incendiez les herbes des sentiers.
Je vous sens sur le blé que votre haleine creuse,
Je vous devine au bord du fleuve et des halliers.

Vous lancez au zénith des traits de pourpre tendre.
L'eau du lac resplendit comme un miroir de feu.
Et vos mains sur le sol se baissent pour étendre
Un tapis de lueur sanguine ou camaïeu.

Et c'est vous qui passez dans l'aubade que chante
Un roitelet croyant à l'aurore du ciel
Et qui gonflez mon cœur comme une hymne enivrante,
O Soir délicieux, Soir plus doux que le miel...

PIERRE DE BOUCHAUD.

(1) Né à Chasselay (Rhône), en 1866, PIERRE DE BOUCHAUD, poète de forme classique, est l'auteur du *Recueil des Souvenirs*, des *Heures de la Muse* et des tout récents *Lauriers de l'Olympe*.



CHANTEURS NAPOLITAINS

Les fêtes religieuses revêtent en Italie un caractère très spécial. Le jour de la fête de Piedigrotta, les gamins de Naples vont chantant par les rues des romances qui, bientôt, feront le tour du monde.

FÊTES RELIGIEUSES EN ITALIE

Au moment où de nombreux touristes sont partis pour visiter les lacs du nord de l'Italie, Je sais tout va essayer d'évoquer pour eux les fêtes religieuses de la péninsule, qu'on ignore trop souvent parce qu'on n'ose affronter à Rome ou à Naples la chaleur de l'été. Ignorance regrettable, car c'est mal connaître l'Italie que la connaître seulement en hiver, sans l'éclat de ses cortèges et le chatoiemnt bizarre de ses processions X X X X X

QUI donc se douterait, en écoutant, le soir, aux coins des rues, des musiciens ambulants chanter ces romances italiennes *O Sole mio! Dormi Carme! O Maria, tu Sola! Paluum e notte!* entendre le lointain écho d'une des réjouissances religieuses les plus célèbres de toute l'Italie, la fête de *Piedigrotta*, plus populaire à Naples que toutes les solennités de ce genre?

Les fêtes religieuses en Italie nous déconcertent quelque peu, nous, gens du

Nord, habitués à la sévérité des cérémonies du culte, et non à la joie profane dont on les entoure là-bas.

La plus somptueuse, la plus célèbre aussi de toutes, est celle de *Piedigrotta*. Avant d'être un lieu de vénération catholique, *Piedigrotta*, petit faubourg de Naples situé à l'extrémité occidentale de la ville, au pied de la grotte creusée sous le volcan de Pausilippe et où s'ouvre le tunnel joignant Naples et Pouzolles, fut célèbre pour avoir abrité Virgile. Or, voici la croyance populaire : c'est là que, bien des siècles



LA BÉNÉDICTION DE LA MER

Chaque année, le 15 août, de longues processions traversent Venise sur des ponts de bateaux, escortant les prêtres et les religieux qui vont bénir la Lagune.

plus tard, le 8 septembre 1353, la Vierge apparut à trois moines. En ce lieu désormais sanctifié, on construisit aussitôt une église qui dut être fameuse bien vite, puisque Boccace en parle dans la *Reine Fiammette*!

La date choisie pour la fête est demeurée celle de l'apparition divine. Dès longtemps à l'avance, dans toute la campagne de Naples, on se prépare à la célébrer dignement. Septembre est le mois des vendanges, et la joie des récoltes heureuses est associée à celle des rites sacrés.

De tous les points du pays, les paysans se rendent à la ville, entassés sur des chars ornés de pampres et de feuillages.

Sur le parcours, on vend des raisins. Pour se faire une idée de l'importance de cette fête, il suffira de dire qu'à son occasion tous les journaux éditent un numéro spécial, que des revues ne se publient qu'à cette date, que tout le monde y prend part et s'en mêle, aussi bien les paysans qui s'ingénient à décorer leurs chars, que les citadins ornant leurs maisons.

Du temps des Bourbons, le roi ne manquait jamais de s'y rendre en carrosse de gala. Murat devenu roi de Naples marchait en tête du cortège, à cheval, revêtu de ses plus beaux uniformes, resplendissant d'ors et de croix.

Or, en Italie, la joie ne va point sans le bruit. C'est, par les rues et les chemins, un tapage assourdissant. En tête des chars, sur les flancs du cortège, à sa suite, partout

où il passe, partout où il va passer, hommes, femmes, enfants, se précipitent, soufflant à perdre haleine, dans de rudimentaires trompettes en fer blanc.

Dans cette cohue fantastique, on trouve les instruments de musique les plus étranges. Certains sont devenus fameux, classiques, si l'on peut dire : le *Putipu* (prononcez poutipou), pot d'argile recouvert d'une peau de tambour dans laquelle passe une baguette qu'on agite; son fracas prolongé et assourdissant est traversé par celui, plus aigu, strident comme un coup de sifflet, du *Tricaballache*, autre instrument composé de trois baguettes de bois qui, en se rapprochant l'une de l'autre font entendre d'horribles grincements; voici enfin le *Scetarajane*, sorte de violon dont les cordes sont remplacées par des rondelles en fer blanc et dont l'archet est un bâton en forme de scie!

Bientôt le cortège arrive à Notre-Dame de Piedigrotta. Les chanteurs qui avaient pris place sur les chars s'efforcent d'obtenir de cette foule un silence relatif, et, quand le calme s'est fait, ils chantent les chansons qui ont été primées la veille dans les théâtres de la ville. Le peuple tout entier appelé à juger les œuvres des musiciens et des poètes a proclamé les vainqueurs. Les plus illustres ne rougissent point de se soumettre à ce jury. Les autres chansons chantées à Piedigrotta le 8 septembre sont celles que le peuple a choisies, et déjà, quand, devant la chapelle où la Vierge



FÊTES DES QUATRE AUTELS

En souvenir de l'abolition de la féodalité, quatre tours en bois sont édifiées sur l'emplacement des anciennes portes féodales. Les tableaux qui les ornent et les tapis qui les entourent sont faits en fleurs naturelles.

apparut aux trois moines, les musiciens font entendre leurs romances, les pèlerins en connaissent les paroles et reprennent en chœur le refrain.

Le temps semble avoir confondu deux fêtes en une seule : celle de la Vierge et celle des vendanges. Mais ce peuple qui les célèbre avec un égal enthousiasme n'y regarde pas de si près.

Naples, du reste, connaît d'autres solennités. Si Piedigrotta représente la fête des campagnes, la fête de Montevergine est nettement celle du peuple napolitain. Mais ici le lien apparaît encore plus étroit entre les solennités du paganisme et celles du christianisme. Avant d'être vouée à la Madone miraculeuse, Montevergine fut ornée d'un temple de Cybèle ou de Minerve, si bien que, depuis la plus haute antiquité, la colline située à l'est de Naples fut vénérée par les habitants du pays. Les historiens assurent que, déjà au temps du paganisme, on y donnait au printemps des fêtes populaires en l'honneur de la déesse antique. Faut-il voir dans la date à laquelle on célèbre aujourd'hui la Vierge de Montevergine (fêtes de la Pentecôte) une simple coïncidence? Convient-il de penser que les moines du moyen âge voulurent profiter du renom de ces fêtes pour les consacrer à la Vierge, ou au contraire qu'ils s'efforcèrent de purifier cette région vouée jadis aux faux dieux en y dressant une église? Toujours est-il que, dès le début du XII^e siècle, ce monument fut l'objet d'une dévotion toute particulière; que, depuis huit siècles, des fidèles ne manquent pas de s'y rendre en foule chaque année, et qu'aujourd'hui le peuple de Naples entoure de la même piété ardente la chapelle que le roi Manfred avait fait construire en 1266.

Si, de nos jours, le peuple entier se met sous sa protection, au début la légende veut qu'elle n'ait apporté son secours qu'à une classe spéciale d'individus : *les brigands*. Mais si la superstition a élargi la signification de ce terme, si d'aucuns le prononcent avec ironie, il est juste de reconnaître que les brigands d'autrefois étaient loin de ressembler à ceux d'aujourd'hui. Le brigand des Abruzzes et de la Calabre n'est pas ce qu'on pourrait croire. Cet itinéraire n'implique rien de vulgaire et de bas. Le brigand de jadis, celui sur qui la Vierge étendait sa protection, était un homme courageux, hardi, un partisan capable de risquer sa vie pour défendre la liberté, conspirateur politique, soutien du faible contre le fort, champion de l'opprimé

contre l'oppresseur, et non pas écumeur de la route. Le peuple le respectait comme il respecte tout ce qui est aventureux et brave, et unit dans un même amour le brigand au beau geste et la Vierge qu'il allait implorer avant de partir en guerre. Il était juste que le petit bourgeois du XIX^e siècle, descendant du bas peuple de jadis, héritier de ses biens et de ses superstitions, continuât d'apporter à la Vierge de Montevergine le tribut de sa dévotion.

LES FÊTES DE MONTEVERGINE — DE LA VERDURE ET DES FLEURS PARTOUT

Ici, le voyage est plus long que pour Piedigrotta! Plusieurs familles se cotisent pour l'entreprendre. On s'organise comme pour une expédition lointaine : on élit un trésorier, un président chargé de procurer les voitures, les ornements, d'assurer les vivres pendant le trajet, de fournir le harnachement des chevaux, l'équipement du cocher, les vêtements des pèlerins.

Car on ne rend pas visite à la Vierge de Montevergine dans n'importe quelle tenue! Les plus humbles s'efforcent d'y aller richement vêtus. Plus les voitures sont belles et les vêtements flamboyants, mieux on manifeste sa piété. Tous les pèlerins appartenant à un même groupe doivent porter les mêmes couleurs et des habits strictement semblables. Si le rouge, le vert et l'or, les tons éblouissants de l'ancien costume napolitain ont disparu, la règle veut que les hommes d'un même groupe soient pareillement habillés, portent même chapeau, même cravate, même forme de chaussures et que les femmes soient sanglées dans des uniformes de soie. Ce qui caractérise, en effet, ce pèlerinage c'est le souci, la recherche de l'élégance, le goût et l'imagination des fidèles se donnant à libre cours.

Le matin de la Pentecôte, en file interminable, les voitures quittent Naples et s'élancent sur la route au triple galop. On se bouscule bien un peu parmi la poussière, on s'injurie au milieu du bruit des grelots, mais il n'importe : chacun tient à honneur d'arriver parmi les premiers, et l'on s'inquiète peu des véhicules renversés sur le bord du chemin. Mais, dès qu'on est au pied de la colline, les clameurs et les rires cessent. On se rend très dévotement au sanctuaire demander pardon à la Vierge de tous ses péchés. Les pénitents se prosternent, le front dans la poussière ; chacun proclame ses fautes ; les pires gredins, sin-

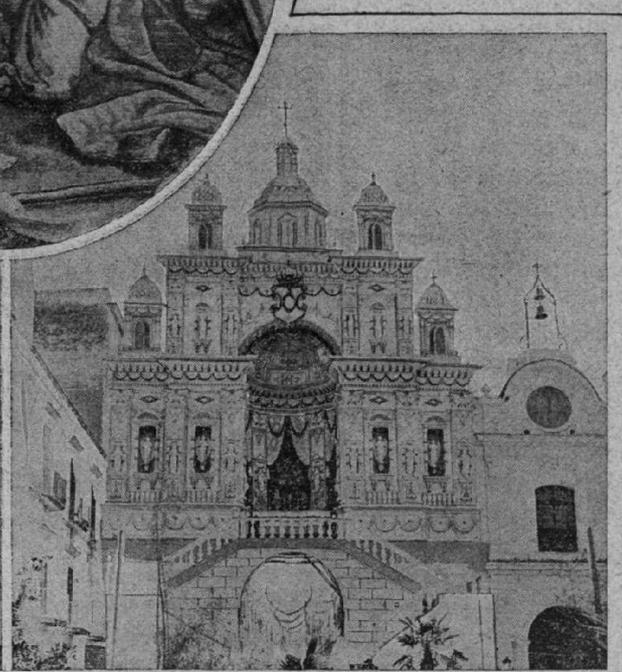
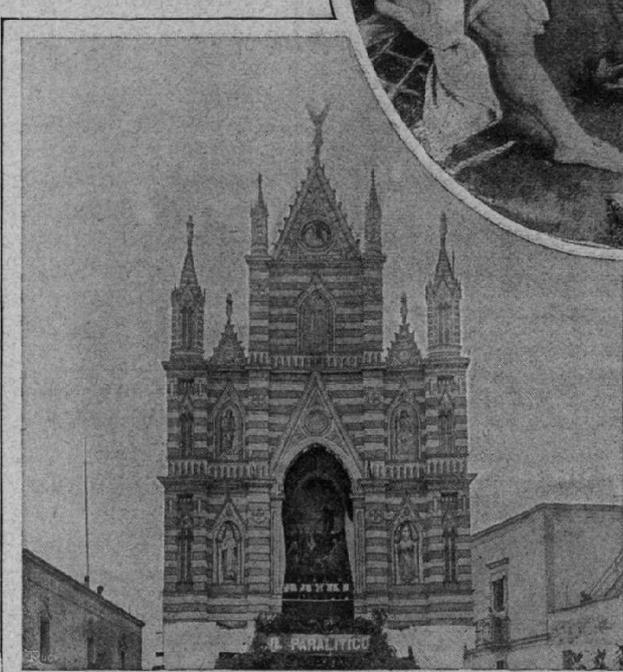
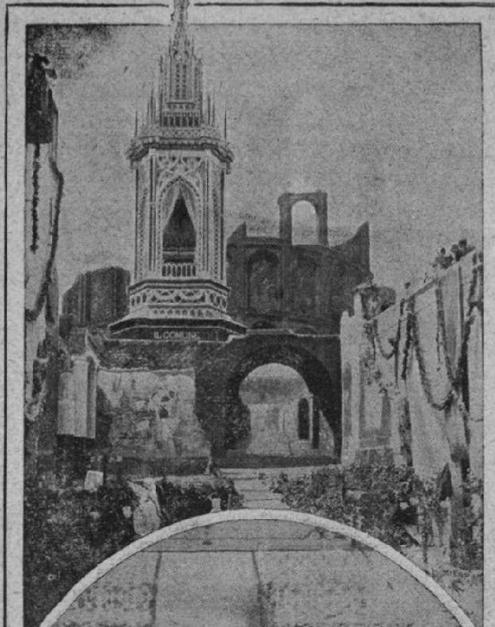
cères et repentants, se traînent à genoux du seuil de l'église jusqu'au maître-autel en se frappant la poitrine et criant :

— Nous sommes de grands criminels!

Puis, lorsque pénitence est faite, estimant sans doute que l'aveu et le regret de leurs péchés suffisent à les en absoudre, les pèlerins se relèvent, s'essuient les genoux, et, l'âme nette, le cœur léger, chacun s'en va déjeuner gaîment, en plein air. Alors seulement la vraie fête commence. On boit, on chante, on se jette des défis. C'est l'heure de la joie, de l'entrain, l'heure des chansons à *dispetto*, comme ils disent. Sur un sujet quelconque, l'un des pèlerins improvise une

chanson, il s'agit pour un autre d'en improviser une meilleure. Tous les convives sont juges, mais il arrive qu'à la fin du tournoi le jury, quelque peu impressionné par le bruit, le soleil et les vins généreux, prononce des verdicts entachés de partialité. Et ce sont alors de nouveaux chants, de nouveaux cris qui résonnent encore après la nuit close, car on ne se remet en route que le lendemain.

Ah! ce retour de Montevergine, quelle fête il représente pour les Napolitains, pour ceux qui n'ont pu s'en aller en compagnie jusqu'à la chapelle de la Vierge! Les premiers chars rentrent à Naples à l'heure du soleil couchant.



CHEFS-D'ŒUVRE ÉPHÉMÈRES

A côté des églises antiques taillées dans la pierre, les fidèles construisent des chapelles et des portiques en carton ornés de peintures et de guirlandes qui sont détruits le lendemain des fêtes. Au milieu de cette page figure un tableau en fleurs naturelles destiné à orner l'une des quatre tours le jour de la fête des quatre autels.

Dans les rues règne une animation extraordinaire. Les voitures chargées de feuillages et de fleurs, attelées à quatre, six et même huit chevaux se suivent en un cortège bariolé et chantant. Hommes, femmes, enfants mal remis des festins de la veille et du jour, poussiéreux et joyeux pourtant, soufflent dans des trompettes, ou brandissent au bout de longues baguettes des petits seaux de métal, remplis de l'eau bénite puisée au sanctuaire. Et la foule, masquée sur plusieurs rangs, acclame les beaux équipages, raille ou siffle les autres, et chante aussi en brandissant des feuillages. Enfin, la nuit venue, vers Pausilippe, pèlerins et curieux s'installent devant des tables dressées en plein vent, soupent, boivent, chantent, et ainsi s'achèvent dans l'allégresse et l'ivresse générales ces deux journées consacrées à la pénitence.

A côté de ces fêtes purement religieuses et qui sont de véritables fêtes nationales en Italie, il en est d'autres dont le caractère apparaît moins défini; fêtes à la fois religieuses et politiques et que le peuple célèbre avec éclat. Telle est, par exemple, celle des *Quattro Altari* (fête des Quatre Autels), célébrée à Torre-del-Greco, au pied du Vésuve, en souvenir de l'abolition de la féodalité en l'an 1700 et qui attire chaque année plus de cent mille visiteurs.

On construit aux quatre coins de la ville quatre grandes tours en bois, occupant l'emplacement des quatre portes féodales. Les habitants les décorent de branchages

et de fleurs, et les transforment en autels, qui offrent une particularité curieuse : tous les tableaux qui ornent les autels, les motifs de décoration qui les enjolivent, les tapis qui s'étendent autour d'eux sont faits en fleurs naturelles. L'imagination et le talent des artistes s'y donnent libre cours et l'on trouve parfois dans ces tableaux éphémères de véritables chefs-d'œuvre de composition et de couleur.

D'ailleurs, les instincts artistiques des populations d'Italie trouvent à s'employer en bien d'autres solennités, telles la fête des *Gizli* (les Lys) célébrée chaque année au mois de juin et au cours de laquelle de longues tours en bois léger couvertes de peintures sont portées par les rues, suivies d'un vaisseau gigantesque dans lequel repose l'image de saint Paulin, inventeur des cloches.

Qui ne connaît le miracle de saint Janvier dont le sang coagulé, conservé dans une ampoule close, se liquéfie une fois l'an et toujours à la même date, devant les fidèles agenouillés.

A Paris, on a coutume de dire que tout finit par des chansons.

Tout finit à Naples par des cortèges : aussi bien, après le miracle de la *Liquéfaction*, le peuple se rend-il en long cortège par les rues, portant la statue en bronze de saint Janvier, devant qui la foule se prosterne.

S'il fallait, en effet, énumérer toutes les fêtes de Naples, il faudrait prendre tous les saints du calendrier. Mais ce qui est étrange, c'est que chacune a ses manifes-



UN DES HÉROS DE LA FÊTE DE SANTA MARIA

Hissé au plus haut d'un mât, un enfant, costumé en ange, jette des fleurs sur les fidèles. La tradition exige que le bébé soit armé d'un arc et d'un carquois.



APRÈS LA FÊTE

La fête de Montevergine terminée, tous les chars rentrent à Naples chargés de feuillages, de fleurs et de fruits, trainés par des chevaux, des mules, des bœufs, parfois par un bœuf et un cheval.

tations particulières, dont il est malaisé de trouver la signification ou la raison. Pourquoi la coutume exige-t-elle qu'à la fête de Santa Anna, en été, on doive lancer des ballons et allumer d'innombrables fusées? Pourquoi, pour honorer saint Antoine, en hiver, dresse-t-on par les rues des bûchers sur lesquels le peuple vient jeter ses vieux meubles?

Rome, du reste, n'a rien à envier à Naples à ce point de vue. Les pompes et le faste de Saint-Pierre ne suf-

fisent pas aux Romains. Ils ont « leurs » solennités. Le jour de la Fête-Dieu, fête du

Divino Amore, le peuple se rend en cortège fleuri de Rome à Marino, non loin du lac Albano. Pourquoi? Il est assez difficile de le dire, car on n'y fait pas pénitence ainsi qu'à Montevergine. On boit, on chante; et, comme le vin de Marino est réputé dans toute l'Italie, on peut se faire une idée de la gaité un peu spéciale du refour... Les étrangers connaissent peu cette fête, qui



UN ÉLÉGANT

Les gens du monde eux-mêmes rivalisent de luxe et de richesse dans la décoration de leurs équipages.

a lieu au plus fort de l'été, et c'est regrettable, car ils y verraient mieux qu'en toute autre occasion quelle est l'âme ardente, enthousiaste et enfantine aussi des habitants de la Ville Immortelle.

Mais, à côté de tant de fêtes bruyantes et presque païennes d'aspect, il en est d'autres, une autre, tout au moins, qui a conservé un caractère de douceur mystique très curieux. Elle évoque tout le charme des premiers âges du christianisme, sa piété tendre et naïve, et fait songer aux rêveries de saint François d'Assise : telle est la fête des Agneaux de sainte Agnès.

La tradition veut que la basilique de Sainte-Agnès, située aux portes de Rome, fournisse chaque année sept agneaux à l'archi-basilique de Saint-Jean-de-Latran. La laine de ces agneaux, provenant de la Chartreuse des trois Fontaines où mourut saint Paul, sert à tisser les manteaux sacrés du Pape. Jadis, le Saint-Père venait bénir lui-même le petit troupeau à Saint-Jean-de-Latran. Aujourd'hui, prisonnier volontaire dans son palais, ne se déplaçant plus, on le lui amène au Vatican, et la promenade à travers les rues des sept agneaux bien lavés et peignés se rendant vers le souverain pontife, escortés de tous les enfants riant et chantant, constitue un des spectacles favoris du peuple romain. Rome

possède encore la fête du *Ferragosto* ; le 15 août, à Assise a lieu celle du Pardon. Aussi bien chaque ville de l'Italie a-t-elle sa dévotion, toutes semblables pourtant par la joie populaire dont elles s'entourent, par le luxe extérieur qu'elles déploient, par cette piété bruyante et somptueuse qui en fait quelque chose de spécial dont on ne trouve en aucun autre pays, sinon en Espagne peut-être, l'équivalent.

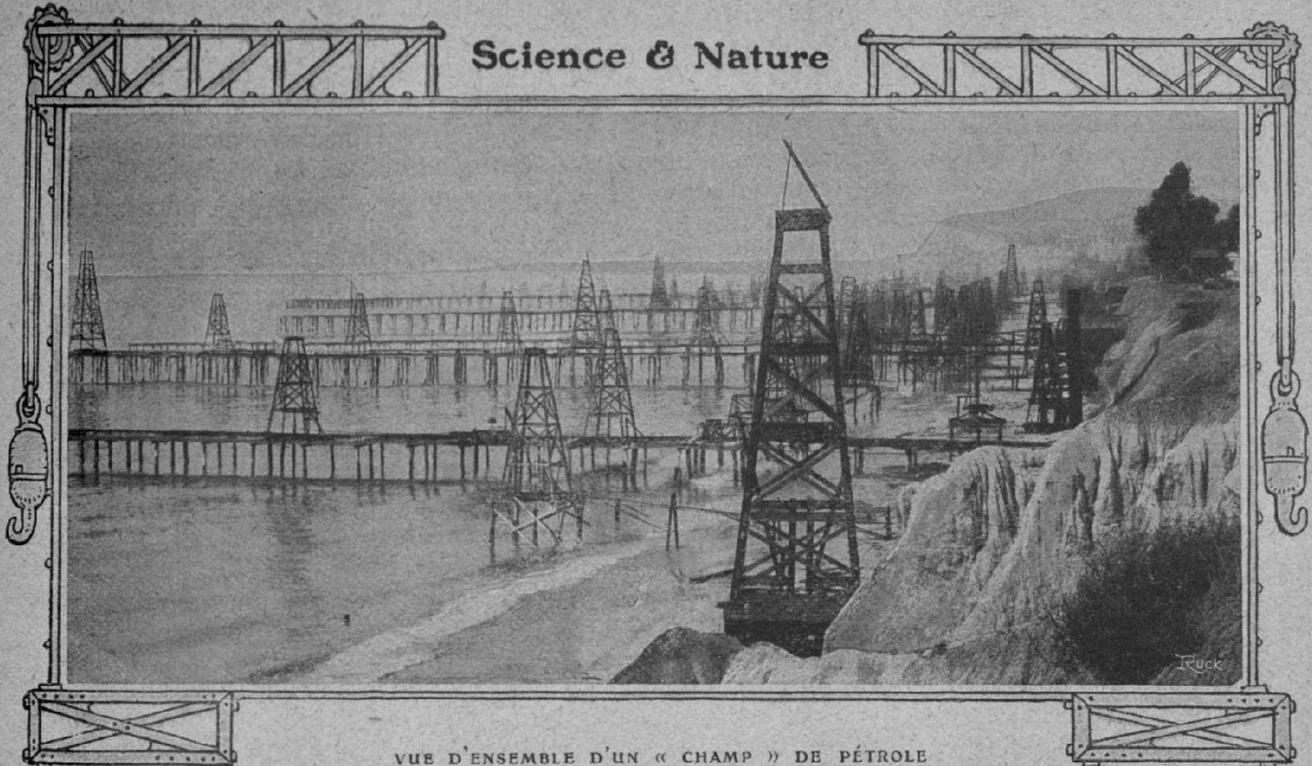
Venise, endormie au bord de la lagune, sort une fois l'an de sa torpeur orgueilleuse pour fêter le 15 août. Ce jour-là, la vieille cité des Doges s'éveille au bruit de toutes ses cloches. Les gondoles parées et fleuries se suivent en une lente procession, et, le soir, la ville illuminée s'anime de tous les chants qui se répètent sur les canaux. Les violons et les guitares pleurent dans le soir léger, et c'est, en l'honneur du 15 août, l'évocation presque exacte du temps où le Doge élu venait en grande pompe épouser la Mer, sa conquête glorieuse.

Ainsi revivent, en presque toutes les fêtes religieuses d'Italie, les souvenirs du passé. Nulle nation ne sait les évoquer avec plus d'enthousiasme, et plus d'insouciance aussi, car ce peuple, qui fut jadis maître du monde, oublie, parmi le faste et l'apparat, les tristesses du temps et les blessures de l'Histoire.



SAINT JANVIER

Après le miracle de la Liquéfaction, une statue du saint est promenée par la ville au milieu du peuple prosterné.



VUE D'ENSEMBLE D'UN « CHAMP » DE PÉTROLE

Non contents d'exploiter les gisements de la terre ferme, les Américains creusent des puits à bonne distance du rivage pour atteindre les couches qui peuvent exister sous le lit de la mer. Cette photographie, qui montre des centaines de puits, a été prise à Galveston (Texas).

Un Océan de Lumière, de Chaleur et d'Énergie

Le pétrole est l'allié le plus mystérieux et le plus admirable du travail dans la colossale lutte moderne. Tout en lui tient de la légende, son origine est encore obscure et sa découverte, qui date de cinquante ans seulement, fut suivie de fortunes si rapides et si colossales qu'on croit lire un conte de fée. La baguette magique fit jaillir une source bienfaisante de lumière, de chaleur et d'énergie!



LHISTOIRE de l'œuf de Christophe Colomb n'est pas nouvelle et à distance la découverte des plus grandes inventions qui bouleversèrent l'humanité paraît enfantine. Enfantin aussi le moyen de gagner des millions si non des milliards. On connaît la boutade de ce Crésus transatlantique: «Où que vous serez, dans votre cabinet de travail, sur la table de votre salle à manger, dans la rue, dans un tramway, observez avec attention les objets qui vous entourent et vous trouverez avec un peu d'observation et d'intelligence le sûr chemin de la fortune...»

Rapprochez ce mot qui semble un paradoxe de l'anecdote suivante: En 1854, un petit professeur de chimie au collège de Darmouth, nommé Georges Bissell, tenait entre ses doigts un petit flacon d'eau huileuse et nauséabonde.

L'objet n'avait rien de nouveau: quand un hardi pionnier partait des rives de l'Atlantique pour le Far-West, ses amis de New-York et de Boston lui recommandaient de ne pas oublier le présent traditionnel: le flacon d'huile de roche qu'on s'amuserait à faire flamber le soir en famille. Depuis des années les Américains, gens pourtant pratiques, se livraient à ce jeu sans soupçonner

les bénéfiques gigantesques que l'avenir tirerait du mystérieux liquide. Jusqu'à cette année fatidique, 1854 — si près de nous! — on se servait de ce produit comme d'un excellent remède... contre les maladies d'intestin. L'huile minérale était connue de toute antiquité, depuis les Chaldéens qui l'appelaient *nephté*, mot que les Grecs transformèrent en naphtha et les populations de la mer Caspienne rendaient un culte aux sources pétrolifères qui devaient longtemps plus tard, donner lieu à une industrie énorme.

Donc, les colons de la Nouvelle-Angleterre avaient remarqué les propriétés thérapeutiques du produit; le secret leur en avait été livré par des Indiens de la tribu des Senecas, d'où son premier nom de *seneca oil*. On le recueillait à la surface des sources ou le long de certaines rivières en étendant sur l'eau des couvertures de laine que l'on tordait ensuite.

Les ouvriers occupés à creuser des puits dans des gisements de sel gemme avaient fait la remarque que, dès que les puits atteignaient la profondeur de plusieurs centaines de pieds, il s'en échappait d'abondants jets de *seneca oil*; on changea dès lors cette appellation et l'huile des Senecas devint l'huile de roche (*rock oil*).

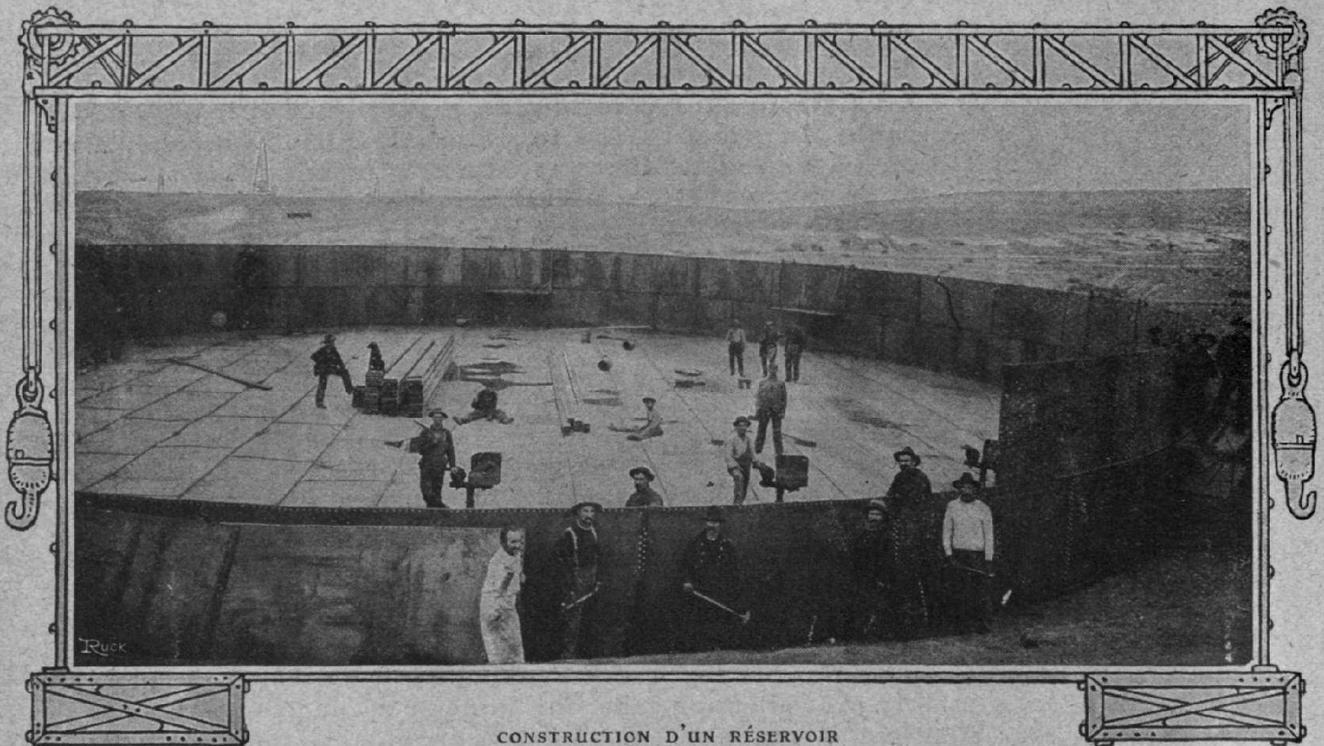
Enfin George Bissel vint! Il analysa le pétrole et comprit que celui-ci devait

détrôner tôt ou tard le charbon, comme combustible et comme producteur de lumière. Il forma de suite une société: la *Pennsylvania Rock oil Company* et loua les terrains entourant les sources d'huile minérale.

L'époque était fiévreuse. Quinze ans auparavant la découverte, des placers de la Californie avait révolutionné l'Europe et l'Amérique: la *oil fever* (fièvre de l'huile) devait remplacer la fièvre de l'or. Le 29 août 1858 — date historique — le colonel Drake, ingénieur à la modeste Compagnie forant à Titusville le premier puits à pétrole qu'on ait creusé, atteignit enfin le niveau de l'huile.

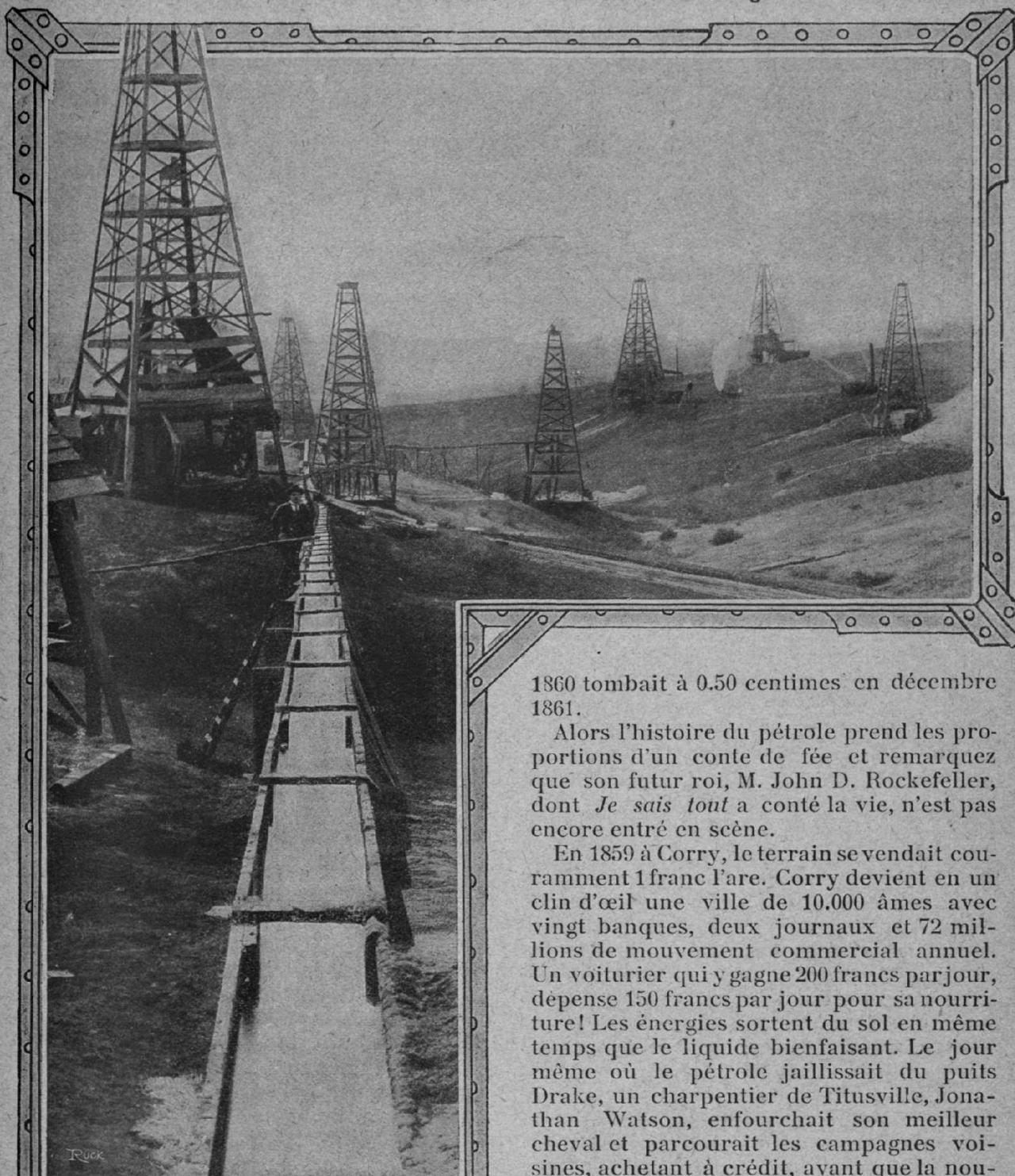
CE QUE L'ON A EXTRAIT DU PREMIER PUIT A PÉTROLE.

La nouvelle eut un retentissement considérable. Elle eut bientôt transformé l'humble village en une ville prospère. Des milliers de personnes accouraient des districts voisins et le prix des terrains qui valaient quelques francs l'hectare au printemps de 1858, montait en huit jours à plusieurs centaines de francs. Les puits se multipliaient rapidement. En septembre, l'unique puits de Titusville donnait 20 barils de pétrole par jour. En mars de l'année suivante, la production quotidienne



CONSTRUCTION D'UN RÉSERVOIR

Ces récipients, dans lesquels le précieux liquide est amené, sont construits à l'aide de plaques de tôle galvanisée; leur capacité atteint 40.000 barils.



Ruck

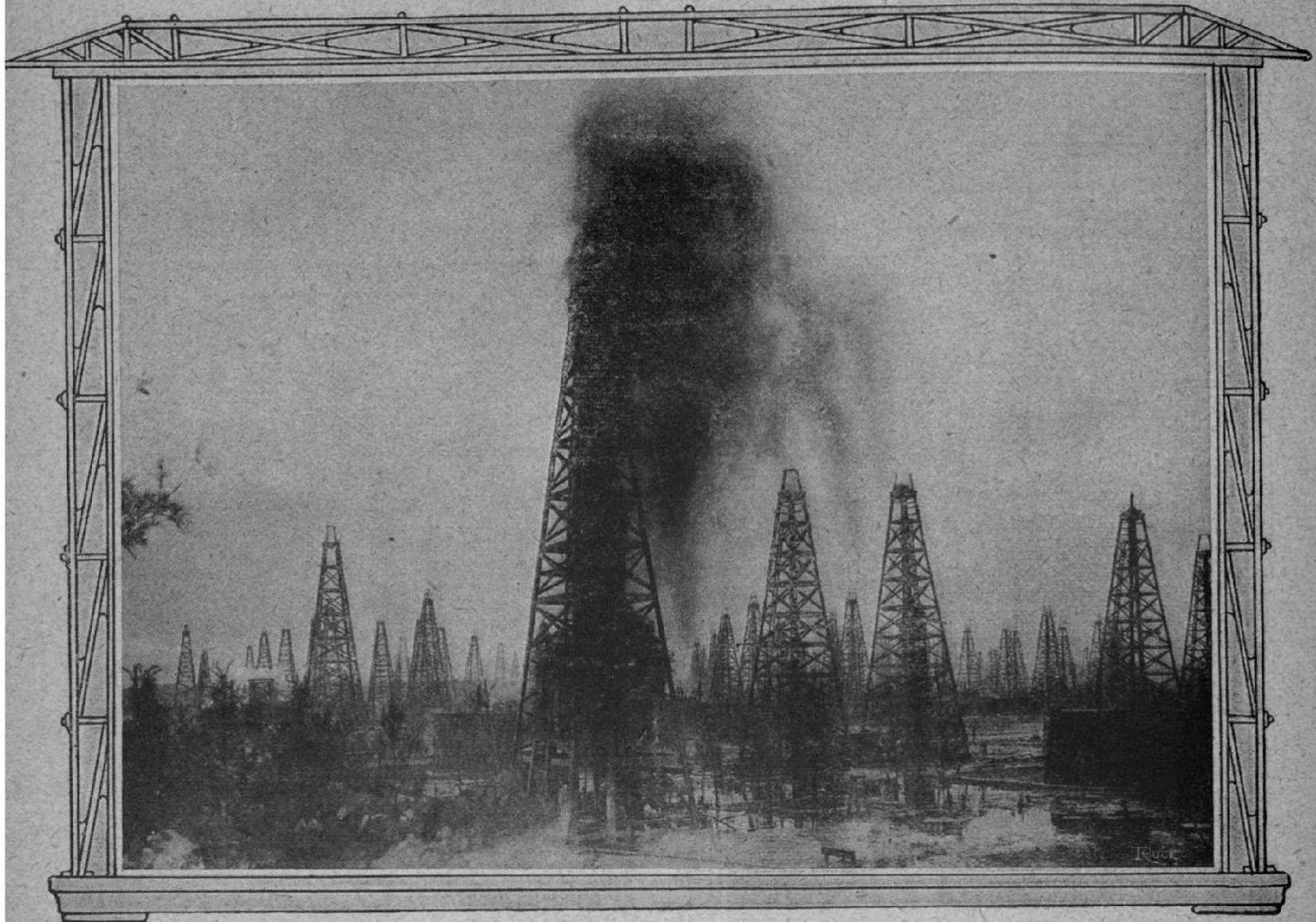
UN CHANTIER EN ACTIVITÉ
A l'aide de canaux appelés « flumes »,
le pétrole, qu'une pompe remonte du
puits, est dirigé sur les réservoirs.

1860 tombait à 0.50 centimes en décembre 1861.

Alors l'histoire du pétrole prend les proportions d'un conte de fée et remarquez que son futur roi, M. John D. Rockefeller, dont *Je sais tout* a conté la vie, n'est pas encore entré en scène.

En 1859 à Corry, le terrain se vendait couramment 1 franc l'are. Corry devient en un clin d'œil une ville de 10.000 âmes avec vingt banques, deux journaux et 72 millions de mouvement commercial annuel. Un voiturier qui y gagne 200 francs par jour, dépense 150 francs par jour pour sa nourriture! Les énergies sortent du sol en même temps que le liquide bienfaisant. Le jour même où le pétrole jaillissait du puits Drake, un charpentier de Titusville, Jonathan Watson, enfourchait son meilleur cheval et parcourait les campagnes voisines, achetant à crédit, avant que la nouvelle se fût répandue, les champs qui lui paraissaient recéler des gisements de sables pétrolifères. Six mois plus tard, il avait terminé le forage d'un premier puits qui produisait 300 litres par jour. En trois années il amassait 4 millions de francs qu'il perdait d'ailleurs un peu plus tard à la Bourse de New-York! Un fermier du nom de Tarr, fore dans sa propriété qui valait tout au plus 5.000 francs un puits dont le rendement atteint 2.000 à 3.000 barils par

atteignait déjà 2.000 barils. En décembre 1861, elle était de 4.000 et le prix du baril de pétrole qui était de 100 francs en janvier



LES DÉBUTS D'UNE CATASTROPHE

L'étincelle d'une machine à vapeur, ou l'allumette d'un ouvrier négligent, vient d'incendier un puits. Si le feu n'est pas éteint à temps, toute la région sera en flammes avant peu.

jour. Quatre ans plus tard, il vend sa ferme et se retire des affaires avec un capital de 16 millions.

Des industries parasites prospéraient : un jeune maître d'école construisit des réservoirs en bois pour recueillir l'huile de roche ; il les remplaça par des cuves de fonte dix ans plus tard : il avait déjà gagné des millions.

Un ancien garçon de cabine, nommé Vandergrift, devenu capitaine, puis propriétaire d'un vapeur sur le Mississippi, se trouvait dans la région de Titusville au moment de la découverte du pétrole : il achète 4.000 futailles et les remorque jusqu'à la région pétrolifère, gagne une forte somme et construit des bateaux citernes, achète du pétrole à vil prix et le transporte sans grands frais à Pittsburg. Il gagne ainsi 350.000 francs par voyage et se retire au bout de trois ans de ce manège avec 6 millions en banque.

Successivement, après les gisements de Pensylvanie, on découvrait de nouvelles

sources dans les Etats limitrophes, dans l'Ohio, dans l'Indiana, dans les deux Virgines, en Californie, un peu partout dans cet immense territoire qui paraît avoir pour sous-sol un inépuisable réservoir. D'ailleurs la consommation est énorme. En mars 1858, la production donne 2.000 barils ; en mars 1906, la production américaine — et nous ne parlons pas de la production russe presque équivalente, — donne 150 millions de barils. On voit quel chemin a été fait !

Et les surprises ne sont pas terminées. En voici une toute moderne : en janvier 1905, les territoires du comté de Humble, — le bien nommé, dans le Texas, comptaient deux ou trois cents habitants qui, vivant misérablement du produit de leurs fermes, émigraient les uns après les autres vers des régions plus fertiles. Un hasard fait découvrir à Humble la plus riche source de pétrole qui ait jamais été signalée (85.000 barils par jour) et le pays se peuple comme par enchantement. Dans les huit jours qui

suivaient la découverte, la population s'était décuplée. Le mois suivant, Humble était passé du rang de bourg à celui de ville avec trois églises, deux théâtres, trois journaux quotidiens. Ajoutons-y hélas! un nombre respectable de tripots, les maisons de jeux affluant dans ces endroits où la valeur de l'argent n'existant plus, les parties de poker et de baccara atteignent des proportions fantastiques.

UN INCENDIE COLOSSAL.

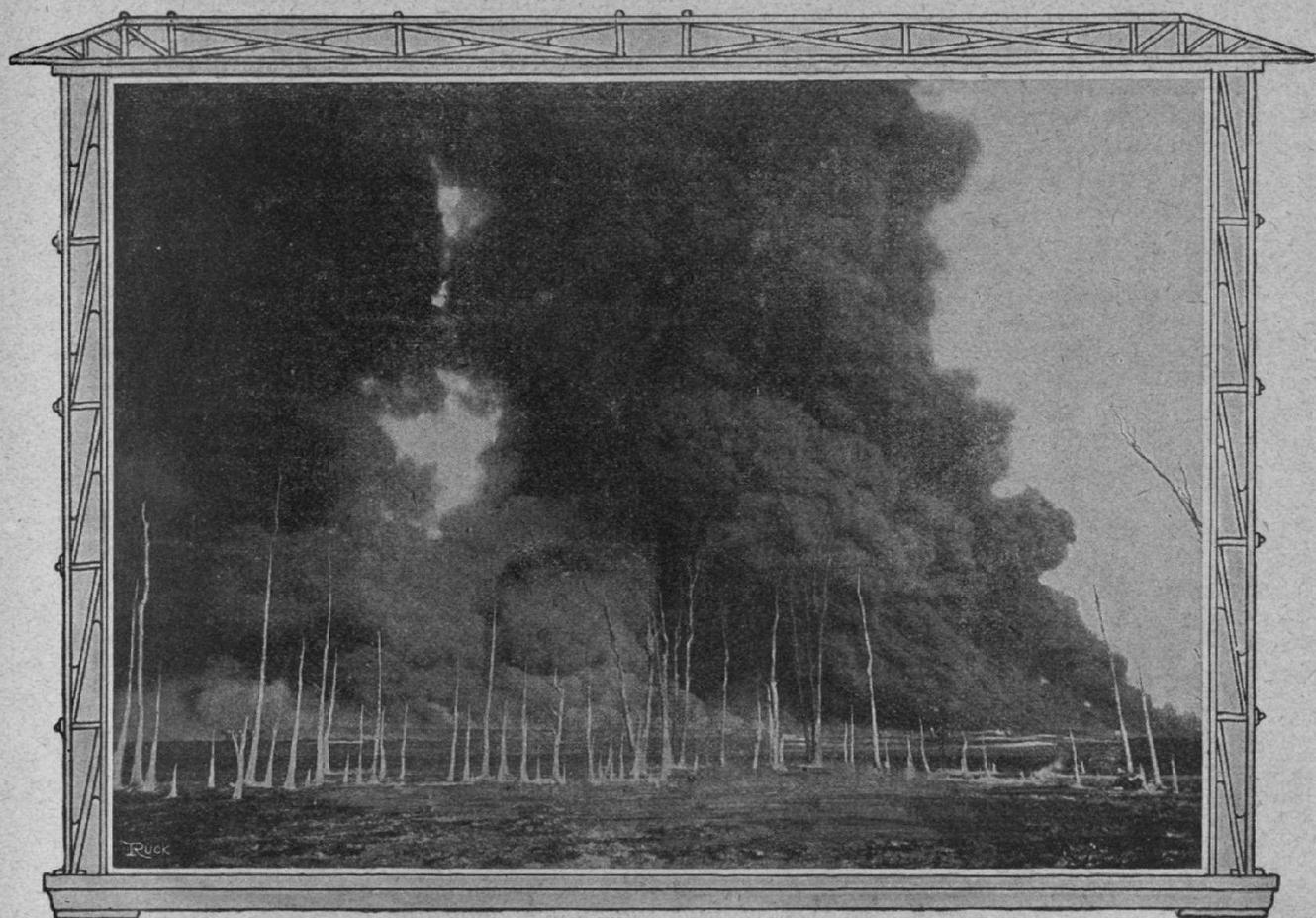
En pleine prospérité, une catastrophe terrible dont on n'a point perdu le souvenir atteignit Humble: la foudre enflamma l'an dernier un réservoir qui contenait plus d'un million de litres de pétrole.

C'était un dimanche, à 4 heures de l'après-midi. Avec cette soudaineté qui caractérise les orages dans la région du golfe de Mexique, le ciel, si pur quelques instants auparavant, se chargea de nuages épais. Le premier rayon de foudre tomba au

centre d'un réservoir d'une superficie de quatre hectares. En l'espace de quelques secondes la nappe de liquide était transformée en une nappe de feu. Une colonne de fumée haute de plusieurs centaines de mètres s'éleva instantanément; on l'aperçut de Galveston, à 100 kilomètres de distance. Quand la nuit tomba, les lueurs du gigantesque brasier illuminaient l'horizon dans un rayon de 160 kilomètres. La flamme avait gagné onze réservoirs voisins. Bientôt 500.000 barils de pétrole étaient en feu.

La population accourut sur les lieux, mais le rôle des sauveteurs était limité par l'étendue même du cataclysme, et ce rôle consistait uniquement à élever des talus de terre pour empêcher les flammes de se répandre dans toute la région, où plus de quatre millions de barils étaient emmagasinés.

Deux cents hommes et une centaine de mules étaient occupés à ce travail quand un fracas épouvantable se produisit: un des réservoirs venait de s'entr'ouvrir et une vague de feu descendait en avalanche.



LA CATASTROPHE DE HUMBLE

500.000 barils de pétrole achèvent de brûler, causant une perte de cinq millions de francs. La chaleur fut si intense que la végétation fut détruite dans un rayon de plusieurs kilomètres.

Beaucoup d'hommes, plus rapides que la vague infernale, eurent le temps de gagner un refuge; d'autres, sautant sur des mules, purent s'enfuir au galop. Mais une vingtaine d'ouvriers furent dévorés par la vague incandescente.

Cette catastrophe, qui est loin d'être unique dans les annales de l'industrie pétrolière, avait causé pour cinq millions de dégâts. Jamais plus l'herbe ne poussera dans la région; sur un rayon de dix kilomètres, le sol a perdu sa consistance terreuse, et c'est sur d'épaisses couches de cendres que marchent désormais les habitants de Humble.

Il est d'autres catastrophes qui semblent pires aux habitants: on a vu des villes de 50.000 âmes se fonder en quelques jours autour de nouveaux puits d'un rendement énorme et, brusquement, sans que rien puisse le faire prévoir, le pétrole cesse de jaillir. On creuse, dans l'espoir de trouver une autre « poche », mais rien ne sort, sinon le néfaste jet d'eau salée qui annonce que la dernière goutte de pétrole est sortie!

Cela contribue à entourer le précieux liquide d'une sorte de mystère. D'ailleurs que sait-on de lui? Qu'il sort des profondeurs de la terre grâce à une pompe et qu'il est dirigé sur les réservoirs (dont la

capacité atteint 50.000 barils) à l'aide de canaux appelés *flumes*. Mais le pétrole appartient-il au règne végétal, au règne animal, au règne minéral? La solution est encore à trouver. D'illustres savants le considèrent comme un produit de la décomposition des animaux et végétaux fossiles, d'autres sont d'avis que le pétrole est le résultat de la condensation des gaz formés par la houille sous l'action de la chaleur centrale.

L'opinion la plus autorisée en la matière est celle de l'illustre et regretté Berthelot; il estimait que le pétrole était dû à l'action de la vapeur d'eau sur des couches de carbures métalliques soumis à une haute température.

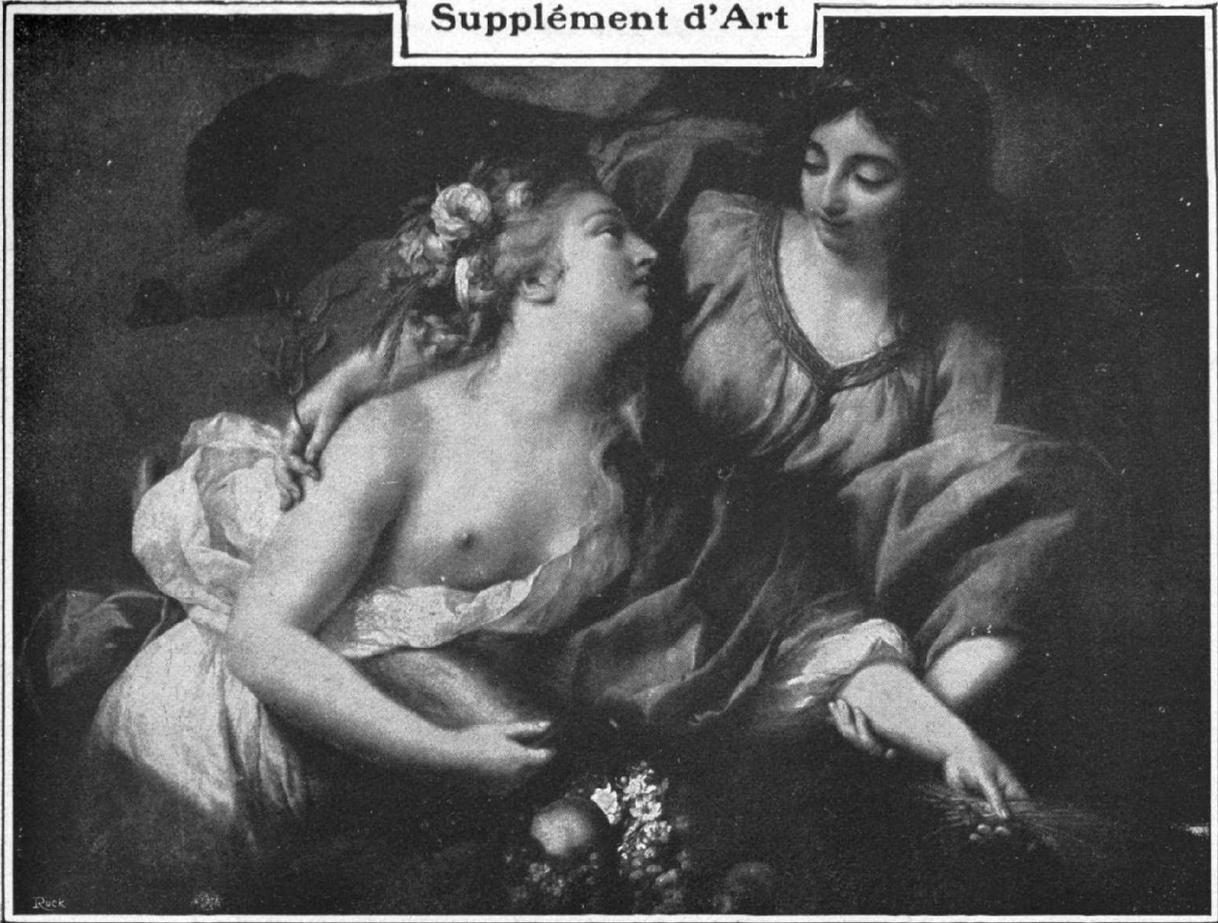
Quoi qu'il en soit, le pétrole, dont le marché mondial se chiffre par des milliards, est indispensable à la vie moderne: qu'il serve à la lampe du travailleur ou à l'automobile du sportsman.

Comment nos grands-pères s'éclairaient-ils? Comment les parfumeurs et les mécaniciens de l'époque pouvaient-ils composer leurs pommades ou graisser leurs machines? Si cette source bienfaisante de lumière, de chaleur et d'énergie venait à se tarir sur la surface du globe, ce serait un cataclysme pour l'humanité. Heureusement, rien ne le fait prévoir!



A LA SOURCE

*Que de chemin le liquide, recueilli à sa source, va parcourir
pour aller éclairer dans son humble mansarde
la ménagère parisienne!*

LA PAIX RAMENANT L'ABONDANCE, PAR M^{me} VIGÉE-LEBRUN

La gloire de M^{me} Vigée-Lebrun est surtout fondée sur les jolis portraits qu'elle a peints en si grande quantité (plus de sept cents). Mais entre temps, la plus célèbre des femmes-peintres du XVIII^e siècle peignait volontiers l'allégorie, souvent même, par une ingénieuse combinaison des deux genres, elle présentait des modèles en personnages mythologiques.

ÉLISABETH VIGÉE-LEBRUN

par LOUIS VAUXCELLES

Dans une prochaine exposition de portraits du XVIII^e siècle, trôneront à la place d'honneur un certain nombre de toiles de M^{me} Vigée-Lebrun. C'est là une heureuse occasion de parler à nos lecteurs de la plus illustre des artistes féminines des siècles passés ❧ ❧



ADAME VIGÉE-LEBRUN fut la grâce en personne. Grâce qui n'allait point, certes, sans quelque mi-gnardise, et dont la mièvrerie touche même à la fadeur. Mais ce sont là défauts accessoires, qui ne diminuent en rien l'agrément d'une peinture précise sans être minutieuse, lisse sans être léchée, toujours souriante, et qui est vivante, parce qu'elle est expressive.

Le nombre des tableaux, — presque tous sont des portraits, — que traça son pinceau est prodigieux : plus de sept cents ! L'aristocratie de l'Europe entière défila devant elle ; il n'est pas de princesses, de marquises, d'ambassadrices, ayant vécu à Paris, à Londres, à Rome, à Dresde, à Potsdam ou Saint-Petersbourg dont M^{me} Vigée-Lebrun n'ait détaillé le visage spirituel ou maussade, au cours de la longue tournée de douze années qu'elle entreprit en Europe

lorsqu'elle quitta Paris, en 1789. Elle s'enfuyait parce que, amie intime de l'« Autrichienne » Marie-Antoinette, elle ne se sentait plus en sécurité à Paris; et elle partit seule, parce que son mari, le marchand de tableaux Lebrun dépensait au jeu l'argent que gagnait sa femme. Seule! Non pas; elle emmenait sa jolie fillette, dont vous avez tous et toutes admiré l'image au Louvre. Mme Vigée-Lebrun s'y est représentée entourant câlinement de ses bras son enfant.

Mme Vigée-Lebrun, dont nous allons vous esquisser à grandtraits l'aventureuse odyssée, est sans contredit la plus notoire des femmes peintres qui aient vécu en France avant le XIX^e siècle, lequel a vu éclore une prodigieuse floraison de coloristes féminines. Rares, bien rares en effet sont les femmes peintres sous la monarchie. On en pourrait citer tout au plus une douzaine.

Mme Vigée-Lebrun les éclipsa toutes et rivalisa même avec ses plus brillants confrères masculins. Nombre d'entre eux la jalouèrent. Et l'on prétend que l'illustre David, quand il vit au Salon ce portrait du musicien Paesiello (actuellement au Louvre) par la jeune femme, — à côté d'un sien portrait dont il n'était guère satisfait, murmura (le baron Gros entendit le propos et le rapporta à Mme Lebrun): « On dirait que ma toile a été peinte par une femme, et le portrait de Paesiello par un homme ». Ce qui n'empêchait point David, — qui n'était pas tous les jours tendre, — d'accréditer et de répéter les abominables calomnies que les

médisants et les médisantes se plaisaient à inventer touchant Mme Lebrun. En réalité, il n'y eut pas de femme plus foncièrement honnête qu'elle; elle n'avait que deux passions: son art et sa fille. Or son art l'occupait du matin au soir, et elle était à ce point préoccupée par sa peinture qu'un matin, à Berlin, le roi de Prusse étant entré dans son atelier presque à l'improviste, dut se retirer déconfit, Mme Lebrun qui avait fort bien reconnu l'auguste visiteur s'étant écriée :

« Je n'y suis pour personne! »

Elle était jolie, le savait, en était fière, et n'en abusait point — et même détestait les compliments. Et pourtant, ses admirateurs avaient un moyen fort simple de lui conter fleurette: ils lui demandaient leur portrait, Mme Lebrun

acceptait, on prenait rendez-vous pour les séances; si le galant modèle s'avisait d'exprimer son admiration par des œillades mourantes: « Tenez-vous tranquille, je peins les yeux! » s'écriait la malicieuse portraitiste. Si le soupirant entamait une déclaration: « Fer-

mez la bouche, je dessine les lèvres », disait-elle. Vite lassés à ce jeu de dupe, les courtisans se bornaient à garder la pose, ce qui leur valait un excellent portrait et l'amitié de l'artiste; l'amitié était gratuite, la peinture fort chère; Mme Lebrun, très en vogue, faisait payer un tableau de six à huit mille francs, ce qui, même de nos jours, constitue un tarif des plus respectables pour un portrait.

Elle fut célèbre dès sa seizième année. Spirituelle, mondaine, très fêtée dans les



M^{me} VIGÉE-LEBRUN

La fille de l'artiste prise souvent comme modèle par sa mère, et dont la beauté était célèbre. Elle épousa un diplomate russe lors de la grande « tournée » que sa mère fit avec elle en Europe.



MARIE-ANTOINETTE ET DEUX DE SES ENFANTS

Le fragment que nous donnons d'un des plus vastes tableaux « officiels » de M^{me} Vigée-Lebrun représente la reine de France, sa fille aînée, la duchesse d'Angoulême et son second fils, qui devait devenir le Dauphin à la mort de son frère et avoir, au Temple, une existence si tragique et si mystérieuse.



LES DEUX PLUS CÉLÈBRES TABLEAUX DE M^{me} VIGÉE-LEBRUN

Ces deux chefs-d'œuvre figurent au Musée du Louvre. Le premier, connu généralement sous le titre de : « La Femme au manchon », est le portrait de M^{me} Molé-Raymond, l'autre est le portrait de l'artiste et de sa fille, la future M^{me} Nigrès. Dans ces deux toiles, la grâce élégante et vivante des personnages atteint une sorte de perfection.

soirées, les bals et les concerts, — vous n'ignorez pas que la société parisienne était extrêmement frivole et s'amusa à la folie au cours des années qui précédèrent la Révolution — elle était l'idole de la cour et de la ville; elle recevait l'élite, le Tout-Paris de 1788.

A la Cour, on l'aimait infiniment. Marie-Antoinette la traitait non comme une inférieure, mais en égale. Pendant les séances de portraits — la gracieuse artiste fit de la belle et infortunée souveraine cinq portraits dont l'un est célèbre et digne de la plus haute admiration, — c'étaient entre les deux jeunes femmes, des causeries intimes, des rires; puis après une demi-heure de travail, peintre et modèle chantaient un duo de Grétry. Louis XVI, si timide, si embarrassé, disons le mot, si « godiche » avec les femmes, appréciait l'aisance et la finesse de M^{me} Lebrun et aimait bavarder avec elle.

Est-il besoin d'ajouter qu'elle était une ardente royaliste, et qu'elle fut prudente,

lorsque les événements se précipitèrent, de se procurer des passe-ports et de monter dans la diligence qui l'emporta en Savoie et de là, à Rome.

Ses pérégrinations commencent.

Depuis sa plus tendre enfance, la belle « peintresse » rêvait de l'Italie. Ah! certes elle eût préféré s'y rendre en des temps moins troublés et choisir son moment.

Mais elle dut se résigner.

UNE BRILLANTE "TOURNÉE" EUROPÉENNE.

De Turin à Parme et de Parme à Modène, de Modène à Florence, ce ne sont que des émerveillements. Les musées la transportent d'admiration, elle y fait de longs séjours, copie les chefs-d'œuvre des maîtres, et rend des visites aux membres de l'aristocratie.

Elle commence à faire des portraits; riches ladies anglaises, belles dames italiennes, prélats, courtisans se pressent à



M^{me} VIGÉE-LEBRUN ET SA FILLE

Pour obéir à la mode de l'époque, mode qu'elle a d'ailleurs contribué à propager, M^{me} Vigée-Lebrun, a ici « costumé » ses modèles, qui étaient elle-même et sa fille. Il en résulte une œuvre d'une grâce infinie dans son originalité exotique (Musée du Louvre).

son hôtel. Et tous se montrent ravis au possible de la rapidité d'exécution de l'artiste (M^{me} Vigée travaillait avec une verve, une vélocité qui tenait du miracle, et sans jamais bâcler) et de la ressemblance. L'artiste, fidèle à une tradition inaugurée par le peintre Nattier, se plaisait à figurer ses modèles en personnages mythologiques, en divinités de l'Olympe, en guerriers grecs, en nymphes, en Vertumnes, en Pomones, en Flores, en Iris. Evidemment c'est là une convention, et tout artificielle. Et la princesse Lubomirska eût été, à notre humble avis, infiniment mieux avisée de se faire portraicturer en son costume coutumier que de se travestir en Hébé assise sur un édeudon de nuages, tenant à la main une coupe dans laquelle un aigle vient boire. Mais c'était la mode!

M^{me} Vigée-Lebrun, sans doute, n'a pas perdu le souvenir des malheurs de la France, et songe en soupirant à sa chère Marie-Antoinette; mais les mille et un attraits de sa nouvelle existence, les visites, les promenades en des lieux enchanteurs, les dîners, les soupers, les bals, et cette affluence respectueuse d'étrangers qui la traitent comme une souveraine en voyage, la divertissent et la consolent. On lui paie ses portraits des sommes fabuleuses : 10 et 12.000 francs, qu'elle n'est plus obligée de remettre à M. Lebrun; et ce sont, outre les « billets de caisse » (ainsi nommait-on les billets de banque) des bagues, des bracelets, des colliers de perles, des cadeaux de toute nature que ses modèles lui offrent sans trêve.

A Naples, M^{me} Lebrun fait le portrait de cette extraordinaire aventurière, qui des rangs les plus infimes de la société, s'éleva

par son intelligence et sa beauté jusqu'au titre de lady, Emma Lyon, ancienne servante d'auberge, devenue l'épouse légitime du chevalier Hamilton. Ce portrait — la jolie personne fut représentée en sibylle — (M^{me} Lebrun s'était inspirée de la *Sibylle de Cumès*, du Dominiquin) eut un succès extraordinaire. L'artiste l'emporta en ses voyages, et partout où elle passait les ar-

tistes, les amateurs, toute l'élite venait le contempler et s'extasiait devant sa perfection.

C'est ensuite le portrait de la reine de Naples, qui vaut à l'artiste de grandes récompenses. Enfin, en avril 1792, M^{me} Lebrun « pleurant amèrement », quitte la terre classique des chefs-d'œuvre.

Nous ne la suivrons point en ses pérégrinations triomphales. La voilà à Vienne. Son renom de Française célèbre l'y a précédée. La société viennoise la reçoit à bras ouverts; le vieux prince de Kaunitz, qui avait été ministre sous Marie-Thérèse (et qui avait exercé sur la direction générale des affaires une telle influence qu'on le surnomma le « cocher de l'Europe ») la traite comme sa fille. « Il voulut que ma Sibylle (c'est la fameuse lady Hamilton) restât exposée dans son salon durant plus de

quinze jours; et il fit les honneurs de ce tableau à la Cour et à la ville avec une grâce tout affectueuse pour moi. »

LA FIN D'UNE FÉRIQUE DESTINÉE.

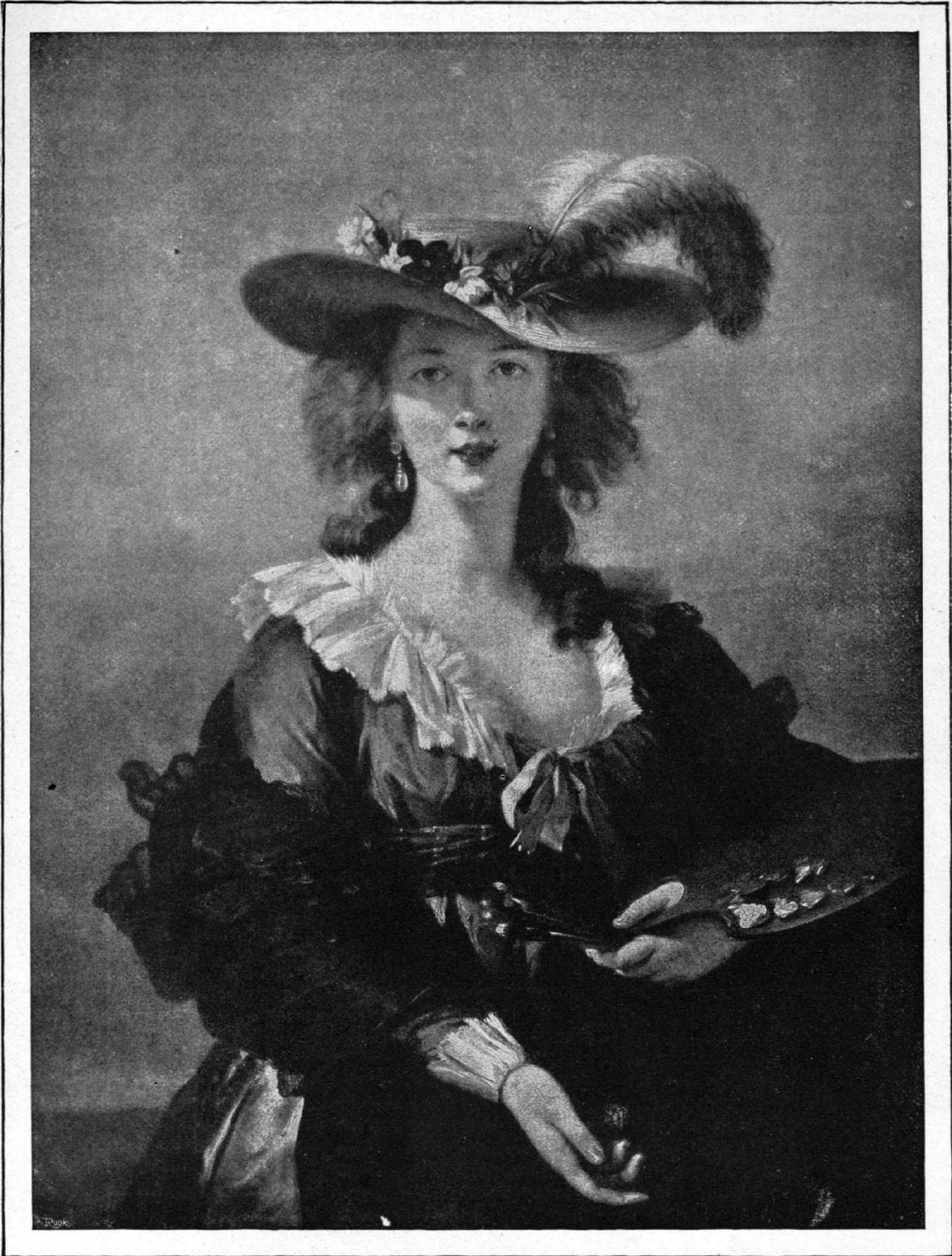
Hélas, c'est à Vienne qu'elle apprend par « les papiers-nouvelles » (gazettes) les affreux malheurs de la France. Elle sanglote longuement sur le trépas de Marie-Antoinette... Mais la princesse de Lichs-



LA REINE MARIE-ANTOINETTE

La reine de France traitait M^{me} Vigée-Lebrun en égale et en amie. L'artiste fréquentait assidûment Versailles et fit de la souveraine cinq portraits, dont le plus célèbre, que nous donnons ici, se trouve au Musée de Versailles, non loin de la salle où il fut peint.

Élisabeth Vigée-Lebrun



M^{me} VIGÉE-LEBRUN PAR ELLE-MÊME

Ce portrait est sinon le plus connu, du moins un des plus charmants de l'artiste, et démontre avec un charme incomparable que la célèbre peintre avait autant de beauté que de talent.

tenstein lui commande son portrait en Iris, peinte grandeur naturelle, s'élançant dans les airs. Son écharpe, aux couleurs de l'arc-en-ciel, l'entourait voltigeant autour d'elle. Iris avait les pieds nus. Les pieds nus! Ce fut un événement à la cour de Vienne.

Après Vienne, Prague, Dresde, Berlin. Enfin, le 25 février 1795, M^{me} Vigée-Lebrun entre à Saint-Petersbourg. Elle n'y eut pas moins de vogue et de réussite que dans les précédentes capitales. Catherine II, femme de génie, mais capricieuse et hautaine, se révéla gracieuse et enjouée. Les grandes-duchesses accouraient à l'hôtel de la portraitiste, telles alouettes au miroir.

C'est à Saint-Petersbourg que M^{me} Vigée-Lebrun maria sa fille à un diplomate qui s'était épris follement de la jolie adolescente. Cette union ne fut d'ailleurs pas plus heureuse que celle de la maman; M^{lle} Vigée, devenue M^{me} Nigrès, était fort mal tombée...

Quand M^{me} Vigée-Lebrun rentra enfin, en France, après douze années d'absence, toute sa famille, ses amis, ses admirateurs

vinrent la recevoir à sa descente de voiture, pleurant de joie et d'attendrissement.

Elle reprit, en sa maison cossue de la rue du Gros-Chenet, son train de maison brillant. Célèbre, riche, adulée, elle fut de la part des artistes français, surtout Vieu et Gérard, l'objet de flatteuses attentions.

Elle continua à produire sans relâche, des œuvres innombrables et parées d'une charmante séduction; elle voyagea à plusieurs reprises encore, visita la Suisse et l'Angleterre. Mais, comme les peuples heureux, M^{me} Vigée-Lebrun n'a plus d'histoire, dès son retour.

Elle s'éteignit en 1842, à l'âge de quatre-vingt-sept ans, toujours souriante, alerte, cordiale, spirituelle... et belle. Née rue Coquillière, elle mourut rue Saint-Lazare, en vraie Parisienne de Paris.

En résumé, ce fut une personne délicieusement douée, une des plus prestigieuses figures de l'ancien régime, une belle et sérieuse artiste, et une brave femme.

En faut-il davantage pour passer à la postérité? LOUIS VAUXCELLES.



LE DAUPHIN ET LA DUCHESSE D'ANGOULÊME
Le fils aîné de Louis XVI, qui mourut avant la Révolution, est représenté au milieu d'un décor champêtre, dans une des poses innocentes et poétiques fort à la mode à l'époque, aux côtés de sa sœur aînée, la duchesse d'Angoulême.



LE PRÉSIDENT ROOSEVELT
dont "Je sais tout-Noël"
annoncera un article.

LE NUMÉRO
DE NOËL DE
= Je sais tout =



HENRI LAVEDAN
qui publiera une nouvelle inédite dans "Je sais tout-Noël"



NOTRE prochain numéro sera le numéro de *Je sais tout-Noël*. Ce sera le plus beau volume que nous ayons jusqu'ici offert à nos lecteurs. Et cela pour beaucoup de raisons :

1^o Le volume de *Je sais tout-Noël* se présentera sous une couverture qui est une reproduction en couleurs d'un des plus beaux portraits qu'ait peints l'illustre maître Henner et qui est inédit, n'ayant jamais été jusqu'ici vulgarisé par la gravure : le portrait de Mme Marcel Ballot.

Ce chef-d'œuvre, reproduit par un procédé qui en donne un véritable *fac-simile*, sera monté sur feutre.

2^o Le volume de *Je sais tout-Noël* contiendra quatre hors-texte obtenus par le même procédé que la couverture, donnant une idée parfaite, une impression exacte de l'œuvre originale, et également montés sur feutre.

Ces hors-texte reproduiront tous d'importants tableaux de maîtres, choisis parmi des œuvres qui font date dans l'histoire de l'art, et qui constitueront tant par la précieuse valeur de chacun d'eux que par la variété de l'ensemble, une magnifique collection.

La valeur artistique incomparable de ce volume, sera rehaussée par les pages en couleur du supplément d'art, et par une

série d'illustrations hors pair signées des premiers artistes illustrateurs : Macchiati, Lanos, Barrère, Troncet, René Vincent, etc.

Ce n'est pas tout : Une grande partie des articles du numéro de *Je sais tout-Noël* seront imprimés en couleur, ce qui donnera à ce volume une richesse d'aspect incomparable. Sous ce rapport, *Je sais tout-Noël* présentera, pourrait-on dire, la formule la plus complète du magazine de luxe.

3^o Le volume de *Je sais tout-Noël* contiendra une réunion d'articles de premier ordre par l'intérêt et la valeur littéraire.

Dans cette série sensationnelle, nous citons au hasard : une nouvelle inédite, admirable et émouvante d'Henri Lavedan de l'Académie Française : *Rien pour moi ?* la première partie d'un grand roman inédit de Jules Perrin, dont l'originale et étrange donnée est appelée à intriguer et à passionner notre

grand public, un article sensationnel et pittoresque du Président Roosevelt, une suite incomparable de documents exceptionnels se rapportant à chacune des rubriques du magazine, des reproductions d'œuvres d'art, etc., etc.

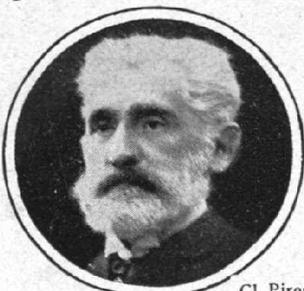
Nous pouvons donc l'affirmer : ce volume, par son luxe et son intérêt, réalisera ce tour de force de faire date dans les annales de notre magazine. Ce sera le plus beau des numéros de *Je sais tout* qui aient paru jusqu'ici.



JULES PERRIN
l'auteur du roman dont
"Je sais tout-Noël" publiera
la première partie.



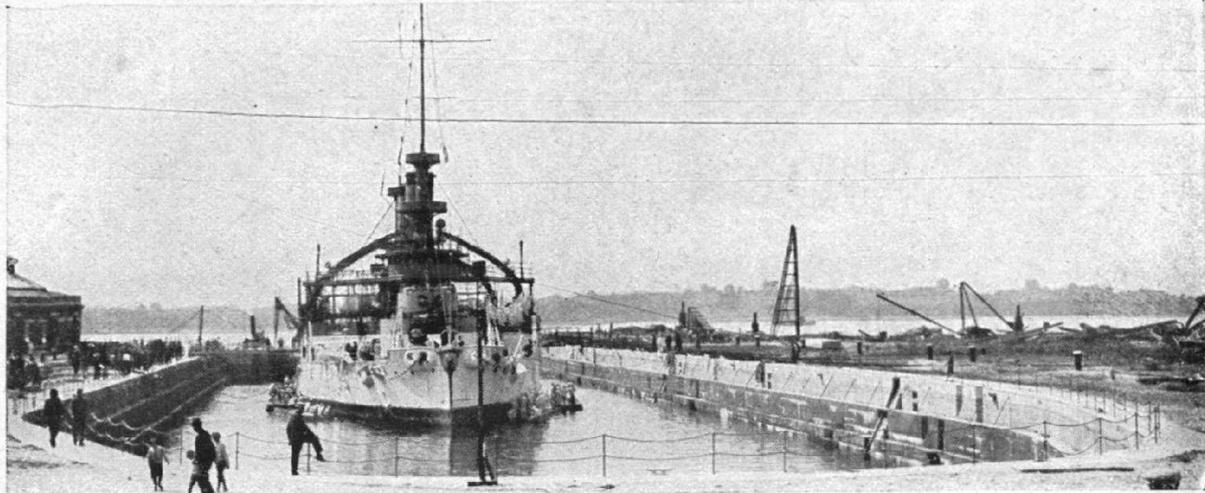
HENNER
auteur de la couverture
de "Je sais tout-Noël".



Cl. Piron
TONY ROBERT FLEURY
auteur d'un des hors-texte
de "Je sais tout-Noël"



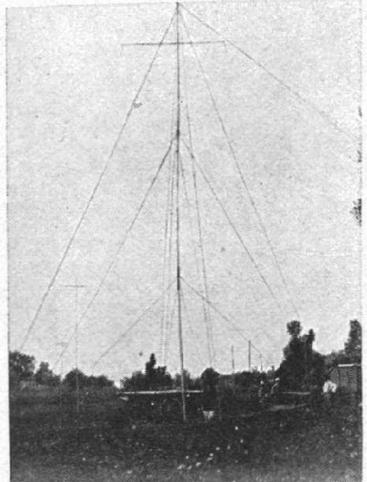
Phot. Reutlinger
ROYBET
auteur d'un des hors-texte
de "Je sais tout-Noël".



DANS LA MARINE AMÉRICAINE. — La nouvelle cale sèche inaugurée à l'arsenal de Longa Island permettra procéder plus aisément à leurs réparations. Les *dry docks* en existence cette cale est longue de 250 mètres, large de 44 mètres 50. Le *Kearsarge*, qui ne mesure pas moins de 24 mètres de largeur.



L'ARTILLERIE ITALIENNE EN CAMPAGNE DANS LES ALPES

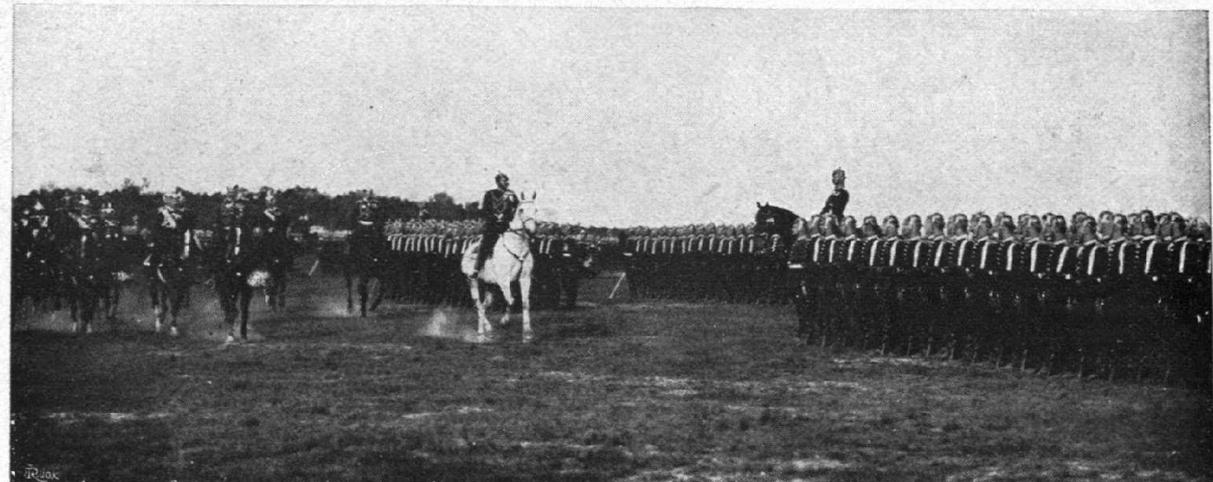


STATION RADIO-TÉLÉGRAPHIQUE A BORGOMANERO



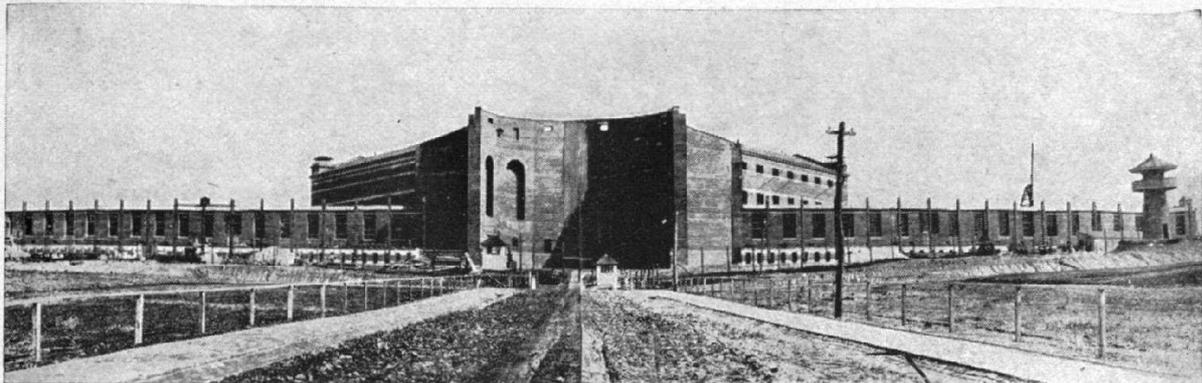
L'ÉTAT-MAJOR ITALIEN DISCUTE LE PLAN DE CAMPAGNE

LES GRANDES MANŒUVRES EN ITALIE. — Du 27 août au 6 septembre, 72.000 hommes de l'armée italienne ont exécuté d'intéressantes manœuvres. Deux colonnes de l'armée ennemie provenant, l'une du Grand Saint-Bernard, et l'autre du Simplon, visaient à concentrer leurs effectifs vers le lac d'Orta. L'armée nationale concentrée à Novare cherchait à éviter la réunion, en affrontant l'adversaire des deux côtés à la fois. Une station radio-télégraphique était installée au quartier général, à Borgomanero.



COMMENT LE KAISER PASSE UNE REVUE. — PHOTOGRAPHIE PRISE A L'ISSUE DES GRANDES MANŒUVRES ALLEMANDES.

LES GRANDES MANŒUVRES FRANÇAISES. — Les grandes manœuvres françaises de septembre se passent dans le Sud-Ouest aux environs d'Angoulême. Le ministre de la guerre, accompagné du général Brun, chef d'état-major général, y assiste à partir du 12 septembre. Nous en parlerons dans notre prochain volume.



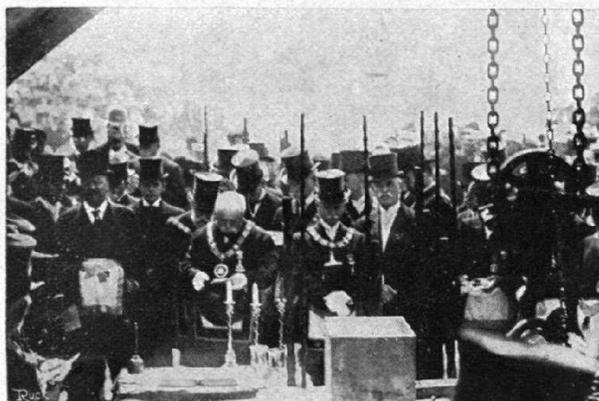
LES FORCATS DE L'ONCLE SAM CONSTRUISSENT LEURS PROPRES PRISONS. — Vue générale du pénitencier de Leavenworth, le plus grand des Etats-Unis. Il a une façade de huit cents pieds. On aperçoit à droite une tour d'où les gardes peuvent faire feu dans toutes les directions tout en restant protégés.



« Que mes cendres soient jetées à la mer ! » — Un original, comme il y en a en Amérique — et les Américains s'en font gloire — avait demandé que ses cendres — après crémation — fussent jetées dans la mer. Un coup de vent vint contrarier ses dernières volontés et la famille reçut sur ses vêtements une notable quantité de la poudre de défunt.



NOMADES CIVILISÉS. — Pendant la saison chaude, si particulièrement terrible à New-York, toute une partie de la population, que les affaires empêchent de s'éloigner et descendre aux plages environnantes, campe tout simplement sous la tente en dehors de la ville, sur les sables de Rockaway. On compte ces tentes par milliers cette année.



CÉRÉMONIE DE LA POSE DE LA PREMIÈRE PIERRE DU MONUMENT COMMÉMORATIF, élevé en l'honneur du débarquement des premiers colons anglais aux Etats-Unis. Cérémonie qui a eu lieu le 25 août à New-York. A cette occasion le président Roosevelt a prononcé un discours très agressif contre les rois des Trusts et promis de leur faire une guerre acharnée. On sait qu'à la suite de ce discours une crise des valeurs américaines se produisit.

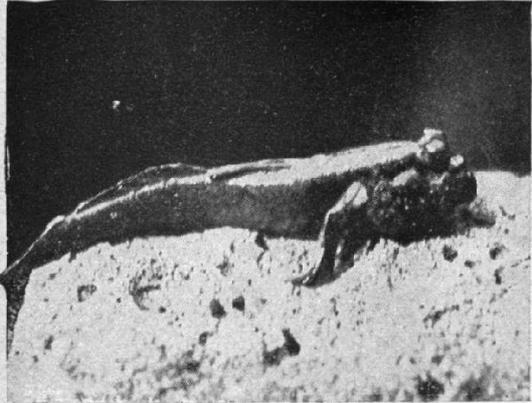


DE L'EAU POUR NEW-YORK. — M. Mac Clellan, maire de New-York, a inauguré, en donnant le premier coup de bêche, un réservoir qui servira à capter des eaux de source dans les montagnes de Catskill. Les travaux coûteront la somme rondelette d'un milliard de francs. La plus importante des rivières ainsi captées porte le nom fort classique d'Esope (Eosopus river). On sait que la population de New-York a dépassé depuis longtemps le nombre de 4 millions.

UN GRAND PORT. — Francfort-sur-le-Mein va devenir un grand port : 350 hectares de bassins et de voies ferrées, tel est le projet que son bourgmestre vient de mettre à l'ordre du jour.

UN AUTOGRAPHE DE SHAKESPEARE. — Un collectionneur de Chicago propose par la voie des journaux 500.000 francs à qui lui procurera une lettre ou un écrit quelconque de Shakespeare.

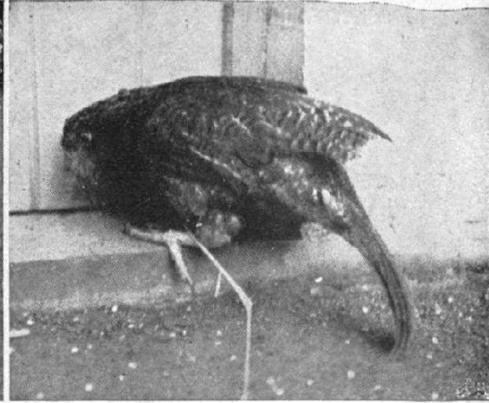
LA REINE RANAVALO. — Après un long séjour en France, à Houlgate, la Reine Ranavaloa a regagné Alger, accompagnée de sa nièce et de sa dame de compagnie.



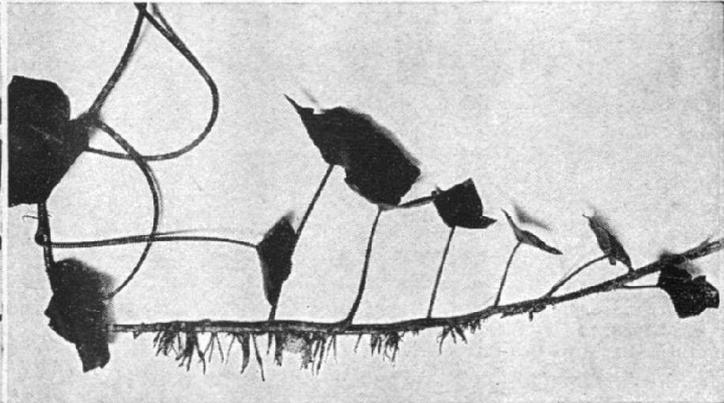
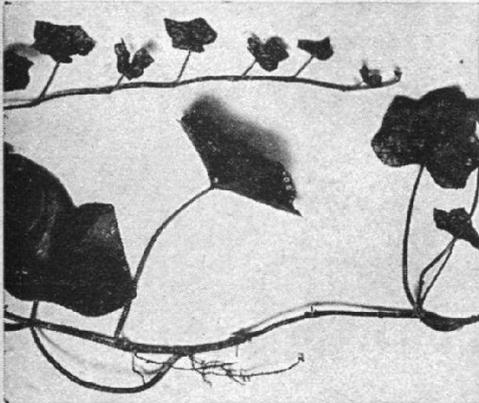
UN POISSON QUI MARCHÉ. — Cette bizarre créature (*periophthalmus koelreuteri*) est propre aux régions tropicales de l'ancien monde. Ses nageoires pectorales, qui présentent un curieux cas de transformisme, sont devenues de véritables pattes qui lui permettent de se mouvoir très rapidement sur le sable du rivage, où il poursuit les insectes.



L'AMI DU CROCODILE. — Le *Pluvianus aegyptius* est l'inseparable compagnon du crocodile dans les eaux du Nil.



PERROQUET NOCTURNE. — Le Kakapo de Nouvelle-Zélande constitue un curieux cas de transformisme. Ce perroquet a acquis des habitudes nocturnes qui lui ont valu le nom de perroquet-hibou. Ses ailes, devenues embryonnaires, ne lui permettent plus de s'élever au-dessus du sol ; et il gîte dans des terriers qu'il creuse lui-même.



LE LIERRE ET SES RACINES

PHYSIOLOGIE DES PLANTES. — La nature pourvoit aux efforts que la plante aura à dépenser suivant les milieux que le hasard lui destine. Voici une même touffe de lierre dont les plus jeunes branches s'arment,

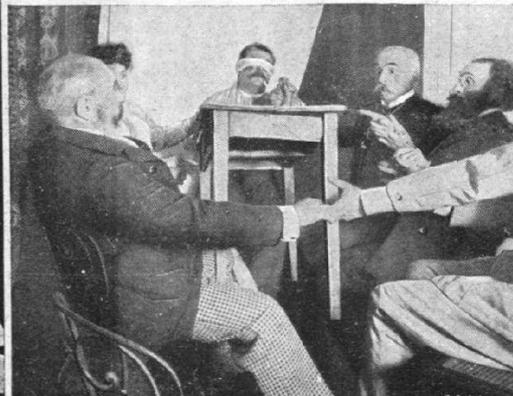
LE LIERRE ET SES CRAMPONS

dès le début, d'innombrables et épais *crampions* en se dirigeant vers un mur voisin, tandis que ce sont *uniquement des racines* qui viendront à celles qui persisteront à vivre sur le sol ou sur les pelouses.

(Cl. Planzowski)



LA STATUE DE BUFFON, par Jean Carlus, qu'on devait inaugurer ce mois-ci dans le jardin du Jardin des Plantes, à l'occasion du centenaire de la mort du grand naturaliste.



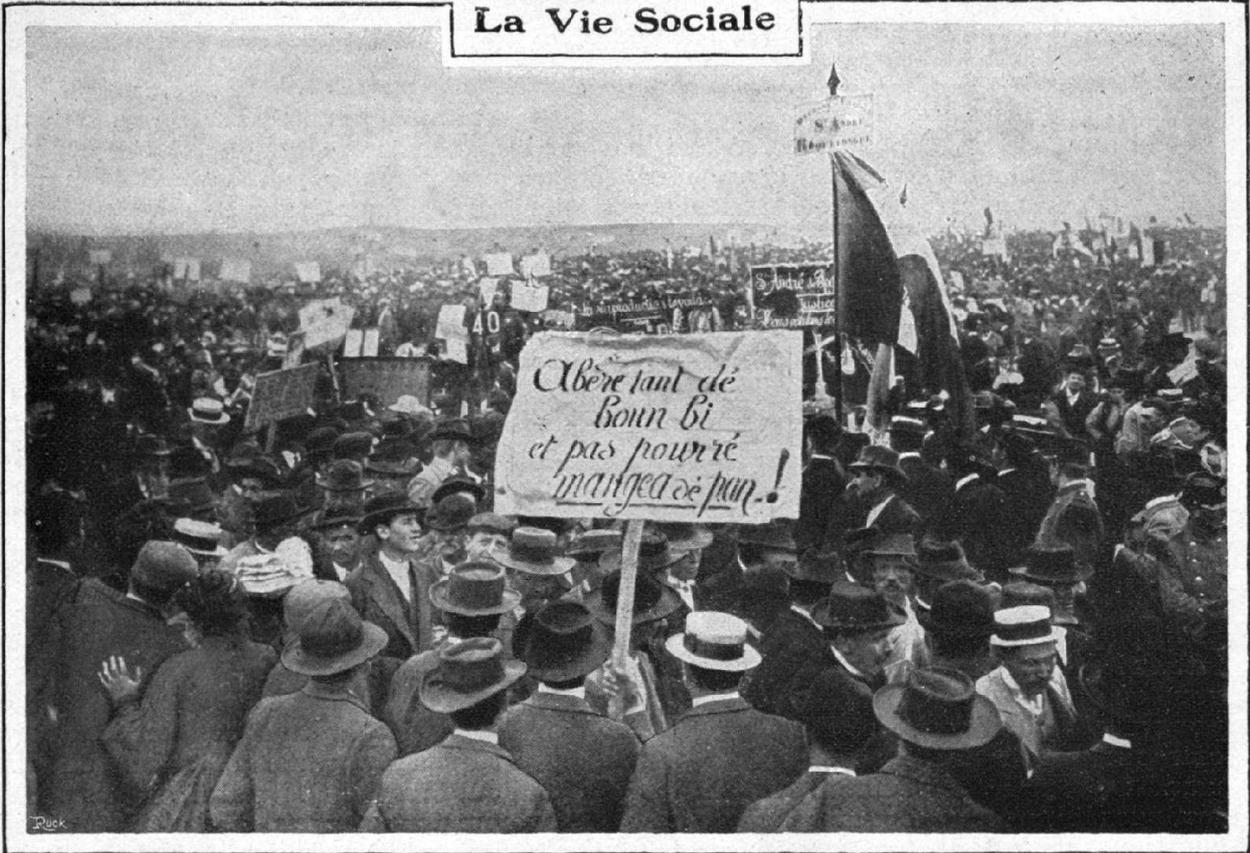
SOULÈVEMENT COMPLET D'UNE TABLE, photographie instantanée extraite des *Forces naturelles inconnues*, le dernier livre de notre éminent collaborateur Camille Flammarion, familier des phénomènes occultes.



M. JOSEPH VALLOT, le nouveau président du Club Alpin, fondateur du premier observatoire du Mont-Blanc.

TOUT CE QU'IL FAUT SAVOIR. — Sorte d'encyclopédie populaire, résumé de « tout ce qu'il faut savoir » en astronomie, géologie, géographie, histoire, religion, philosophie et morale, sous la direction de M. Damé.

LE RECORD DE L'ALTITUDE EN PISCICULTURE est détenu par le repeuplement du lac de Barondes (24.000 m.) effectué par l'Association centrale pour l'aménagement des montagnes.



LA GRANDE MANIFESTATION DES VIGNERONS A NARBONNE

Sous l'ardente parole du « Rédempteur », maintenant bafoué, le Midi se leva comme un seul homme et partit en croisade contre la fraude, contre l'eau et le sucre. Ce fut imposant.

VENDANGES ET MÉLANGES

La France vient de subir une forte commotion. Désespérant de vendre, même à bas prix, le jus des vignes qui, jusqu'à nos jours, l'avait fait vivre, le Midi a bougé. Il y eut des manifestations formidables, des émeutes et, hélas ! du sang répandu. Des agitateurs furent arrêtés ; un bataillon mutin fut exilé : l'étoile d'un rédempteur apparut, monta comme une fusée pour s'éteindre et retomber bien vite et toute cette misère, toute cette agitation sont les résultats de la fraude qui fait le sujet de cet article



ACHÈRE tant de boun bi et pas pourré mangéa de pan!

Avoir tant de bon vin et ne pas pouvoir manger de pain ! cri de colère et de désespoir qui s'échappait à la fin de mai dernier, de millions de poitrines méridionales.

La crise viticole et la misère du Midi sont des faits. On ne vend plus son vin et cette situation lamentable est due à des causes multiples dont les principales sont

la surproduction du vin et la fraude.

Nos braves Tartarins sont un peu les artisans du mal qui les ruine. La surproduction, c'est d'eux qu'elle vient. Et puis, quand ils crient contre la fraude, ils ont raison, car elle leur fait le plus grand tort... seulement, ils fraudent eux-mêmes.

Un reporter causait ces jours derniers avec un propriétaire du Midi qui s'écriait douloureusement :

- C'est le vin de sucre qui nous tue !
- Mais, vous-même, interrompit le

journaliste, on me dit que vous ne vous gênez pas pour en faire ?

— Tê, mon petit, répondit vertement le Provençal, moi, cê n'est pas la même chose !

Et voilà. Les vignérans veulent entonner leurs vins à toute l'armée française, seulement, eux, ils prennent de préférence des apéritifs. Quand l'excellent Marcelin Albert s'en vint à Paris voir M. Clemenceau, il ne fut pas plus tôt devant une table de café qu'il commanda un amer ou quelque chose d'approchant. Ce n'était pas d'un bon exemple.

Nous ne prétendons pas incriminer les bonnes gens du Midi, alors qu'en France, quoiqu'il y ait, certes, quantité de consciences pures du Nord au Midi et de l'Est à l'Ouest, la fraude est partout : chez le propriétaire récoltant, chez le négociant intermédiaire, chez le détaillant, et savez-vous où elle est le moins, où elle ne peut pour ainsi dire pas exister ? Dans les grands entrepôts de Paris, dans ce Bercy tant maudit et sur lequel courent tant de fantastiques légendes. Je ne saurais dire si ces messieurs de la *Ville des tonneaux* seraient ou non disposés à donner des crocs-en-jambe au fisc abhorré, mais ce que je sais, c'est que la surveillance et les formalités auxquelles les soumettent la loi et les règlements sont telles que toute infrac-

tion leur est rendue presque impossible.

On vérifie leurs entrées, on vérifie leurs sorties, constamment on vient évaluer leurs marchandises en cave. S'ils mouillaient, ils augmenteraient la quantité de leur stock et on s'en apercevrait aussitôt, d'autant plus qu'il leur faudrait introduire en fraude de l'alcool leur permettant de remonter au taux normal le degré du vin ainsi dédoublé, et soyez sûrs que ce n'est pas facile. La fameuse légende d'un canal d'eau de Seine détourné et amené sous l'entrepôt par des industriels subreptices et fallacieux n'est que le produit d'une imagination admirablement douée pour la perpétration du roman d'aventures.

La seule fabrication qui se donne cours à Bercy, c'est celle du *cru de Paris* dit : « Château-Bercy », boisson loyale et licite, entièrement composée d'un mélange, selon certaines proportions, de diverses sortes de vins purs, de façon à pouvoir toujours fournir au mastroquet détaillant un vin d'un goût invariable. Il paraît que les petits consommateurs parisiens n'aiment pas qu'on leur change le *bouquet*, si l'on peut dire, dont ils ont l'habitude.

Au temps où une loi permit aux négociants en vins de posséder dans Paris même des magasins considérés comme entrepôts, il y eut des fraudes mais d'une audace telle-



LA VILLE DES TONNEAUX

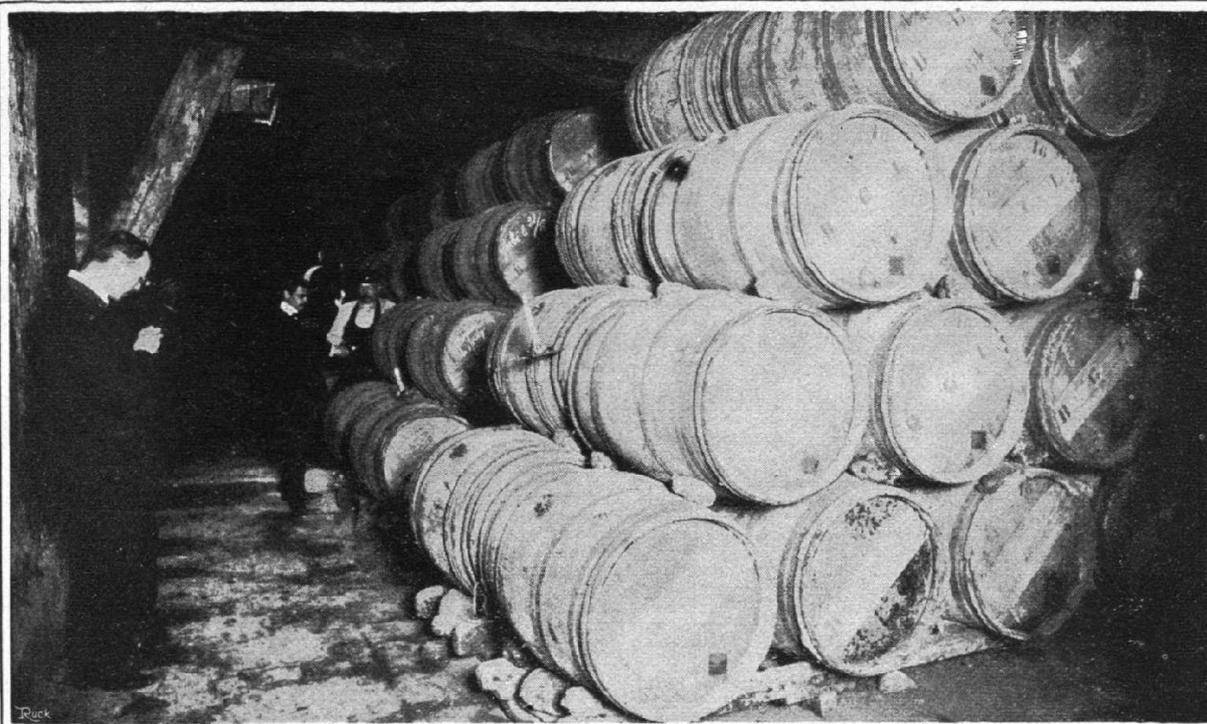
Une des rues de l'entrepôt de Bercy, cette ville dans la ville, si peu connue des Parisiens et d'un aspect si pittoresque et si particulier.

Vendanges et Mélanges



SUR LE QUAI DE BERCY

Des fûts, des fûts, encore des fûts dont les lignes infinies s'étendent presque à perte de vue; que de vin, et se peut-il qu'on soit encore tenté d'en fabriquer d'artificiel?



L'INTÉRIEUR D'UNE CAVE A BERCY

En piles innombrables, d'autres tonneaux sommeillent dans le demi-jour mystérieux de la cave. Au loin brillent par instants les chandelles tremblotantes des sommeliers.

ment insensée qu'on s'aperçut très vite des exercices de haute chimie auxquels s'adonnait la virtuosité de tels ou tels personnages, et qu'on dut modifier la loi pour y mettre un terme, en revenant aux entrepôts fermés.

A Bercy, on pratique encore l'unification, autre opération fort honnête qui consiste, pour un même cru, à mélanger des vins de la même terre, mais d'années différentes. Ainsi, en mêlant trois récoltes, l'une très bonne, l'autre médiocre, la troisième assez bonne, on obtiendra un bon vin et de cru absolument fidèle.

Quelquefois aussi, le détaillant dont nous parlions plus haut, estime que le Château-Bercy n'est pas assez fort en goût, assez corsé pour sa clientèle, alors, moyennant un supplément de un franc par broc, il fera verser dans son fût un, deux ou trois brocs d'un vin supérieur qui bonifiera son ordinaire. Voilà ce qui se passe à Bercy, rien de plus en général.

Revenons à notre Midi. Après les ravages du phylloxéra, on reconstitua les vignobles à l'aide de pieds américains sur lesquels on mit des greffons français et les propriétaires imaginèrent de complanter les plaines avec une sorte de pieds dits « Aramon ». Ceux-ci, convenablement cultivés et largement irrigués, produisent des

grappes très fournies de grains énormes, tout gonflés d'un suc abondant, mais aqueux et dépourvu de saveur. Ces vignobles produisirent entre 30 et 40 hectolitres à l'hectare au lieu des vingt que rapportaient auparavant en moyenne les cépages de qualité supérieure.

C'est ainsi que les années 1900 et 1904 produisirent plus de 60 millions d'hectolitres alors que la production normale doit être d'environ 40 millions d'hectolitres, maintenant le prix de vente au taux moyen de 16 francs l'hectolitre, qui est rémunérateur pour le vin de coteau.

Alors, comme leur vin de plaine ne leur revenait pas cher et qu'ils gagnaient encore de l'argent en le vendant fort au-dessous du prix normal de 16 francs, que firent les gros viticulteurs, les grands planteurs d'Aramon? Ils trouvèrent qu'ils ne gagnaient pas assez et, profitant des facilités que leur donnait la loi de se procurer du sucre à bas prix, sucrant et arrosant leurs marcs, ils obtinrent une seconde cuvée d'un liquide qui, après fermentation, donnait encore l'illusion d'un vin véritable, bien que *peu fruité* (sans goût de fruit), et jugeant qu'ils seraient bien sots de s'arrêter en aussi beau chemin, sucrant et arrosant à nouveau, ils firent une troisième cuvée. Ainsi apparurent les vins à 30 et



LE " BROC " A BERCY

Pour bonifier un vin très ordinaire ou un peu faible, on ajoute à la pièce, moyennant un supplément de 1 franc par broc, un, deux ou trois brocs de cinq litres d'un vin supérieur. Ce n'est pas là une falsification.



25 centimes le litre.

Voyant comme ceux-ci augmentaient le rendement de leurs vignes, les petits propriétaires suivirent, arrosèrent leurs marcs, et voilà des vignobles qui rendent miraculeusement le triple à peu près de ce qu'on peut leur demander de façon normale!

Une autre fraude plus



quarante éléments, qu'une pareille variété ne pouvait que donner carrière à des adultérations plus variées encore. Sans compter que la purée septembrable est une matière vivante, susceptible de toutes sortes de maladies, casse, etc. et qu'il est bien douloureux pour un négociant de ne

étendue, si possible, et qui, celle-là, se pratique aussi bien chez le récoltant que chez les intermédiaires, c'est le *mouillage*, consistant à allonger le vin avec de l'eau, puis à lui rendre son degré naturel en y ajoutant de l'alcool. Les autres fraudes, qui furent multiples, sont aujourd'hui abandonnées. Le vin est un corps tellement complexe, composé qu'il est de *plus de*

LES RÉCOLTES DE 1840 A 1905

La grosseur des fûts figure l'importance approximative de la récolte française pour les années dont les millésimes y sont inscrits. La plus pauvre fut en 1854, 10 millions d'hectolitres ; la plus forte en 1875, 83 millions d'hectolitres!

pas vendre sa marchandise, fût-elle gâtée. Alors, on droguait son vin tant bien que mal.

Les sels de plomb, litharge, acétate, céruse, corrigent l'acidité; des additions de cidre, de poiré, de mélasse, d'acides salicylique, tartrique, acétique, sulfurique, d'alun, de plâtre, de craie, de strontiane, de sulfate de fer, de carbonate de soude et de potasse, de glycérine, de sel marin, remédieront à d'autres avaries. L'amande amère et la feuille de laurier-cerise communiqueront au liquide un goût très fin de noisette.

vin dans une pièce, 3 kilos de sucre! 250 à 300 grammes d'acide tartrique, 30 centilitres de levure de bière. Verser et agiter après avoir rempli d'eau; laisser fermenter et soutirer ensuite.

Un industriel envoie des circulaires indiquant comment, en mélangeant à tant de kilos de sucre et de litres d'eau son produit *chimiquement pur* A, ses levures B, son produit colorant C, on fait pour 13 fr. 30 l'hecto un vin de 11°,2 excellent, à l'abri de tout reproche et de toute contes-



LE LABORATOIRE DES FINANCES A PARIS

Ceci ne montre qu'une des salles de ce vaste laboratoire où un nombreux personnel effectue chaque jour des centaines d'analyses par les procédés les plus perfectionnés et les plus délicats.

On a fait du vin avec tout au monde. On peut faire fermenter des matières sucrées, comme la fécule, les baies de genièvre, les fruits secs de toutes sortes, raisins, figues, etc., de la coriandre, du pain de seigle haché. Quand ces jolis barbotages sont fermentés et soutirés, on les colore avec des betteraves, des myrtilles.

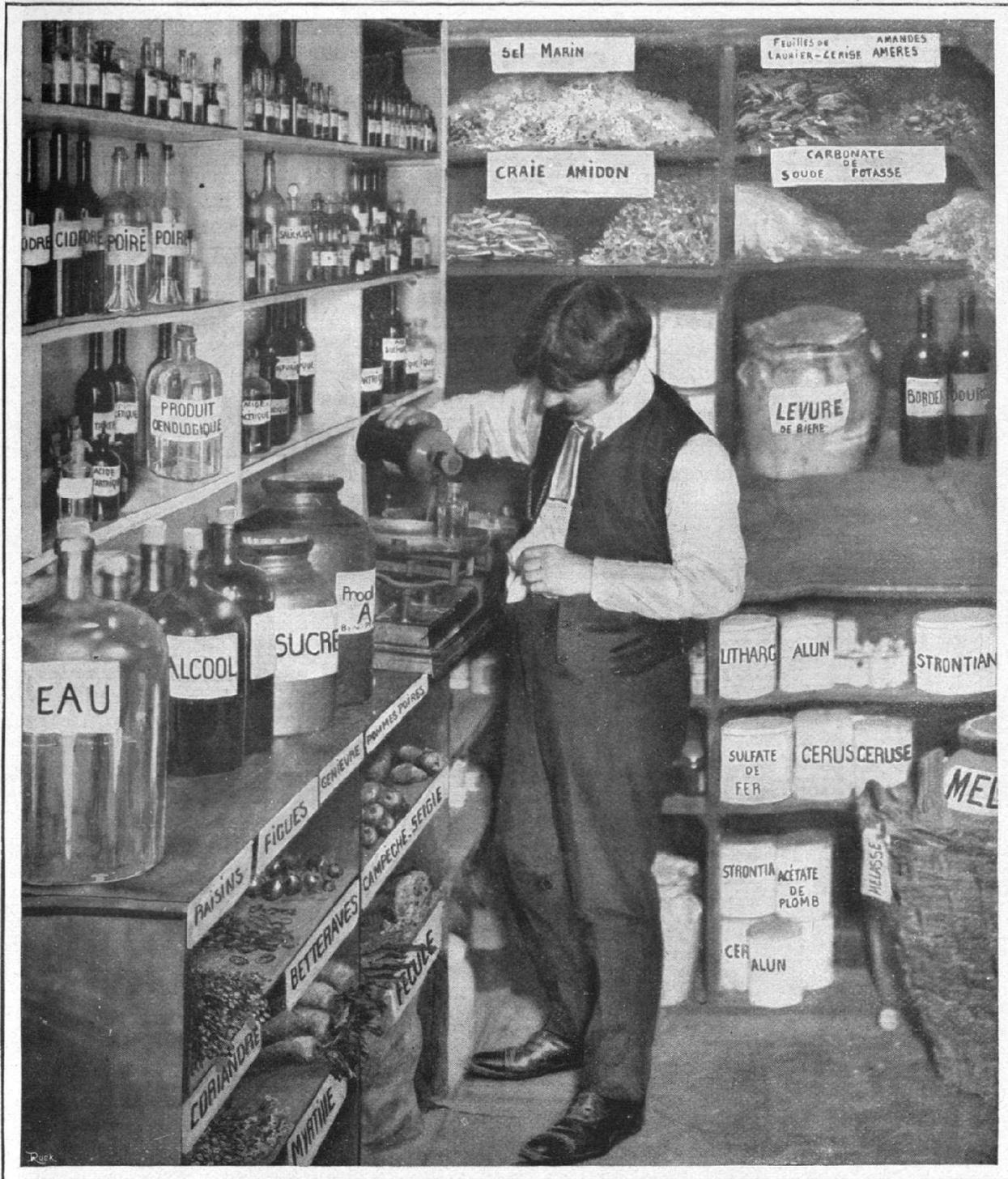
Il y avait aussi une recette pour faire du vin avec de l'eau, du bois de campêche, du vinaigre, combinés à un dixième de gros vin du Roussillon. J'ai vu une formule pour faire du vin de Champagne à 0 fr. 10 la bouteille!

Un député du Midi, M. Paul Pelisse, indiquait dernièrement dans la *Grande Revue* la recette suivante : 1° *Recette pour faire un bon petit vin à 10°* : Moitié

l'ation. Le même commerçant vend encore un extrait D et certains cachets X dont l'effet est positivement merveilleux.

Pendant l'Amérique et l'Allemagne s'en donnent à cœur joie de falsifier nos champagnes et d'ailleurs tous nos grands *châteaux*. Avec de l'eau, du sucre, de la mélasse, de l'amidon, une matière colorante et un bouquet dus aux merveilles de la chimie, les Russes confectionnent sans scrupule un liquide qu'ils étiquettent : Bordeaux.

En tout cas, la nouvelle organisation des laboratoires chargés de déceler les fraudes va désormais rendre la vie de plus en plus dure aux fraudeurs de France. A Paris, Bordeaux, Chartres, Montpellier, Toulouse, Dijon, Nantes, Rouen, le Havre, Rennes,



TOUT CE QU'ON NOUS A FAIT AVALER COMME VIN

De l'eau et du sucre, surtout. Puis des sels de plomb, litharge, acétate, céruse; des additions de cidre, de poiré, de mélasse, d'acide salicylique, tartrique, acétique, sulfurique; de l'alun, du plâtre, de la craie, de la strontiane, du sulfate de fer, des carbonates de soude et de potasse, de la glycérine, du sel marin, de l'amande amère, du laurier-cerise, des fermentations de féculé, de baies de genièvre, de raisins secs, de figues, de coriandre, de pain de seigle haché, de jus de betteraves et de myrtilles où se développent des aldéhydes, des alcools, des acides propylique, amylique, butylique; du campêche, du vinaigre, des poudres A. B. C., des extraits D., des cachets X., de l'amidon, des bouquets chimiques!

Brest, Toulon, Lyon, Saint-Étienne, Nancy, Clermont, Lille, Arras, Amiens, Châteauroux, Bayonne et Port-Vendres, tandis que

des agents habiles ont droit de visite et de prélèvements chez tous les commerçants, des chimistes avertis analysent sans cesse,

et ne cessent de découvrir de fâcheuses supercheres.

M. Bordas, l'éminent directeur du laboratoire du ministère des Finances, à Paris, dont l'installation est une merveille, nous disait les excellents résultats de la nouvelle consigne de ses agents.

Au lieu qu'on les contraigne de visiter tous les commerçants, on ne leur demande que d'en observer un ou deux chaque jour. Ainsi, ils peuvent faire à loisir leurs petits Sherlock Holmès, mener des enquêtes soigneuses et n'opérer de prélèvements qu'autant qu'ils sont presque assurés de la fraude.

S'il y a doute, on leur conseille d'attendre en ayant l'œil sur leur bonhomme. C'est un axiome qu'on repince toujours un fraudeur. L'impunité l'enhardit, il devient imprudent et il n'y a plus qu'à le cueillir. Aussi, sur 165 prélèvements de vins douteux opérés dans les cinq dernières semaines, on a trouvé 49 échantillons franchement mauvais, soit tout près de 30 0/0. C'est assez coquet. Ainsi, on pourra obtenir au moins une condamnation exemplaire pour trois prélèvements, alors qu'autrefois, sur 40.000 analyses, c'est tout au plus si on arrivait à 200 condamnations, ou 1/2 0/0, ce qui constituait presque une prime à la fraude.

L'autre jour, un agent pénétra chez un marchand de vins qu'il soupçonnait fortement de baptiser sa marchandise. Le patron était à la cave. L'agent y descendit sans surseoir et le pinça en train de tirer son vin en des bouteilles contenant déjà un cinquième d'eau du robinet. Une sévère condamnation donna à réfléchir à l'indélicat commerçant.

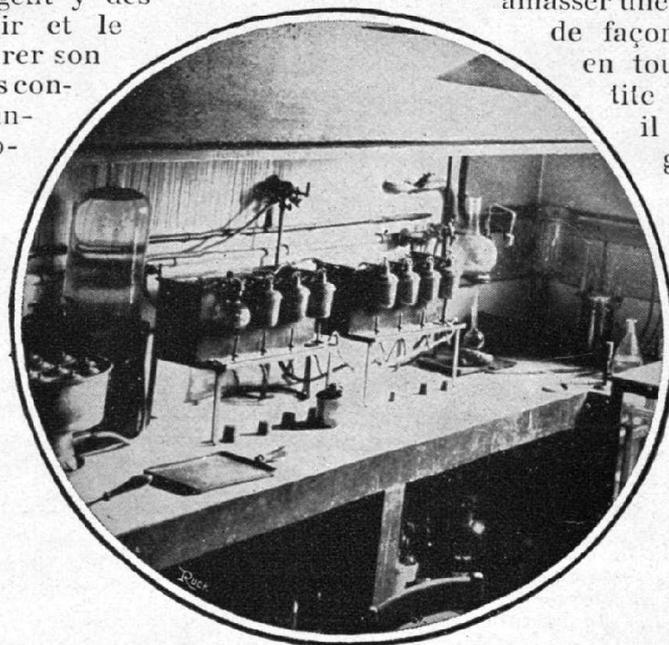
Une amusante histoire, c'est celle de ce brave Auvergnat qui, lui aussi, allongait son vin d'un dixième de « sirop de grenouille » selon sa pittoresque expression. Le vin fut analysé : il contenait 20 0/0 d'eau et le président reprocha au pauvre « fouchtra » d'aggraver son cas en s'obstinant à prétendre que sa marchandise ne contenait que 10 0/0 d'eau.

Alors, on vit s'avancer M^{me} la débitante qui, dans un véhément jargon, protesta que son mari était un honnête homme et qu'il ne mentait jamais. Seulement, pressée de faire fortune, quand il avait mouillé sa vinasse à 10 0/0, elle revenait derrière lui à son insu et ajoutait un second dixième d'eau ! On admira le dévouement conjugal de cette Auvergnate aux sentiments romains, mais on la condamna avec son homme.

Donc les fraudeurs n'ont qu'à bien se tenir, M. Bordas a l'œil sur eux. Malheureusement, il y a encore de beaux jours pour le sucrage. La nouvelle loi qui interdit la vente de plus de 20 kilos de sucre à la fois gênera grandement les grands propriétaires susceptibles de repasser leurs moûts, mais elle favorisera la fraude des petits vigneron.

Qui donc empêchera ceux-ci d'acheter autant de fois 20 kilos de sucre qu'il y aura d'épiceries dans la ville à chaque jour qu'ils y viendront avec leur carriole et d'en amasser une provision chez eux, de façon à pouvoir traiter en toute sécurité leur petite récolte ? Sans doute il n'y aura plus de grands fraudeurs, mais la tricherie s'exercera en détail et le résultat sera le même.

CHARLES TORQUET



LE COIN DES ALAMBICS

C'est dans ce coin de laboratoire qu'une mignonne batterie d'alambics décèle le plus grand nombre de falsifications des vins commises par les fraudeurs.



PRÊT A TIRER

Le fusil bien en mains, S. A. R. le Prince de Galles se tient prêt, derrière son butt, à faire feu, lorsqu'il se montrera, sur le gibier précieux que sont les grouses, ou coqs de bruyère, et que des chasses spéciales permettent seulement aux personnes fortunées de pouvoir tirer.

A GIBIER PRÉCIEUX, FUSIL ROYAL

Les lecteurs de *Je sais tout* n'ont pas oublié qu'en compagnie de S. A. R. le Prince de Galles, ils participèrent, il y a deux ans, à la capture d'éléphants sauvages, au fond des Indes mystérieuses. Le récit de notre collaborateur, et ses instantanés, vont nous permettre de suivre l'héritier de la Couronne d'Angleterre sur les moors écossais que fréquentent les coqs de bruyère. ❧

UNE première déception m'attendait à Bolton-Abbey, sur le magnifique domaine du duc de Devonshire, où je n'avais pu pénétrer qu'au prix de folles démarches : le duc était trop souffrant pour recevoir ses hôtes, et, déjà, le bruit courait que la chasse était remise, et que le Prince de Galles et ses compagnons s'apprétaient à reprendre le train de Londres.

Une pluie abondante s'abattit du ciel gris, et les plus tenaces de notre petite bande de journalistes, se décidèrent à suivre notre mouvement de retraite : le *Twelfth*, le glorieux *Twelfth*, serait un insuccès complet, du moins en ce qui concernait les landes de Hazlewood...

Qu'est-ce que le *Twelfth* ?

C'est le douzième (*twelfth*) jour d'août, date fixée en Ecosse et dans le Yorkshire pour l'ouverture de la chasse au *grouse*

(coq de bruyère), sport qui fut longtemps le privilège exclusif des chefs de clans, et qui n'est permis actuellement en raison des dépenses qu'il entraîne, qu'aux grands seigneurs.

Une dépêche de Marienbad énuméra le menu du déjeuner qui réunit à la même table le roi d'Angleterre et le premier Ministre de France. Vous souvenez-vous qu'il comprenait un salmis de grouses ? De tels ragôts sont tout indiqués pour la table d'un roi : dans les premiers jours qui suivent l'ouverture, un coq de bruyère se vend communément à Londres



APRÈS UN COUP DE FUSIL
Le chasseur a à peine déchargé son arme que le chargeur lui passe rapidement un autre fusil chargé.

de quinze à vingt francs. Le *Twelfth*, c'est la date fiévreusement attendue par tout bon sportsman ; c'est

la fête cynégétique qui met sur les dents les compagnies de chemin de fer. Le West-End se vide comme par enchantement : trente mille fusils se précipitent vers le *Border*, la frontière anglo-écossaise, la région de landes arides où le roi

des gallinacés élit domicile dès la fin de l'hiver, pour regagner plus tard forêts et montagnes.

Nombreux sont les membres de la *gentry* qui possèdent dans la région un *moor* (lande), dont l'étendue varie selon leur situation de fortune, et où ils invitent leurs amis à fêter le *Glorious Twelfth*. D'autres



DANS L'ATTENTE

Les coups de feu ont un peu effrayé le gibier ; c'est un moment d'accalmie dont profitent les aides du chasseur pour se reposer alors que ce dernier surveille quand même les alentours.

A Gibier précieux, Fusil royal



UN COUP DE FUSIL ROYAL

Un grouse, coq de bruyère, passe à portée; rapidement S. A. R. le Prince de Galles l'a couché en joue dans une pose impeccable dont sont seuls capables les véritables chasseurs.

se contentent de louer un terrain pour la saison. Comme les prix sont élevés et que la saison ne dure que de huit à dix semaines, un coq de bruyère finit, tous frais payés, à valoir son poids d'or. On nous montra dans le Yorkshire une bruyère d'une étendue de 30.000 acres qui s'était louée cette année 70.000 francs.

UNE CHASSE DANS LES PROPRIÉTÉS DU DUC DE DEVONSHIRE — UN « FUSIL » ROYAL

Mais le duc de Devonshire, lui, est un des grands propriétaires terriens du royaume, et ces *moors* de Hazlewood, qu'il possède en propre, sont bien les plus vastes qui existent. Nous fîmes connaissance avec leur étendue dans des circonstances dont nos jarrets et nos chevilles devaient garder le souvenir, — sous forme de courbatures.

J'ai dit que la pluie et les mauvaises nouvelles nous avaient fait rebrousser chemin dans la direction de la gare. Mais voici qu'un épais bataillon de rabatteurs, reconnaissables à leurs longs bâtons qui servent de hampes à des fanions blancs ou noirs, apparaît au sommet d'une ondulation. La chasse aurait donc lieu malgré l'indisposition du duc?

Comme nous nous apprêtons à interroger l'un des robustes Yorkshiremen, un camarade, qui avait gagné le haut d'un tertre pour fouiller l'horizon, nous annonce joyeusement qu'il aperçoit plusieurs automobiles. Plus de doute! Le prince et ses compagnons se rendent sur le terrain de chasse.

Et la pluie, qui cesse soudain, achève de dissiper notre mauvaise humeur; chasseurs de nouvelles et chasseurs de *grouses*, personne ne rentrera bredouille!

Voilà bien vingt minutes que nous exécutions du pas accéléré à travers la bruyère humide; quelques trainards essoufflés, alourdis par la pluie qui imprègne leurs vêtements comme par la terre gluante qui s'est épaissie sous leurs semelles, furent semés en route. Mais il paraît que le terrain n'est pas plus favorable aux automobilistes, qu'aux piétons; et nous le constatons de loin non sans en éprouver une joie peu charitable: le prince et sa suite sont arrêtés au pied d'une colline par la fâcheuse panne!

Ralentissant notre allure, nous nous dirigeons en droite ligne vers les *battes*, barricades de pierres et de mottes de gazon derrière lesquelles se cachent tout à l'heure les chas-



LE " TABLEAU "

Ce n'est pas sans une légitime satisfaction que S. A. R. le Prince de Galles contemple le « tableau » de sa chasse qui est, d'ailleurs, fort remarquable.

seurs, quand les *beaters* rabattront vers eux les oiseaux. Et nous sommes assez agiles — ou assez heureux — pour les atteindre avant le prince et ses compagnons.

Triomphe de l'hippisme sur l'automobilisme! Des poneys ont remplacés *motor-cars*.

dant qu'il nous prouve — ce qu'il fera dans un instant — qu'il est en même temps un tireur de première force. Chacun des invités s'est déjà installé derrière son *butt*, tandis que des hommes entraînent les chevaux hors de portée des fusils maladroits.



J'entends prononcer autour de moi les noms des chasseurs: le Prince de Galles, sur son poney favori, qu'il baptisa du curieux nom de *K. of K.*, en l'honneur de son ami, Lord Kitchener, le héros de Khar-toum; sir Charles Cust, chargé par son oncle, le duc de Devonshire, de faire les honneurs du domaine; Lord Stanley; d'autres encore, amis personnels du prince.

UN CHASSEUR ADROIT — UN TABLEAU REMARQUABLE

Nous ne tardons pas à constater que le prince est un chasseur passionné, en atten-

S. A. R. LE PRINCE DE GALLES A CHEVAL
Sur son poney *K. of K.* le royal chasseur se rend au *butt* d'où il tirera le précieux gibier.

Prévenant le geste de son valet, le prince s'est dépouillé du manteau qui gênerait son tir; le « complet-veston » de drap gris suffira à le protéger contre une brise trop fraîche pour la saison. Le garde-chasse lui signale l'approche d'un premier vol, et, d'un mouvement qui trahit sa joyeuse impatience, il saisit le fusil à deux coups que lui présente le valet, fait jouer la bascule, s'assure qu'il est chargé, et, le doigt sur la gâchette, avance la tête au ras du petit mur, prêt pour l'attaque. L'instant est décisif. Le cœur du royal chasseur doit battre plus rapidement que tout à

l'heure, bien que son visage reste impassible. L'héritier de la couronne va-t-il manquer son premier oiseau? Et sous les regards de journalistes qui enregistreraient l'incident pour l'Histoire?...

Explosion. Exclamation. — L'une, partie du fusil rapidement braqué; l'autre, lancée par les lèvres du tireur. Si le ton joyeux de l'exclamation ne suffisait pas à convaincre nos oreilles sceptiques que cette première cartouche ne fut pas brûlée aux moineaux, l'intervention de l'épagneul, qui rapporte derrière le *butt*, aux pieds du prince, l'oiseau ensanglanté, nous serait une preuve matérielle de ce premier succès.

La mine souriante, le prince a sorti l'étui d'or où il compte bien choisir une cigarette. Mais le geste ne s'achève pas; la précieuse boîte retourne dans les profondeurs de la poche. C'est qu'un *grouse*

vient de s'envoler d'un buisson, à cent mètres de l'abri; et le tireur prend le pas sur le fumeur.

Cent mètres! Et du tir au vol! Des paris s'engageraient parmi nous si la rapidité des gestes du prince nous en donnait le temps. Quelques secondes d'attente. Une détonation, et le « tableau » princier inscrit une nouvelle unité à son actif.

En moins de deux heures, neuf *grouses* tombaient sous le fusil du royal chasseur. Ce butin ne lui avait coûté que neuf cartouches.

Et c'est dire, sans faire œuvre de courtisan, que S. A. George-Frederick, Prince de Galles, duc de Cornwall et d'York, duc de Rothesay *in Scotland*, compte parmi les meilleurs *guns* (fusils) de son futur royaume.

VICTOR FORBIN.



UN VRAI CHASSEUR

S. A. R. le Prince de Galles ne répugne pas, comme on peut le voir, à porter lui-même le gibier qu'il vient de tuer.



CARNIVORES CONTRE VÉGÉTARIENS

La guerre russo-japonaise a été la lutte d'une armée composée de mangeurs de viande contre une armée de végétariens. Personne n'a pu dire que le régime végétal avait atténué la vigueur ou l'endurance des petits soldats japonais. D'autre part, quelle différence au point de vue du transport des approvisionnements : des trains entiers d'un côté, quelques caisses de riz, de l'autre.

LE VÉGÉTARISME GUÉRIT-IL LA VIEILLESSE ?

Le végétarisme n'est pas une médication fantaisiste due à quelque caprice de la mode. C'est une méthode rationnelle et simple de combattre la vieillesse. Après en avoir lu les principes et les « états de service », nos lecteurs en deviendront peut-être, pour leur grand bien, d'ardents partisans. ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖



La légende raconte qu'Ulysse interrogeant Achille, mort à l'entrée des enfers, celui qui fut le guerrier intrépide répondit :

— J'aimerais mieux être l'esclave du plus indigent des laboureurs qui vit à la sueur de son front, que de régner sur le peuple entier des morts !

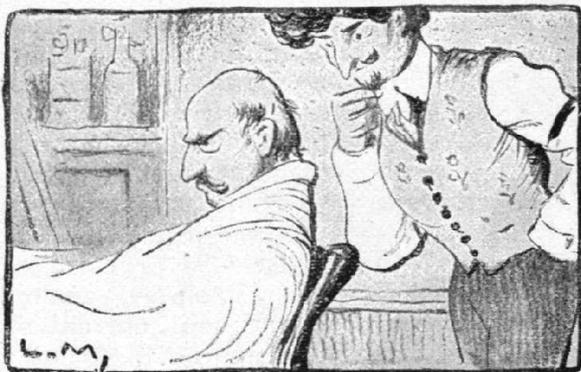
De la plus haute antiquité, aux jours où nous vivons, on retrouve donc cette même horreur de la mort, ce même orgueil de la vie, cette même joie de vivre — bien compréhensible d'ailleurs. — Dès lors, n'a-t-on pas le droit de s'étonner que les hommes soignent si peu, ou plutôt soignent

si mal ce bien si précieux : *La Vie*?...

On apprend tout en notre siècle, même une foule de choses inutiles, et l'on omet d'apprendre à vivre, bien qu'il existe un code du *savoir-vivre*, lequel, à la vérité, n'a rien à voir avec notre sujet !

Pourtant, du plus riche au plus pauvre, c'est à qui se cramponnera le plus désespérément à l'existence — si précaire soit-elle. Ce n'est pas tant la crainte du mal que celle du *grand voyage*, qui enrichit les médecins. Ils sont incapables pourtant de procurer cet *Elixir* de longue vie promis par les alchimistes du moyen âge ! Dès lors, faut-il désespérer de leur science ?

Oui, si l'on attend d'elle la prolongation



S'IL FAUT EN CROIRE LES VÉGÉTARIENS

Le mangeur de viande est : 1° sensible au froid ; 2° digère mal ; 3° est incapable d'effort ; 4° vite somnolent ; 5° précocement chauve.

indéfinie du souffle, l'éternité. *Non*, si on lui demande ce qu'elle est capable de donner : la lutte contre la plus redoutable — et peut-être aussi la plus évitable des maladies : *La vieillesse*.

Cette victoire, ce n'est ni une poudre magique, ni un vaccin, ni un sérum qui la remportera quelque jour, c'est la sagesse même, c'est le retour aux lois de la nature, c'est la chose la plus simple du monde ; en un mot : c'est le régime alimentaire proche de celui des premiers hommes.

Et d'abord, qu'est-ce que la vieillesse ? Nous le savons peu, et nous le savons mal. Ce que nous nommons injustement vieillesse est en réalité de l'usure. L'homme est une machine qui, à force de fonctionner, s'use, cela est certain ; mais c'est une machine qui fonctionne trop et mal ; une machine entre les mains d'ouvriers malhabiles qui lui demandent plus qu'elle ne peut fournir, d'une part, et prennent de mauvais matériaux pour la faire fonctionner, de l'autre. Nous ignorons donc, jusqu'à présent, ce qu'est la vieillesse de cette machine, puisque, par notre faute, elle ne l'atteint jamais. Donnons à une locomotive un combustible qui ne lui est pas approprié, elle fera un moindre usage : au lieu de marcher dix ans, elle en marchera cinq. On pourra dire qu'elle est usée : on ne pourra pas dire qu'elle est vieille.

Il en va de même pour l'existence des hommes. La moyenne de la durée de la vie humaine est trop basse : l'homme arrive à ce qu'il nomme « la vieillesse » à un âge qui correspondrait normalement à la maturité. Pourquoi ? Comment ?

Parce qu'il est atteint, à cette époque, ainsi que nous le disions plus haut, d'une *maladie chronique infectieuse* : la vieillesse. Qui dit maladie infectieuse dit empoisonnement lent et mystérieux. Or, cet empoisonnement, ou plutôt cette fabrique de poisons, cette usine, a son centre dans la dernière partie du tube digestif où les microbes pullulent parmi les déchets de la digestion — pullulement qui n'est pas fatalement lié à la digestion, puisque, dans les régions supérieures de l'intestin, les microbes sont en nombre très restreint. Ce n'est pas là une hypothèse gratuite, puisque le Dr Metchnikoff a prouvé que les oiseaux dépourvus du gros intestin ont une longévité qui dépasse de beaucoup celle des mammifères, et que, seule fait exception à cette règle de longévité, l'autruche qui possède un gros intestin !

Cette constatation serait désolante, à elle

seule, car peu de gens seraient disposés à risquer l'ablation chirurgicale de 2 mètres à 2 m. 50 d'intestin pour *essayer* de vivre quelques années de plus.

Mais — et c'est là une cause que l'on peut atteindre — certains aliments déversent dans l'économie de redoutables poisons chimiques, poisons où les microbes n'ont rien à voir. Chaque repas augmente la lente accumulation de ces poisons, l'âge mûr fait éclater toutes ces affections aiguës ou chroniques destinées à attrister d'abord, à terminer ensuite une existence mal conduite.

L'HOMME PEUT, JUSQU'À UN CERTAIN POINT, SE "GUÉRIR" DE SA VIEILLESSE

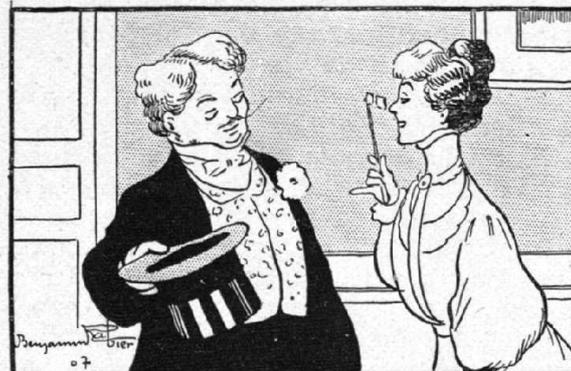
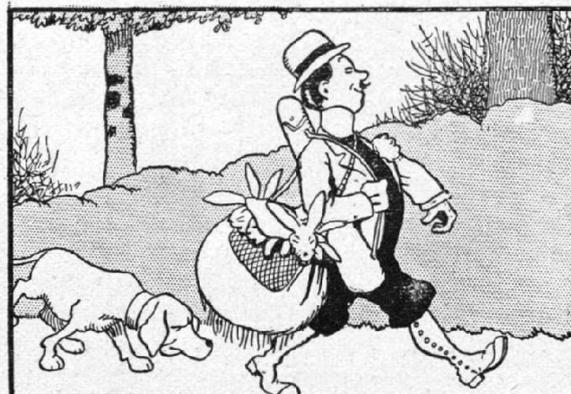
Tout le mystère de la longévité tiendrait donc dans la *qualité* de ce que nous mangeons? Cela est presque certain.

Dans les premiers temps de l'humanité, l'homme *mangeait ce qu'il pouvait*. Ses moyens d'attaque et de défense étant très restreints, il faisait sa nourriture des gibiers de fortune, des fruits de rencontre, des légumes sauvages. — Bientôt, mieux outillé, redoutable aux autres et à lui-même, l'homme *mangeait ce qu'il voulait* : il venait de découvrir la fantaisie de l'alimentation : la *gourmandise*. Il ne paraît pas s'en être corrigé, au contraire.

Cependant, quelques-uns, ayant examiné la machine humaine, ont compris ses besoins, et ses besoins peuvent se résumer en ceci : on l'entretient par le *combustible*, on facilite son fonctionnement par le *graissage*. Voilà bien une comparaison claire en notre siècle d'automobile.

Parlons d'abord du graissage. Il correspond chez l'homme à l'absorption d'eau et à l'ingestion de certains sels que l'on trouve dans tous les régimes : fer, chaux, potasse, phosphore ; seul, le sel de cuisine fait exception ; nos cuisinières se chargent de réparer cet oubli. Le graissage est donc automatique : c'est le dernier mot de la perfection mécanique.

Passons au combustible maintenant ! Et voici la grosse question posée. Quel sera, quel est le combustible de choix ? Sous quelque apparence que se présentent les substances combustibles dont nous avons besoin, chair d'animaux ou de poissons, légumes secs ou primeurs, laitage ou œufs, fruits ou pâtisserie, elles peuvent se résumer en trois sortes de résidus alimentaires : *albumine, sucre et graisse*. De la chaumière au palais, du banquet du carni-



LA CONTRE-PARTIE

Le végétarien : 1° résiste au froid ; 2° digère bien ; 3° est résistant ; 4° a l'esprit libre ; 5° reste toujours chevelu.

vore à la table du végétarien, c'est, dans toutes les assiettes la même pâte de graisse, d'albumine et de sucre. Le nom change parfois, la graisse s'appelle huile; le sucre farine ou amidon; l'albumine gluten : le mot ne fait rien à l'affaire.

Ces trois sources de vie ont-elles une valeur égale? Nous allons l'examiner. Toutes trois fournissent chaleur et énergie. Seul, le mécanisme de la production diffère.

L'albumine flambe comme l'alcool, c'est une déflagration plutôt qu'une combustion, c'est un feu de paille qui éclate violemment et s'éteint en un clin d'œil. La graisse ressemble à ces charbons qui demandent pour brûler un tirage parfait et qu'il faut attiser avec soin de crainte qu'ils ne s'éteignent. Le sucre, lui, cumule les avantages de l'albumine et de la graisse, sans en posséder les inconvénients. Il se consume lentement, sûrement, distribuant son énergie pendant de longues heures : après son emploi, la fatigue et l'épuisement sont retardés.

Il découle de là que la chair animale, riche surtout en albumine, doit être proscrite. Son absorption nous met le feu aux joues, nous donne l'illusion de la vigueur et nous laisse tout à coup, sans transition, déprimés, fourbus. Ce n'est point là une simple vue de l'esprit. Il suffit d'essayer de fournir un travail quelconque en se levant de table après un repas copieux pour s'en convaincre.

C'est pour cela que les carnivores que nous sommes éprouvent le besoin de stimuler leur énergie défaillante à l'aide de l'alcool, du thé, du café, autres poisons qui s'ajoutent à l'albumine. Et cela est si vrai que les Anglais, fort mangeurs de viandes saignantes, sont les plus forts buveurs de thé; que les peuples les plus sobres au point de vue boisson, sont aussi les plus sobres de viande. Pendant longtemps, on a prétendu qu'il fallait : *manger du muscle pour faire du muscle!*

C'est une erreur : on sait bien aujourd'hui que le *sucre est la houille du muscle!* La viande peut donc être retranchée de notre régime. Mais il y a plus. Tandis que le résidu du sucre est constitué dans l'organisme par de l'eau et de l'acide carbonique — inoffensive eau de seltz, — l'albumine parseme les organes de corpuscules redoutables. Enfin, et c'est ici le grief le plus grave contre *toutes* les viandes riches en albumine, leurs déchets constituent dans le gros intestin des poisons plusieurs

centaines de fois pires que ceux élaborés par le sucre et les aliments qui le renferment!

Ces poisons mystérieux envahissent lentement nos organes, ruinent notre santé et nous volent des années d'existence.

Alors, dira-t-on, c'est la suppression radicale de l'albumine, de toute notre alimentation?

Pas le moins du monde : c'est la suppression de la viande, des viandes, tout simplement. Presque tous les produits d'origine végétale contiennent de l'albumine, et cette albumine-là, phénomène providentiel, est inoffensive, ne fabrique pas de poisons.

Enfin, leur constitution végétale les soustrait à l'action néfaste des microbes de putréfaction.

LE VÉGÉTARISME A TRAVERS LES SIÈCLES

Le régime végétarien est donc le seul qui assure à notre organisme un fonctionnement normal, d'autant plus normal que notre goût pour la viande ne nous est pas dicté par notre instinct, mais par notre caprice, tout comme notre goût pour le tabac, l'alcool ou le café. L'illustre Cuvier, créateur de l'anatomie comparée, proclame que l'homme est organisé pour un régime essentiellement végétal, et Milne-Edwards, le célèbre naturaliste, arrive aux mêmes conclusions par l'étude de la denture humaine.

D'ailleurs, ce n'est pas d'aujourd'hui que certains hommes, et non des moindres, ont renoncé à la viande. Les végétariens existaient avant que le mot n'existât! La liste en dira long! Voici, depuis l'antiquité, quelques-uns des illustres adeptes de cette théorie :

Inde antique. — *Wichnou, Bouddha*

Perse. — *Zoroastre, Cyrus.*

Egypte. — *Osiris.*

Grèce. — *Hésiode, Homère, Orphée, Pythagore, Plutarque, Platon, Socrate, Epaminondas, Euripide.*

Rome. — *Cincinnatus, Pline l'Ancien, Sénèque, Lucain.*

Plus près de nous, *Mahomet, le pape Clément XIV.*

Au XVII^e et XVIII^e siècles : *Gassendi, Pascal, Bossuet, Fénelon, Volney, J.-J. Rousseau, Newton, Milton, Franklin.*

XIX^e siècle : *Lord Byron, Montyon, Bernardin de Saint-Pierre, Elisée Reclus, Richard Wagner, Michelet (dit-on), Lamartine*

qui écrivait avec amertume que les hommes
 pour apaiser leur faim,
 N'ont pas assez de fruits que Dieu mit sous
 leur main,
 Par un crime envers Dieu, dont frémit la nature,
 Ils demandent au sang une autre nourriture.

Quoi qu'il en soit, et
 sans vouloir jeter l'ana-
 thème sur
 les hommes
 mangeurs

(voici de quoi faire réfléchir les hommes
 coquets), une défense très réelle contre la
 calvitie!

L'on pourrait croire que ces résultats ne
 sont obtenus qu'au prix de grandes morti-
 fications, d'une austérité d'anachorète.

C'est une erreur. Le ré-
 gime végétarien a de
 quoi satis-
 faire les plus
 fins parmi



de viande,
 il est indé-
 niable que
 les végéta-
 riens ont sur
 eux une su-
 périeurité in-
 contestable
 de résistan-
 ce à la fati-
 gue qui les

rend vainqueurs dans tous les tournois de
 force et d'endurance, de vitesse et d'adresse.
 L'équilibre de leurs organes non encrassés,
 leur procure un sommeil calme et profond,
 une aptitude à l'attention volontaire, un
 goût de l'effort cérébral, une humeur égale,
 une lucidité d'esprit parfaite. Ajoutons à cela
 une extraordinaire résistance au froid... et

les gour-
 mets. Il n'y
 a aucune in-
 compatibili-
 té entre la
 nourriture
 végétale et
 les exigen-
 ces culina-
 res les plus
 variées.

COMMENT SE RÉPARTISSENT LES VÉGÉTARIENS DANS LE MONDE

*Ce dessin donne la proportion exacte des végétariens sur la surface
 du globe. Tandis que les mangeurs de viande (Europe et Amérique
 principalement) y figurent pour environ 400 millions, les peuples végé-
 tariens représentent un milliard d'individus environ.*

Mais, sur une pareille question, on ne
 saurait se borner aux études et aux
 résultats théoriques. Ce que demande
 l'homme, ce sont des résultats pratiques,
 c'est non pas un régime idéal, mais
 un régime possible. Nous allons le donner
 en quelques mots qui répondront à cette
 question :

— Quels sont les aliments permis par le régime végétarien ?

Les voici, groupés par classes :

1° Le lait et ses dérivés, le beurre et les fromages, les œufs ;

2° Le pain, les céréales (farines, riz, pâtes), le sucre ;

3° Les pommes de terre ;

4° Les légumes frais et les salades ;

5° Les fruits frais et séchés.

Cette énumération ne comprend pas les légumes secs (haricots, lentilles, pois, fèves). Producteurs d'acide urique, à l'égal de la viande, le souci d'une alimentation pure de poisons les exclut. Le cacao, les asperges, les champignons, le thé et le café sont passibles du même reproche.

Environ quarante légumes et denrées et autant de fruits demeurent disponibles. Avec l'appoint du lait et des œufs, des farines et du sucre, du beurre et des huiles, leur combinaison fournit une grande variété de plats substantiels et d'entremets délicats qui font vite oublier la saveur dangereuse des viandes.

Et, s'il fallait enfin une preuve parlante de ce que l'on peut obtenir du végétarisme, il suffirait de citer quelques-uns des peuples qui ont supprimé les viandes de leur alimentation. Ce ne sont, ni les plus débiles ni les moins intelligents. Quelques-uns ont donné des marques telles de vitalité qu'il est impossible de ne pas constater que leur régime a du bon. Végétariens, les Chinois, les Japonais, la plupart des peuplades musulmanes du Béloutchistan et du Mozambique, du Sahara et de la Birmanie.



MENU

POTAGE

Crème de laitue
 HORS D'ŒUVRE
 Radis — Concombres
 Feves — Tomates
 Beurre — Olives
 Œufs bronillés aux
 pointes d'asperges
 Hommes de
 terre
 bonne femme
 Haricots verts
 sautés
 au beurre
 Salade de saison
 Gâteau de riz
 aux confitures
 Crème au Café
 Fruits variés

UN MENU VÉGÉTARIEN

On reproche au végétarisme d'empêcher toute variété dans les menus. Ce reproche est discutable et avec un peu d'ingéniosité on arrive à une diversité suffisante pour éviter toute critique de ce genre.

Bien qu'à parler très exactement on ne puisse ranger tous les Mahométans d'Afrique parmi les végétariens purs, encore faut-il reconnaître que, à part le Kouss-Kouss, plat des grandes fêtes qui fait le fond dans lequel entrent de la viande de mouton et de poulet, les légumes représentent presque toute l'alimentation. Or, il suffit de songer que le monde musulman représente numériquement environ 200 millions d'individus, pour se rendre compte de la place que le régime végétarien pur ou mitigé joue à la surface du globe.

Cependant, il serait hasardeux d'adopter le régime végétarien sans contrôle. Les meilleurs éléments mal groupés peuvent donner un ensemble mauvais. L'élément albumineux ayant un très grand rôle à jouer, on risquerait d'obtenir de mauvais résultats en prenant au hasard dans la liste donnée plus haut. Il importe — dès l'instant que l'on adopte une nourriture rationnelle — de connaître le rendement de chacun des produits qui la composent, et les conditions particulières d'âge, de profession, d'état général de celui qui l'absorbera. — Ceci est la tâche du médecin, et bientôt on

verra, à côté de tant de spécialistes qui étudient une région de plus en plus limitée du corps humain; à côté de ceux qui, chaque jour, donnent leurs soins aux malades, des docteurs qui s'intituleraient simplement : médecins pour gens bien portants.

Et ce sera peut-être le signal du retour à l'âge d'or!...

Dr EDOUARD LÉVY.



AU SOMMET DU PUY DE DÔME

L'œil, du haut de ce colossal observatoire, perçoit, de façon saisissante, le chaos des cratères éteints et l'imagination évoque, en frissonnant, l'image de ce bouillonnement de montagnes alors que les laves ruisselaient de toutes les pentes incandescentes et que les détonations emplissaient l'air saturé de vapeurs et de cendres, illuminé de gigantesques éclairs.

LA MONTAGNE POUR TOUS

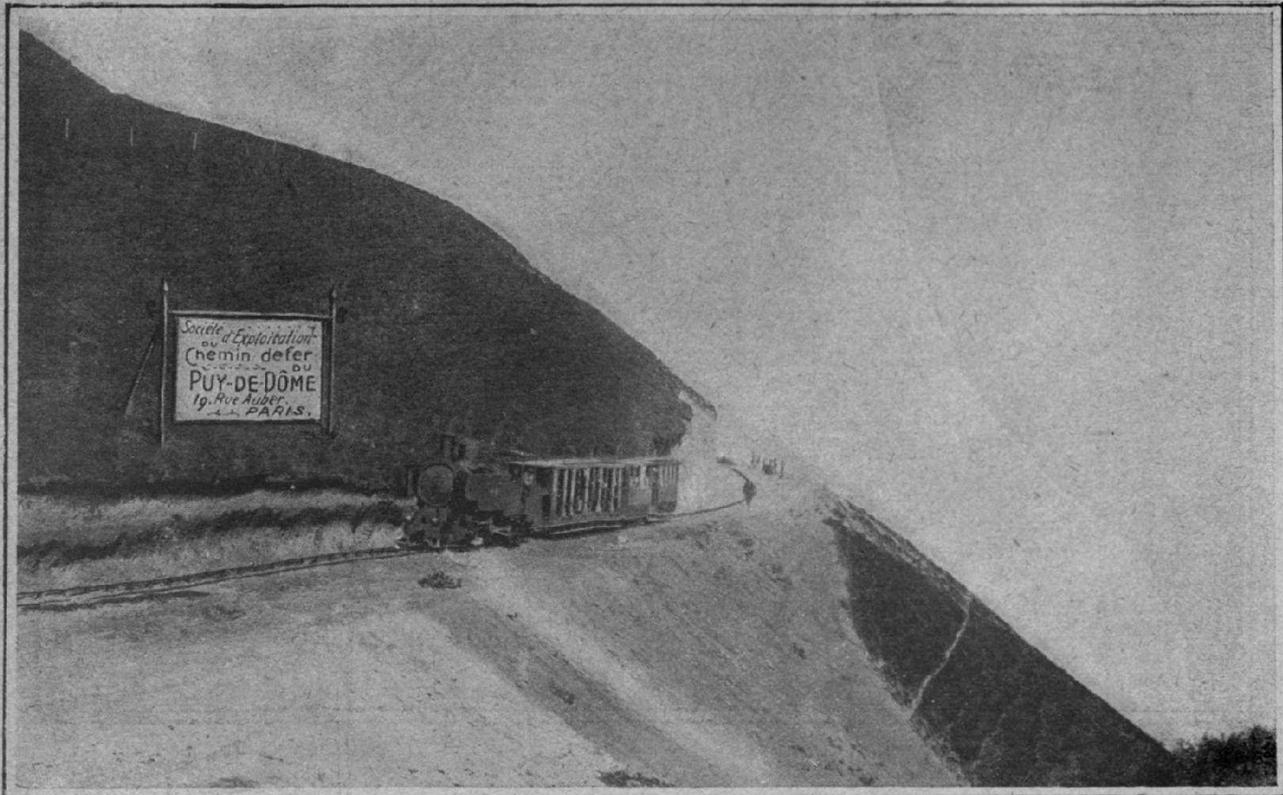
Voici que le chemin de fer vient en aide aux amoureux de la montagne en les transportant à des hauteurs vertigineuses. Le chemin de fer du Puy de Dôme est une des plus hardies et des plus pittoresques tentatives de ce genre : désormais, on peut, sans fatigue, contempler l'Auvergne à 1.465 mètres d'altitude. 🐉 🐉 🐉 🐉 🐉



NON loin de l'Observatoire, au sommet du Puy de Dôme, un petit panache de fumées ténues s'élève, à peine perceptible de la plaine où s'arrêtent les express de Paris à Marseille par le Bourbonnais. Ça et là, dans les bois qui enserrant la base du cône colossal et aussi sur plusieurs points de ses flancs dénudés flottent, à intervalles réguliers, de légères vapeurs blanches qui semblent jaillir du sol. Fumées et vapeurs se tordent et s'envolent, vite dissipées sous le souffle des vents qui balayent le vieux cratère. Sont-ce là des manifestations volcaniques, signe précurseur du réveil de la montagne?

Un cataclysme imminent va-t-il faire de Royat un Pompéi ou de Clermont un nouveau Naples? Allons-nous voir la vieille Auvergne à nouveau bouleversée par les secousses sismiques?

Bouleversée? elle l'est certes! mais d'avoir vu s'attacher aux pentes rocailleuses, sur lesquelles trônait jadis l'Olympe, un long serpent noir qui gravite jusqu'au sommet et qui, dédaigneux des obstacles semés sur sa route et de la réputation d'inaccessibilité du Puy de Dôme, vient gîter au milieu des pierres croulantes du temple de Mercure. Le volcan reste toujours endormi mais, profitant de son sommeil, le rail, comme un immense boa, l'enserme,



UN TRONÇON DU PARCOURS

A mi-côte, sur une étroite corniche sans parapets, surplombant l'abîme, le convoi grimpe rapide et les voyageurs, comme de la nacelle d'un ballon, voient diminuer à leurs pieds les maisons, les clochers, les bois, puis les cimes, au-dessus desquels ils planent.

et les machines emplissent de leurs sifflements stridents et de leurs halètements le silence, jusqu'à ce jour respecté, de ces solitudes. A 1.465 mètres d'altitude, dominant de plus de deux cents mètres les sommets des Puys éteints, les locomotives du chemin de fer de Clermont au Puy de Dôme planent au-dessus d'un immense horizon et regardent, le soir venu, de leurs grands yeux rouges, le noir de l'abîme où elles doivent redescendre.

L'œuvre est audacieuse, elle fait honneur à ceux qui l'ont conçue, à ceux aussi qui l'ont réalisée. Le projet d'un mode de traction rapide et confortable de Clermont au sommet du géant arverne remonte assez loin. Que de devis, de profils, d'études gisent au fond de cartons verts, irréalisés en raison des difficultés de toute nature qui surgissaient à chaque pas. Passer sur un parcours de moins de 15 kilomètres de la cote 386 à l'altitude de 1.465 mètres, devait nécessiter, à la montée, un mode de traction puissant et, à la descente, une voie d'une solidité à toute épreuve pour soutenir dans des courbes à faible rayon et avec des pentes de 12 p. 100 la force d'impulsion, de chute pour ainsi dire, d'un train bondé de voyageurs, dévalant à vive allure. Cette

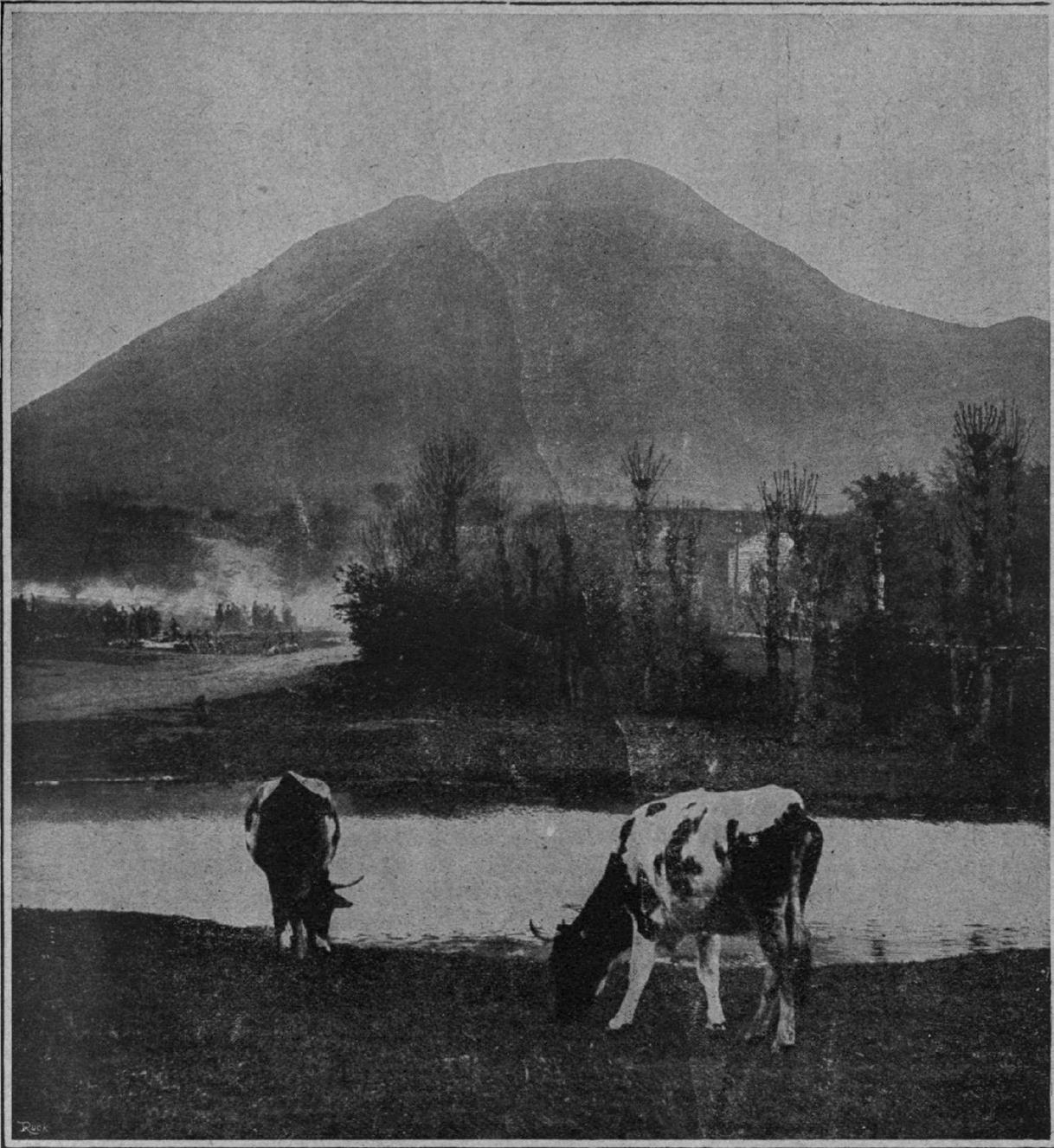
rampe ne pouvait malheureusement pas s'élever de façon constante, ce qui aurait réparti uniformément la déclivité. Une première escalade conduit, en effet, de Clermont à l'arête des plateaux qui s'étendent ensuite de La Baraque à Bois de Charme, sur près de 3 kilomètres, jusqu'au pied du cône volcanique. De là (cote 992) au sommet, sur moins de 5 kilomètres, il fallait escalader une différence de niveau de 425 mètres environ. Ici commence le véritable tour de force que viennent de réaliser les constructeurs du nouveau chemin de fer.

LES ARTISANS D'UNE GRANDE ENTREPRISE.

Deux hommes se sont rencontrés qui, réunissant leurs aptitudes, pouvaient seuls mener à bien l'entreprise.

L'un apportait sa longue expérience des travaux de cette nature, ayant à son actif la construction du funiculaire de la Bourboule, du tramway électrique de Montferand à Royat (le premier établi en France), du barrage de Suresnes, du merveilleux pont du Midi à Lyon, etc., etc.

M. Claret était qualifié pour embrasser d'un coup d'œil et saisir, pour les résoudre,



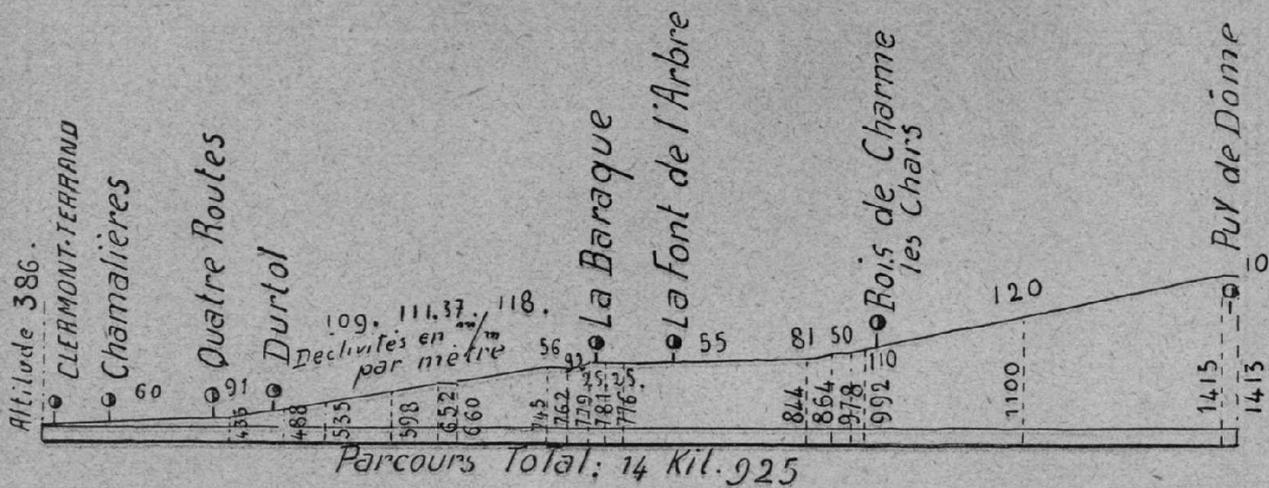
LE PUY DE DÔME VU DES CAMPAGNES

Sur les hauts plateaux, que troublait seul, périodiquement, le crépitement des canons du champ de tir, les machines jettent leurs appels stridents qui ne semblent guère impressionner les bestiaux.

les difficultés d'établissement d'une ligne contournant, à la façon des volutes de la coquille d'un escargot, le flanc abrupt du Puy de Dôme. Les faits ont d'ailleurs donné raison à sa perspicacité; une pente à peu près uniforme de 12 0/0, quelques tranchées, surtout aux abords du pied du cratère, une plate-forme en corniche taillée au flanc de la montagne coupant çà et là de rares contreforts, telles sont les caractéristiques générales de la voie qui enveloppe en lazzo l'immense pain de sucre des

Dômes et repose sur un terrain solide, œuvre durable! Le collaborateur de M. Claret, M. Hanscotte, ingénieur à la Compagnie de Fives-Lille, a permis de donner sans danger à la voie cette pente de 12 0/0 grâce à la très intéressante application d'un mécanisme dont il est l'inventeur.

Nous ne voulons pas entrer dans le détail technique et un peu compliqué de ce mécanisme qui demanderait un développement trop considérable et peut-être fastidieux pour beaucoup de lecteurs de



PROFIL DE LA VOIE DU CHEMIN DE FER DU PUY DE DÔME ENTRE CLERMONT-FERRAND ET LE POINT TERMINUS

La rampe la plus forte, soit 12 centimètres par mètre, se trouve comprise entre le pied du cône volcanique (cote 992) et la gare du sommet (alt. 1415 mètres) — Un chemin caillouteux et rapide conduit de la gare au point culminant (1465 m.).

Je sais tout(1), mais nous résumerons aussi brièvement que possible les dispositions générales de la traction originale du chemin de fer du Puy de Dôme. Le pivot de cette entreprise hardie n'est autre que l'adjonction d'un rail central, en saillie entre les deux rails normaux, sur lequel viennent s'appuyer latéralement, maintenues par la pression à air comprimé et par un bourrelet à la partie supérieure du rail central, deux roues jumelles opposées placées horizontalement. Le schéma que nous publions plus loin permet de juger de cette disposition. Quant aux roues, elles se trouvent commandées automatiquement par un ingénieux dispositif qui fait varier leur pression sur le rail central suivant la déclivité du sol, augmentant l'adhérence et par conséquent la force de traction ou d'arrêt suivant les nécessités du parcours. Ce groupe de deux roues horizontales opposées se trouve sur chaque voiture doublé par un même groupe placé à 4^m264 d'axe en axe, de telle sorte qu'aux coupures du rail central (passages à niveau, croisements, entrées de propriétés) l'un des groupes au moins reste en prise.

Le déraillement de la machine et du convoi qu'elle remorque est rendu impossible grâce à la présence de galets glissant sous le rail central, maintenus en adhérence par des boudins solides reliés à la machine ou aux voitures, et qui forment

(1) Nous renvoyons ceux de nos lecteurs que la description détaillée et purement technique des travaux de M. Hanscotte pourrait intéresser au numéro du 10 novembre 1906 du *Génie civil*, duquel nous avons sommairement extrait les quelques renseignements techniques que nous publions.

frein à mâchoire commandé par le mécanicien ou le conducteur des voitures. Si le convoi dépasse l'allure normale pour une cause fortuite, il se trouve non seulement ralenti puis arrêté par la puissance de différents freins, mais maintenu dans sa position verticale et collé aux rails latéraux sans pouvoir bondir et sauter hors la voie.

L'énumération des freins de la seule locomotive démontrera d'ailleurs surabondamment que toutes les précautions ont été prises pour éviter les accidents.

1° Frein à main des roues verticales.

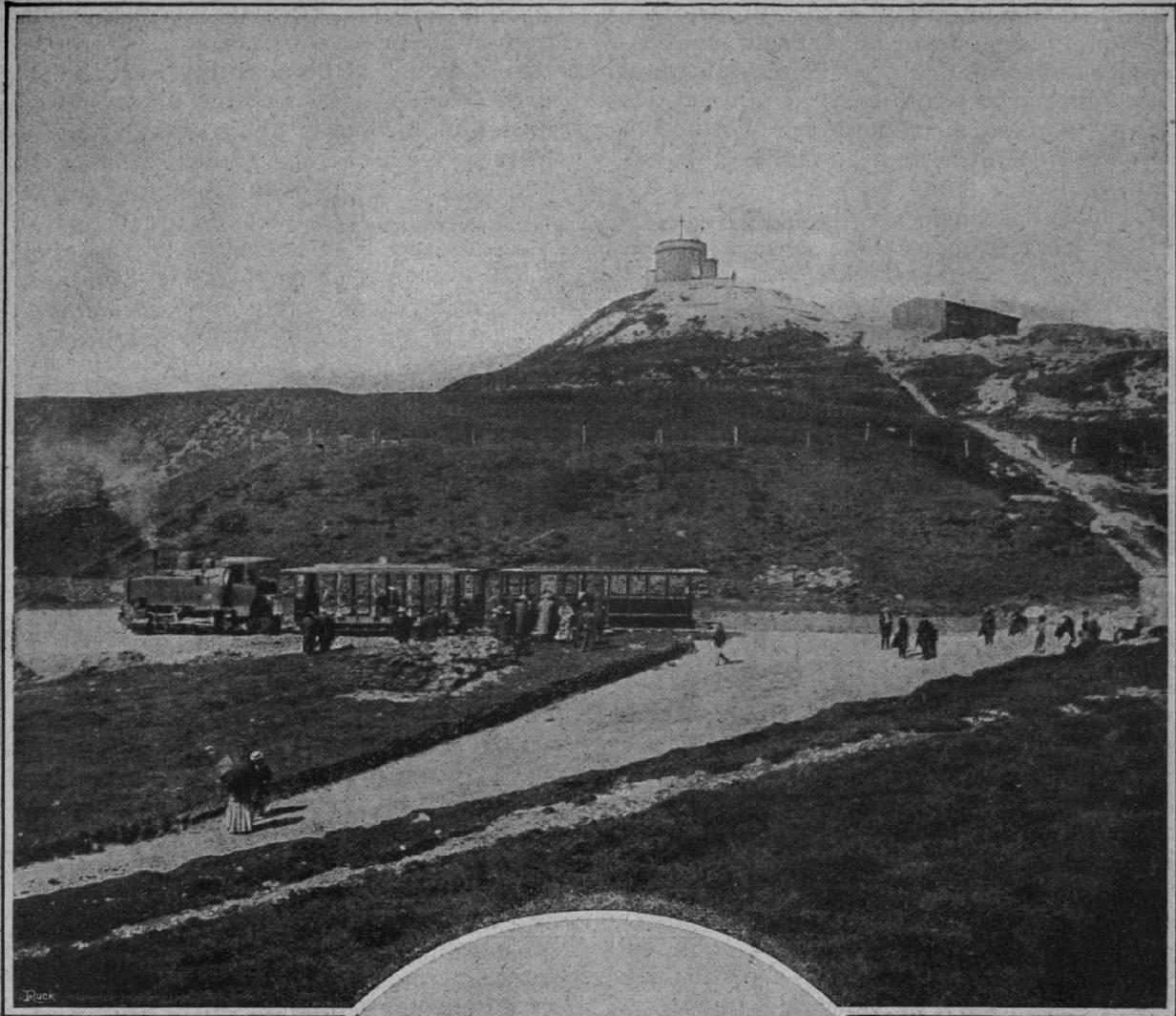
2° Frein continu à air fonctionnant sur les roues verticales et horizontales.

3° Frein à mâchoires sous le rail central.

4° Renversement de la vapeur agissant en marche arrière sur les roues verticales et sur les roues horizontales, ces dernières en prise à haute pression avec le rail central.

Enfin un règlement spécial prévoit la marche des locomotives en arrière de façon à permettre au mécanicien d'explorer la voie, prêt à tout événement.

Les inventeurs et constructeurs sont vite passés de la théorie à la pratique et depuis le mois de juillet la ligne, complètement achevée, a été livrée à la circulation pour le plus grand bonheur des touristes et ascensionnistes. Le service de la ligne est assuré par un matériel assez important qui comprend cinq locomotives système Hanscotte, huit voitures fermées, quatre voitures de type baladeuse et une plate-forme. Chaque voiture contient quarante places. Six stations intermédiaires desservent les localités traversées. L'horaire minimum



LA GARE TERMINUS
DU

*Sur ces landes
doute une floriss-
où les poumons
ter à l'air pur*

prévoit six trains dans chaque sens reliant Clermont au sommet du Puy de Dôme. Chaque train est composé de trois voitures de quarante places chacune, dont deux sont affectées exclusivement aux voyageurs pourvus de billets pour le sommet et la troisième aux voyageurs de banlieue. La durée du trajet de



LE PUY DE DÔME VU DE LOIN

*De la vieille motte féodale du Mont Rodeix
la masse imposante du Puy de Dôme se
détache dans toute son ampleur.*

A QUELQUES MÈTRES
SOMMET.

*s'élèvera sans
santé estivale
pourront se dila-
de la montagne.*

Clermont au sommet de la montagne est de quatre heures pour l'aller et le retour, y compris une halte d'une heure sur le faite.

Le côté économique de l'entreprise ne nous intéresse que pour démontrer combien toute initiative, si osée qu'elle puisse paraître, mérite d'être encouragée et aidée. Prenons l'exemple du

chemin de fer du Puy de Dôme. Autrefois, à part quelques pédestriens énergiques et entraînés qui escaladaient les flancs de la montagne en partant de Royat, la plupart des excursionnistes prenaient une voiture à Clermont. Déposés au pied du cône, ils entreprenaient tant bien que mal l'ascension du cratère. Beaucoup reculaient devant les frais ou la fatigue de l'excursion et renonçaient ainsi à jouir de l'un des plus beaux panoramas de la France centrale. Néanmoins, et malgré tant d'obstacles, l'Auvergne très parcourue et très appréciée, surtout depuis la grande manifestation automobile de 1905, voyait plus de 30.000 touristes par an, gravir le Puy de Dôme. Dans quelles considérables proportions ce chiffre va-t-il s'élever maintenant que les baigneurs de toutes les stations thermales de la région et tous les touristes, simples passants, pourront se rendre sans fatigue et sans soucis de la place de Jaude à l'Observatoire, et se trouver transportés comme par enchantement, avec sous les yeux un panorama grandiose, à 1465 mètres d'altitude?

Après avoir suivi la route de Limoges et s'être élevés au-dessus de Chamalières, ils embrasseront d'un coup d'œil tout Clermont, la riche Limagne et les montagnes boisées situées sur l'autre rive de l'Allier avec dans le fond vers le Sud, le commencement des gorges de la rivière vers le Saut-du-Loup et Issoire. De là, par des pentes verdoyantes, couvertes de pins et de châtaigniers, ils atteindront le plateau et seront saisis par l'air vif et vivifiant qui balaye une campagne d'apparence plus sévère.

Plus de jardins, plus de vergers, mais d'immenses prairies, parfumées de fleurettes blanches et bleues, étagées jusqu'au Puy de Dôme qui les domine de sa masse imposante. A droite un coquet village : l'Orcines; à gauche, les ruines féodales de

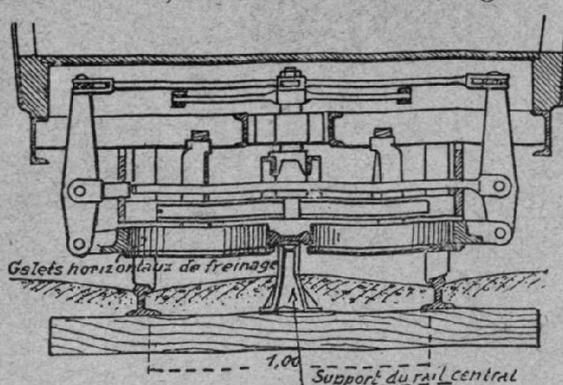
Mont-Rodeix! Quelques bouquets clairsemés de bouleaux et de hêtres marquent, au pied du volcan, la limite de la végétation arborescente et l'assaut commence, contournant la montagne! Au-dessous : le col de Ceyssat et ses immenses forêts de sapins, la pittoresque vallée de la Sioule et le lac d'Aydat miroitant sous le soleil. La voie tourne encore et, voici, allant vers le Nord,

taupinière de 1200 à 1500 mètres d'altitude avec ses cratères béants, menaçants encore après des siècles de silence, la chaîne des Dômes : le Nid de la Poule et le Pariou!

Quelques intéressants qu'ils soient l'observatoire et les ruines du temple de Mercure disparaissent devant la vision magique, saisissante, rapide, éblouissante.

Plus loin, dans le cirque de l'horizon dont les brumes se confondent avec le ciel, s'estompent les monts du Forez, du Velay, la Margeride, les Cévennes et, paraissant être dominé, quoique plus haut de quelques mètres, le sommet lourd, massif, du Plomb du Cantal. Ce vénérable dôme verra sans doute à son tour une colonne de fumée légère empanacher sa cime et des jets de vapeurs blanches jaillir de ses flancs sombres, lorsque l'audace toujours croissante de l'homme poussera les voies ferrées jusqu'aux plus inaccessibles sommets!

P. LETELLIER
D'AUFRESNES.



COUPE VERTICALE DE L'AVANT D'UNE MACHINE DU CHEMIN DE FER DU PUY DE DÔME, VU DE FACE
Ecartement des rails latéraux : 1^m. — Sur ce croquis la position des deux roues horizontales en prise avec le rail central, est nettement indiquée.



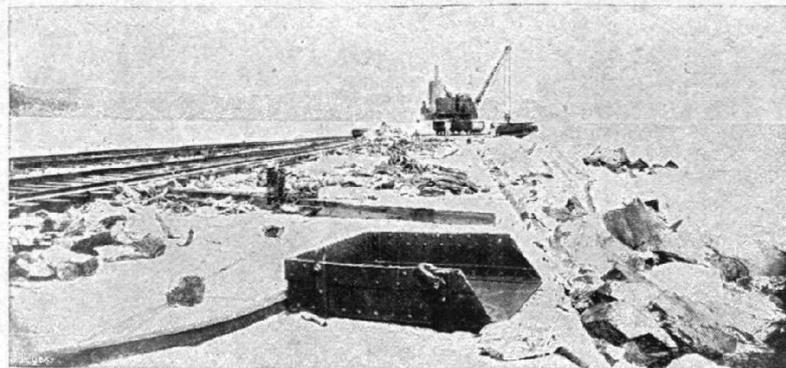
VUE EN ÉLEVATION D'UNE MACHINE DU CHEMIN DE FER DU PUY DE DÔME
Tout le mécanisme d'adhérence supplémentaire, innovation curieuse, se trouve placé sous l'avant et l'arrière de la machine et un peu en dehors, dans chaque sens, des roues motrices verticales.



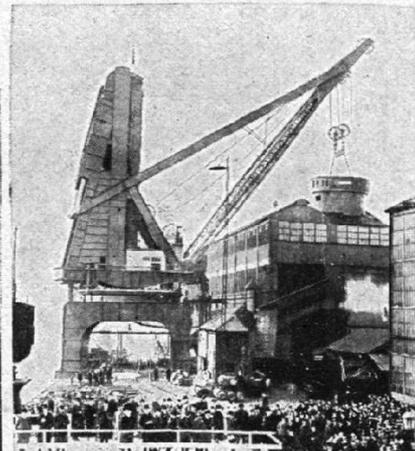
CONCOURS DE POMPES FLUVIALES. — Un service spécial a été organisé à Chicago pour lutter contre les incendies qui n'éclatent que trop fréquemment à bord des innombrables navires qui fréquentent ce grand port. Des bouées permettaient de mesurer la portée des jets, dont les plus puissants dépassèrent un but éloigné de cent dix mètres. Voilà des expériences que l'on devrait bien tenter dans les grandes villes de France.



LE PLUS GRAND HOTEL DU GLOBE. — C'est certainement l'Hôtel-Royal Poinciana à Palm Beach (Floride) qui détient actuellement ce record. Au seul aspect de ce monument, on peut juger de son immensité. Les chambres se comptent par milliers. Au moment de la saison, l'hôtel grouille d'une population élégante qui, le mois d'après, va remplir d'autres palais cosmopolites.

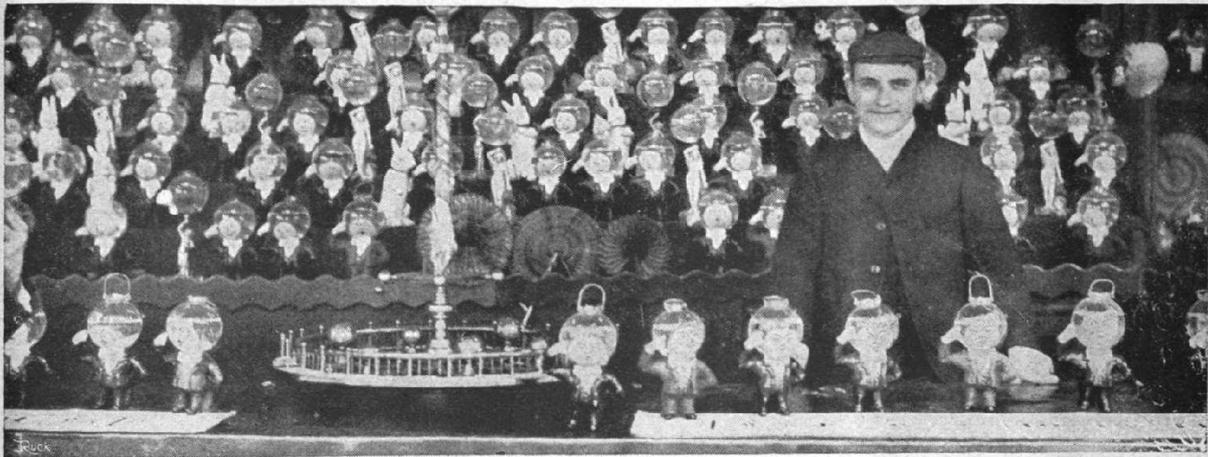


LE RIVAL DE PANAMA. — Avant même d'être achevé, le canal de Panama a rencontré un formidable rival, grâce à l'initiative du Président Porfirio Diaz; la ligne ferrée de l'isthme de Tehuantepec a été inaugurée récemment. Cette voie, longue de 189 milles, permettra de transporter passagers et marchandises du Pacifique à l'Atlantique, et vice versa, à un tarif réduit.



UNE GRUE DE 150 TONNES. — Cette grue établie aux chantiers de construction navale Elswick à Newcastle développe une puissance élévatoire de 150 tonnes. Elle soulève ici une tourelle de cuirassé de 102 tonnes.

LE RECORD DE L'ATLANTIQUE. — Le nouveau paquebot de la « Cunard line », *Lusitania*, parti de Queenstown (Irlande) est arrivé à New-York le 13 sept. Le *Lusitania* se proposait de battre le record de l'Océan, détenu par l'Allemagne avec le *Deutschland* (Plymouth-New-York, 2.836 milles en 5 jours 7 heures et 38 minutes). Le *Lusitania* a quitté Queenstown à midi 11 le 8 et est arrivé avec une heure de retard sur le record précédent. Le *Lusitania* a 239 mètres de long et des machines de 70.000 chevaux; il peut transporter 3.700 personnes, dont 28 officiers et 874 hommes d'équipage. Il a coûté 30 millions de francs et il « mange » 1.250 tonnes de charbon par jour.



LE PETIT AQUARIUM « JE SAIS TOUT ». — Le geste du père *Je sais tout* a inspiré maintes inventions dont la plus récente et l'une des plus réussies est le petit aquarium portatif dont on voyait une boutique garnie à la dernière foire de Neuilly. Le vaste crâne du petit *Je sais tout* était aux trois quarts rempli d'eau et deux minuscules poissons rouges s'y agitaient tandis que de son doigt l'aquarium lui-même les montrait avec un large sourire épanoui.



NOS FILLEULES. — Trois tout à fait charmantes villas d'une de nos belles plages mondaines viennent d'être baptisées par leur architecte: *Femina, Je sais tout, Musica*. Nos compliments.



APRÈS PÉKIN-PARIS. — L'automobile passe, les chariots restent. Un de nos lecteurs nous adresse cette photographie d'un char qui n'a qu'un lointain rapport avec les véhicules de la fameuse course. La Chine reprend son calme et ses voitures rustiques, traînées par de paisibles buffles. Cliché pris au Yunam, environs de Montzé.



« JE SAIS TOUT » D'OUTRE-MANCHE. — Notre collaborateur Mahut, de passage à Londres, nous envoie ce petit *Je sais tout* en boudin que lui a découvert chez un marchand de jouets.



UN BEL INSTANTANÉ. — L'intensité du foyer était telle dans le dernier incendie d'Ivry que des appareils photographiques ont pu être braqués en pleine nuit et que ce cliché, véritable document, a pu être obtenu.

OMNIBUS POUR SULTANES. — Un omnibus « Panthéon-Courcelles », soigneusement retapé, a été envoyé au Maroc et mis à la disposition des sultanes du Maghzen.

GAIN DE POÈTE. — Un télégramme de Milan (30 juillet) annonce que Gabriel d'Annunzio vient de gagner 50.000 fr. au loto, en jouant en terne sec.



COMMENT ON RETROUVA FUALDÈS

Le 20 mars au matin, près d'un moulin, des pêcheurs apercevaient sur la rivière un cadavre qui flottait. Ils le tiraient sur la berge... (Voir page 425, col. 1.)

LES TRAGÉDIES DE LA RÉALITÉ (1)

LE VIEILLARD DE RODEZ

(L'Affaire Fualdès)

Pour continuer la série des grandes tragédies de la réalité que notre collaborateur Henri Varennes, grâce à des documents inédits, fait surgir du passé dans toute leur impérieuse horreur, nous exposons une des affaires criminelles les plus célèbres de nos annales judiciaires pourtant si lourdement chargées : l'affaire Fualdès



DE ce procès, vieux de près d'un siècle, on se souvient surtout grâce à une complainte dont on sait l'air plus que les paroles, quoiqu'il ait été jugé deux fois. Il est demeuré fort obscur en ses mobiles comme en ses détails. Nous ne prétendons pas apporter ici sur le mystère de ce « beau » crime des lumières définitives. Nous voulons seulement donner de cet étonnant mélodrame une analyse claire et précise.

La scène se passe à Rodez, en 1817. La vieille petite ville que domine sa belle cathédrale, est perchée sur la crête d'une colline. Des rues tortueuses en descendent vers l'Aveyron qui coule à ses pieds tortueux aussi et parfois torrentueux.

Le 20 mars au matin, près d'un moulin,

des pêcheurs apercevaient sur la rivière un cadavre qui flottait. Ils le tiraient sur la berge. Le corps était, de toute évidence, resté quelques heures à peine dans l'eau. C'était celui d'un « monsieur » de 55 à 60 ans, bien mis : longue lévite bleue, douillette, gilet noir, pantalon de drap gris, souliers vernis, cravate blanche, ses poches étaient vides : ni portefeuille, ni clé... Le premier gendarme appelé poussa un cri en le voyant : « C'est M. Fualdès. » Magistrats, médecins accourus le reconnurent sans plus d'hésitation. M. Fualdès avait été assassiné : il portait au cou une effroyable blessure : d'un coup de rasoir ou de couteau la gorge avait été tranchée : la carotide gauche et la veine jugulaire avaient été sectionnées. Le corps était complètement exsangue.

(1) Voir *Je sais tout*, nos 21 et 27.

L'émotion de la petite cité à la nouvelle du crime fut considérable. Qui pouvait avoir tué M. Fualdès? Quels ennemis avait-il?... Qui donc en ce temps-là n'avait pas d'ennemis? Et qui donc au lendemain de la Terreur Blanche en aurait eu sinon cet ancien avocat du Parlement, procureur de district sous la Révolution, président de Club et juré du Tribunal révolutionnaire à Rodez, juge au tribunal, après le 9 thermidor et qui, procureur impérial de 1811 à 1814, avait donné sa démission au retour des Bourbons. A quelle époque les rancunes furent-elles plus vives qu'en ces premières années de la Restauration? Le tableau politique de la province alors, Balzac l'a brossé merveilleusement dans *la Rabouilleuse* : on ne parlait que d'agents provocateurs. Chacun était suspect au voisin...

A tout moment des querelles éclataient entre parents, entre amis. Des représailles ensanglantaient les rues. Pour M. Fualdès, précisément, dès la nouvelle de sa mort on se rappela une discussion qu'il avait eue le mois précédent avec un de ses parents par alliance, l'agent de change Jansion. « Voilà encore un de ces infâmes Bonapartistes, avait dit à mi-voix celui-ci comme entré dans un salon l'ancien magistrat. Encore un qu'il faudrait mettre à la raison. » Tout haut Fualdès avait répondu : « On n'est pas infâme, Monsieur, parce qu'on reste fidèle à sa cause. Tenez-vous-le pour dit. » Et baissant un peu la voix, mais entendu de tous, il avait ajouté : « Vous feriez bien d'être plus réservé avec un homme qui d'un mot pourrait vous envoyer à la guillotine. » L'ancien procureur, en 1809, avait sauvé en effet Jansion sinon de l'échafaud du moins de la Cour d'assises : une femme qu'il fréquentait, mariée à un riche marchand de draps de Rodez, avait été poursuivie pour assassinat. Sans Fualdès, Jansion eût pu fort bien être impliqué dans les poursuites. Le tort qu'avait eu l'ancien procureur de se souvenir ainsi du service qu'il avait rendu lui avait-il coûté la vie? Avait-on voulu par un assassinat fermer cette bouche d'adversaire politique prête à révéler un crime oublié mais non prescrit encore? Ce fut la première piste qui se présenta à l'idée du juge. On apporta au parquet la canne de M. Fualdès, un jonc à manche d'ivoire qu'on venait de ramasser rue des Hebdomadiers.

Qu'allait faire M. Fualdès rue des Hebdomadiers? Comment expliquer sa présence

dans cette rue, dans cette ruelle compromettante.

Ruelle affreuse! Jadis elle était habitée par des ecclésiastiques qui faisaient à tour de rôle un service de semaine auprès de l'Evêque — d'où ce nom d'Hebdomadiers qui était après eux resté à ce qui devint un coupe-gorge.

Que l'ancien magistrat se fût trouvé, la nuit venue rue des Hebdomadiers, cela ne surprenait qu'à demi ceux qui croient tout savoir. L'austérité de l'ancien révolutionnaire, disaient les royalistes, s'atténuait de quelque galanterie et, par une antithèse coutumière, l'affreuse rue était propice aux rendez-vous galants.

Au milieu, à droite, en venant de la rue Terral, se trouvait la maison des Bancal, mal réputée mais fort connue. Les époux Bancal n'étaient que les locataires de l'immeuble, mais ils en sous-louaient volontiers des chambres. Eux, couchaient au rez-de-chaussée. Ils s'y entassaient à cinq : le mari, Antoine, maçon de son état et mendiant d'habitude, la femme Catherine qui tenait la maison, et leurs trois enfants qui grouillaient tantôt dans la rue, tantôt dans l'escalier. L'ancien magistrat n'avait-il pas pu être attiré dans cette étrange demeure par une curiosité malsaine?

Quoi qu'en pensât le juge d'instruction, il alla perquisitionner rue des Hebdomadiers, chez les Bancal. Et dès l'abord, il découvrit une couverture ensanglantée, puis des linges tachés de sang. Il arrêta toute la maisonnée : le mari, la femme, la fille aînée Marianne, la locataire Anne Benoît, et un de ses amis un certain Colard, un Belge ancien soldat, qui ne faisait rien, qu'on savait capable de tout et qui, grand ami du bourreau de la ville, était candidat à sa succession.

Tous ces gens étaient-ils les meurtriers de Fualdès? Etaient-ils les seuls responsables de sa mort? La Justice estima vite qu'ils n'étaient que des exécuteurs ou des comparses et tout de suite elle frappa plus haut. Elle envoya les rejoindre en prison quatre personnalités de la société ruthénoise, l'agent de change Jansion dont nous avons déjà parlé, son beau-frère Bastide et ses deux sœurs, Mme Jansion (la femme de l'agent de change) et Mme Gallier.

Jansion que la plainte célèbre qualifie d'« avaricieux » et d'« insidieux » était un cadet de famille nombreuse ; devenu commis chez un marchand de draps, au sortir du lycée, il avait fait en 1793 de la politique royaliste à Lyon. Proscrit, sauvé par Cout-

Le Vieillard de Rodez



UN SINISTRE CORTÈGE

.. Bastide avait en tête, son fusil à la main, prêt à tuer. Colard et Bancal venaient ensuite. Les porteurs suivaient, tenant le cadavre empaqueté.
(Voir page 429, col. 2.)

hon, il était revenu à Rodez où l'on sait quelle aventure l'avait amené au seuil des assises.

Son beau-frère Bastide était une sorte d'hercule, une espèce de formidable brute

Bastide-le-Gigantesque
Moins deux pouces avait six pieds

dit la chanson, qui le nomme encore l'Alcide et le Rodomont.

Dès le lendemain du meurtre, le 20 au matin, tandis que le cadavre flottait encore dans la rivière, Jansion, sa femme, Bastide et M^{me} Gallier s'étaient rendus chez Fualdès, avaient pénétré dans sa chambre, puis dans son cabinet de travail. Ils avaient fouillé un placard et, pour ouvrir un bureau dont ils n'avaient pas la clé, ils avaient pris une hache. Et quelque temps après Jansion était ressorti avec un sac plein de papiers...

Ces papiers étaient-ils les preuves du crime dont Fualdès avait évoqué le souvenir menaçant? D'autres papiers encore avaient été dérobés, et de l'argent aussi avait été soustrait. Jansion était en relations d'affaires avec Fualdès — lequel venait de toucher le prix d'un domaine, en effets signés de M. de Seguret, président du tribunal civil; Bastide de son côté avait emprunté, par Jansion, de l'argent à Fualdès. Il lui devait 10.000 francs, assura un témoin... Si bien que dans le sac qu'emportait l'agent de change pouvaient se trouver les papiers relatifs au crime de 1809 et les reçus des sommes prêtées à Bastide.

LA CRAINTE DE L'AU-DELA FAIT PARLER BANCAL

A tous ces détenus, trois malandrins venaient se joindre : Bar, un contrebandier, Jean Bousquier, un portefaix, et le coutelier Misonnier que des propos imprudents avaient compromis. Mais l'instruction ne pouvait obtenir d'aveux, ni d'éclaircissements de personne. Et le juge n'arrivait pas à préciser les circonstances du meurtre. Un mourant allait les révéler.

Un matin, en entrant dans sa cellule, on trouva Bancal qui râlait. Il avait tenté de se suicider, de s'empoisonner. Moyen tragi-comique : Au fond d'un sabot il avait fait infuser dans le vinaigre d'une salade des gros sous couverts de vert-de-gris. Il était déjà malade avant cette absorption étrange. Il crut qu'il allait mourir vraiment et demanda un prêtre. On s'empressa de faire droit à ce désir de confession.

Certes, le secret du moribond devait

mourir avec lui. Le prêtre était lié par sa profession... Mais il se trouva qu'un témoin, par une curiosité malsaine, put saisir la conversation de Bancal et de l'abbé. Ce témoin connaissait un député à qui il la répéta et ce récit, dont s'enorgueillirait aujourd'hui plus d'un reporter, put être redit à la Justice.

Et voici ce qu'avait avoué Bancal :

Jansion d'abord, Bastide ensuite étaient venus trouver le maçon. A mots couverts, ils lui avaient demandé si Fualdès venait souvent chez lui. Ils lui avaient proposé divers moyens d'attirer dans son logis ce généreux bourgeois.

Le 19, le jour du crime, Bastide encore était venu.

A huit heures, on avait frappé brutalement à la porte. Bancal avait ouvert. C'avait été dans sa cuisine une ruée. Fualdès sans canne, sans chapeau, poussé par quatre ou cinq hommes, la cravate dénouée, le col de son habit déchiré, tirillé, brutalisé, ahuri, était jeté dans la maison par Bastide qui conduisait la bande. Jansion fermait la marche. Au dehors on entendait deux vieillards et un joueur d'orgue. Fualdès était bâillonné. La porte une fois refermée on lui enleva le bâillon qui l'étouffait.

— Au nom de Dieu, que me voulez-vous? criait le malheureux homme.

— Ce que je veux, répondit Jansion, c'est que vous mettiez votre acquit sur ces papiers. Signez!

— C'est une indigne violence, protestait l'ancien magistrat... C'est un affreux guet-apens...

Mais sous la menace, il s'asseyait à une table et signait une quinzaine de traites qu'on lui présentait.

— Est-ce tout? disait-il ensuite? Puis-je partir?

— Non, dit Jansion; après ce que je viens de faire, je sais bien que vous ne m'épargneriez pas!

— Assez! Donnez-moi mon chapeau que je parte, dit Fualdès.

Jansion haussa les épaules. Bastide ricana :

— Vous allez mourir, dit-il, tandis que Jansion vérifiait les effets qu'il avait repris sur la table et les mettait dans son portefeuille. Fualdès criait :

— Quoi! des parents, des amis seraient mes assassins! Jansion, vous savez bien cependant que je vous ai sauvé...

— Vous vous en repentez assez!...

— Allons! il faut en finir dit Bastide.

Bancal, épouvanté, voulut intervenir.

— Laisse donc, dit sa femme : ce sont leurs affaires !...

Cependant Bastide empoigne l'ancien procureur pour le coucher sur la table. Fualdès se débat, se dégage et tombe. Détail qui semble inventé : dans sa chute, il entraîne un pain que M^{me} Fualdès avait, par charité, envoyé aux Bancal dont les enfants allaient pleurer partout misère et demander l'aumône.

Bastide s'est jeté sur l'homme à terre que Jansion frappe d'un coup de pied. Colard saisit un couteau.

— Il faut en finir ! répète Bastide qui jette le malheureux sur la table.

A travers les trous des rideaux de son lit, l'un des enfants Bancal réveillé regardait aussi la scène :

— Le monsieur qui était sur la table était très méchant, contait-il plus tard. Il se remuait beaucoup. Il a renversé la table...

Fualdès essayait de gagner quelques instants.

— Du moins, laissez-moi le temps de me réconcilier avec Dieu, gémissait-il.

— Avec le diable, dit Bastide.

— Tiens-lui les pieds ! ordonna à Bancal l'ancien soldat Colard qui frappe avec fureur l'ancien magistrat de l'Empire.

La victime a la gorge ouverte. La Bancal apporte un baquet où l'on fait couler tout le sang qui jaillit des artères.

— On l'a saigné comme un poulet, dit plus tard Annette Benoît... Et pour faire disparaître ce sang, le baquet fut porté au cochon que possédait derrière leur maison les Bancal.

L'homme mort est dépouillé de ses clefs que Jansion reçoit des mains de Bastide et de son argent de poche qu'on laisse aux Bancal. On plie le cadavre en deux ; on l'enveloppe dans un drap puis dans une couverture. On le lie. Puis on rouvre la porte. Les vielleux et le joueur d'orgue sont partis. Un homme attend dans la nuit. C'était Bousquier, un commissionnaire, un homme de renfort que Missonnier et Bach avaient engagé pour les aider à transporter le corps. Ils avaient été de tout le drame. A celui-ci qui n'était que du dernier acte, ils avaient voulu cacher le reste.

— Il s'agit de porter une balle de tabac de contrebande, lui avaient-ils dit... Il était venu. « Le tabac est prêt », lui déclara Bach en l'introduisant.

Pourquoi Bastide et Jansion mettaient-ils dans le secret de leurs crimes tant de complices innocents ? Comment ne pré-

voyaient-ils pas qu'un meurtre connu de tant de gens était un crime découvert ?

— Ce n'est pas du tabac, c'est un mort rectifia le gigantesque. Il tenait à la main un fusil à deux coups. Le commissionnaire frissonna.

— Je vous en préviens tous, dit Bastide, le premier qui parlera de ce qui s'est passé ici sera un homme mort. Silence ou la mort ! Jurez-le.

Colard le premier dit : « Je le jure ». Et tous répétèrent : « Je le jure. »

Bousquier empoigna « le paquet » aidé des autres comparses. On le mit sur un brancard grossier fait de deux bouts de bois.

— En route, dit Bastide.

Alors, ce fut dans la nuit des rues en pente qui descendent à l'Aveyron une marche sinistre.

Bastide allait en tête, son fusil à la main, prêt à tuer. Colard et Bancal venaient ensuite. Les porteurs suivaient, tenant le cadavre empaqueté. Jansion fermait la marche. Sans un mot, ils longèrent sans éveiller l'attention de personne le mur de la préfecture, le boulevard d'Estournel, arrivèrent à l'Aveyron et devant le moulin de Bessès s'arrêtèrent enfin. Le paquet fut posé à terre et délié. On retira la couverture, le drap, qui furent rendus à Bancal et le corps balancé par trois fois d'un élan vigoureux fut jeté à la rivière...

Bastide à mi-voix prit encore la parole.

— Et souvenez-vous que le premier qui parlera sera mort...

On donna deux écus de cinq francs au commissionnaire. Les autres complices regagnèrent la ville et leur logis...

Ainsi fut retracé par le procureur général le crime en sa matérialité romanesque. Nous en avons omis pour en simplifier le récit l'incident le plus mystérieux, le plus dramatique. Nous n'avons pas encore parlé du personnage le plus énigmatique de ce procès célèbre : M^{me} Clarisse Mansion.

L A DAME VOILÉE A VU LE DRAME

En dehors de tous ceux qui avaient pris part au crime, l'effroyable scène de la maison Bancal avait eu un témoin : une femme.

A huit heures, au moment même où M. Fualdès s'engageait au bout de la rue des Hebdomadiers, une jeune femme voilée de noir, tremblant un peu avait frappé à la maison Bancal.

— Personne encore? avait-elle demandé à la Bancal qui lui ouvrait.

— Personne.

Elle n'avait pas eu le temps de s'asseoir qu'à la porte un grand bruit se faisait. C'étaient Janson, Bastide et leurs aides qui de force amenaient Fualdès.

— Vite, cachez-vous, disait la Bancal, qui faisait entrer la jeune femme dans le cabinet attendant à la cuisine où s'allait dérouler toute la sanglante tragédie...

De là, elle avait tout entendu, tout vu...

Le meurtre achevé, le corps enveloppé, comme on cherchait un linge pour étancher du sang, on avait ouvert la porte du cabinet... On avait entendu pousser un cri.

— Qu'est-ce donc? fit Bastide. Nous sommes trahis? s'était-il écrié, entrant dans une effrayante colère.

La femme, qui sous son châle était vêtue d'habits d'homme protesta, suppliante :

— Je n'ai rien vu, Messieurs, dit-elle. Je n'ai rien vu.

— Puisqu'elle dit ça, reprit Bastide, cruellement logique, c'est qu'elle a tout vu au contraire... Il faut la supprimer.

Jansion intervint.

— Si on la touche du doigt, dit-il, on aura à faire à moi.

Bastide insistait pour la mort.

La discussion se prolongeait devant le cadavre empaqueté, parmi les taches de sang qui maculaient la table et le plancher. La malheureuse était évanouie.

— Il faut qu'elle fasse un serment aussi, proposa Bach.

— Un serment! dit Bastide à la fin radouci. A quoi servent des paroles. Il faut lui faire peur.

Et secouant la dame pâmée :

— Entendez-vous, Madame! Si vous parlez, par le fer, par le poison, par l'eau, par le feu, vous êtes morte.

L'inconnue était pâle et comme morte déjà! Jansion la saisit par le bras, la traîna dehors et la poussa dans la rue, vers le salut...

Que faisait le 19 mars 1817, à 8 heures du soir, chez la Bancal, Mme Clarisse Mansion, on ne l'a jamais su. Était-elle mêlée au complot? Sciemment, c'est incroyable. Connaisait-elle, venait-elle attendre Fualdès? Leur rendez-vous avait-il été machiné par la Bancal et Jansion... On ne sait. Il faudrait pour élucider ce problème plus de place que pour raconter le procès tout entier. Qu'était-ce que « la Mansion » comme on l'appelait injurieusement? La fille d'un magistrat, M. Enjalran, juge à Rodez. Sé-

parée de son mari, un officier, elle était reçue partout encore à cause de son père; mais elle était de ces coquettes provinciales dont les femmes parlent plus qu'elles ne les estiment. Comment apprit-on que c'était elle l'inconnue qui se trouvait cachée chez la Bancal le soir du crime? Un officier, M. Clemandot, à qui malgré elle elle en avait fait la confidence, pour laver d'un soupçon une autre dame de la ville, la nomma. Elle avoua, puis se rétracta. Ce furent, pendant un an qu'allait durer l'affaire, une série de contradictions brusques, de mensonges et de vérités certaines dramatisées.

Le procès venu à Rodez le 18 août, dura vingt-six audiences. Trois cents témoins furent entendus, les accusés se bornèrent à des dénégations générales entêtées. Après cassation, l'affaire revint à Albi, le 25 mars 1818 — c'était presque l'anniversaire de la mort de Fualdès. A Rodez, Mme Mansion ne fut entendue que comme témoin.

LES CONTRADICTIONS TRAGIQUES DU SEUL TÉMOIN DU DRAME

A la barre des témoins, elle nia s'être trouvée chez la Bancal le 20 mars 1817, toute une correspondance signée d'elle au cours de l'instruction établissait le contraire. Le président l'adjura de dire la vérité. Ce furent de merveilleuses apostrophes.

— On vous regarde comme un ange destiné par la Providence à éclairer l'horrible mystère... Le public vous chérira, parlez! Parlez fille d'Enjalran, fille de magistrat!...

Clarisse Mansion répondit par une pâmoison. Puis revenue à elle :

— Demandez à Jansion, dit-elle, s'il n'a pas sauvé la vie à une femme chez Bancal. Bastide voulait la tuer, Jansion la sauva.

DEMANDE. — Qui vous l'a dit?

RÉPONSE. — Beaucoup de monde.

D. — Quelle est cette femme?

R. — Plut à Dieu que je la connusse...

D. — Parlez!

R. — Le moment n'est pas loin où cette femme se montrera. On a prononcé le nom d'Enjalran et de Mansion. Ce sont mes noms.

D. — Est-ce vous?...

Le témoin chancelle, s'évanouit, revient à elle.

D. — Où se cache cette femme? Ne s'est-elle pas trouvée mal?

R. — Ce n'est pas moi. Je ne sais pas si elle s'est trouvée mal.

D. — N'a-t-on pas fait prêter un serment à cette femme?

R. — On dit qu'on lui fit faire un serment terrible, sur un cadavre. Demandez à Jansion.

Après le président, le procureur, l'avocat de Fualdès fils partie civile, les accusés mêmes supplient la Mansion de s'expliquer nettement, de dire toute la vérité.

— Je ne puis pas la dire, répond-elle. Je ne puis pas dire que j'ai été chez la Bancal et cependant tout est vrai. Appelez les té-

moins à qui j'en ai parlé. Je ne nierai rien...

Ces témoins, c'étaient Clémantot l'officier, le préfet, sa nourrice, d'autres personnes encore qui avaient reçu de demi-aveux, suffisants pour confirmer ce qu'on savait par les échos de la confession de Bancal (mort en prison après une seconde tentative de suicide, suivie d'effet cette fois).

Au procès d'Albi, après cassation de l'arrêt de Rodez, huit accusés compa-



UN MOMENT PATHÉTIQUE

La femme, qui sous son châle, était vêtue d'habits d'homme, protesta, suppliante :

— Je n'ai rien vu, messieurs, dit-elle, je n'ai rien vu... (Voir page 430, col. 1.)

rurent. Marianne Bancal, les deux sœurs de Bastide avaient été acquittés.

M^{me} Mansion, dès le lendemain du premier verdict, avait été inculpée de faux témoignage.

Elle devint alors l'accusée à la mode, elle écrivit ses mémoires qui eurent comme le procès un retentissement mondial. Son transfert de la prison de Rodez aux assises d'Albi fut une marche triomphale. Sa comparution fut sensationnelle.

Elle avoua cette fois être allée chez la Bancal, mais « malgré elle ». On l'y avait entraînée... Enfermée dans le cabinet, elle avait entendu le bruit du drame, elle n'avait rien vu. Ses réticences, qui laissaient tout comprendre et qui perdaient tout le monde, exaspérèrent ses co-accusés qui, pour la plupart, continuaient à nier toute participation à l'assassinat :

— Puisque vous étiez chez moi, lui cria la Bancal, vous auriez été aussi coupable que nous. Madame, dites ce qui est!

— Oui, dites la vérité, s'écria Bastide.

— Malheureux, gémit M^{me} Mansion.

— Allons, reprend Bastide! Assez de monosyllabes. Parlez!

— Eh bien! regardez-moi, dit lentement « la fille d'Enjalran » comme l'appelait le président de Rodez. Regardez : me reconnaissez-vous?

— Non.

— Malheureux! Il ne me reconnaît pas et il a voulu m'égorger!... Quelqu'un me sauva... Je ne puis dire lequel. Mais je n'oublie pas qu'il me sauva.

— C'est moi qui suis désigné, dit Jansion. Il dépend de vous de me sauver de l'échafaud. Parlez... M'avez-vous vu?...

— Allons, insiste Bastide, nous ne som-

mes pas au théâtre, vous avez assez amusé le public, il faut que ça finisse de nous parler comme dans Racine.

— Votre conscience ne vous reproche-t-elle rien? Prouvez votre innocence, réplique la Mansion et je monterai à l'échafaud à votre place.

— Si Jansion est innocent, adjure le président, ne le laissez pas condamner.

— Je n'ai pas conclusions (*sic*) à donner à cet égard, déclare l'accusée qui finit par formuler cette phrase claire :

— J'ai prêté un serment. C'est Bastide qui me l'a demandé aux pieds du cadavre.

A ces mots la Bancal se lève et se décide à avouer, Bach l'imite. Mais jusqu'au bout les autres maintinrent leurs dénégations. Et Bastide eut ce dernier mot :

— L'avenir gravera sur ma tombe: « Bastide était innocent ».

— Je suis innocent, répéta Jansion.

Où est la tombe de Bastide? Nul ne la cherche pour y inscrire l'épithaphe qu'il a réclamée. Condamné à mort le 4 mai 1818, en même temps que Jansion, la Bancal, Colard et Bach, il fut un mois plus tard exécuté ainsi que Colard et Jansion.

— Que dira ma famille, dit Bastide en montant à l'échafaud...

Anne Benoit, la locataire des Bancal, avait été condamnée aux travaux forcés à perpétuité et à la flétrissure, Missonnier, le porteur du cadavre, à deux ans de prison seulement.

M^{me} Mansion acquittée obtint quelques années plus tard une pension de 1.000 francs du ministre de la police. Ce département ne fut jamais chargé de récompenser la vertu.

HENRI VARENNES.

